



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

842.08
R425B
T
T.18
SAL



CHIFFRE
DU REPERTOIRE
DES
MELODRAMES



PAR
M. DE LAUNAY

Paris chez la Citoyenne Lesclapart, rue de

la Harpe, vis-à-vis le

Palais

Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund



University Libraries

CHEFS-D'ŒUVRE
DES
MÉLODRAMES.
18.

11
REVUE DE LA

SEN LIS,
IMPRIMERIE DE TREMELAY.

81

CHEFS-D'ŒUVRE
DU RÉPERTOIRE
DES
MÉLODRAMES

JOUÉS A DIFFÉRENS THÉÂTRES.

TOME XVIII.



A PARIS,
CHEZ M^{ME} VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

1824.

DE REPERTOIRE
DES
MEMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'ANCIENNE HISTOIRE
DE LA FRANCE



A PARIS
Chez M. DE LAUNAY, Libraire
Rue de la Harpe, au Salon de la Bibliothèque
Nationale, vis-à-vis le Collège de France.
1787

LE RAPT,
ou
AMOUR, HONNEUR ET DEVOIR,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES,
Imité du théâtre espagnol de Calderon,
PAR M. CHARRIN;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
l'Ambigu-Comique, le 25 mai 1815.

PERSONNAGES.

MOREÑO , riche fermier.

GUSMAN , son fils.

ELVIRE , sa fille.

LAURE , sa nièce , promise à Gusman.

DON SANCHE DE ZAMORA , général espagnol.

DON ALPHONSE , son fils , capitaine.

OVIÉDO , sergent sous les ordres de don Alphonse.

ORDOGNO , greffier de la justice.

URGÉLIO , soldat de la compagnie de don Alphonse.

DEUX SOLDATS.

GARÇONS DE FERME.

SOLDATS , TAMBOURS.

PAYSANS ARMÉS.

VILLAGEOIS , VILLAGEOISES.

La scène se passe à Villa-Nuova-Della-Sérèna ,
bourg de l'Andalousie , à douze lieues de Séville ,
vers le milieu du dix-huitième siècle.

LE RAPT,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une des cours de la ferme de de Moréno; on voit à droite un corps de bâtiment, et au fond un champ de blé dans lequel travaillent des moissonneurs. La ferme est séparée du grand chemin par un mur au milieu duquel est une large porte à claire-voie.

SCÈNE I.

ELVIRE, LAURE, MOISSONNEURS.

LAURE.

MA cousine, mon oncle et ton frère tardent bien à rentrer !

ELVIRE.

Je viens d'apercevoir mon père ; il surveille les moissonneurs du champ voisin.

LAURE.

Et Gusman ?

ELVIRE.

Il était si impatient de voir les troupes qui

se rendent à Lisbonne pour le couronnement de notre roi Charles III, qu'il est allé au-devant d'elles.

LAURE, avec humeur.

Puisqu'elles traversent ce bourg, qui n'est qu'à douze lieues de Séville, il avait bien le tems de les voir à son aise.

ELVIRE.

Quand on aime, l'absence est cruelle, n'est-ce pas, Laure ?

LAURE, piquée.

Je n'aime plus Gusman.

ELVIRE.

Ton dépit prouve le contraire.

LAURE.

Ton frère pense-t-il à moi ?

ELVIRE.

Sans doute.

LAURE.

Si cela était, voudrait-il nous quitter, courir le monde, se faire soldat ?

ELVIRE.

Je suis persuadée qu'il ne penserait plus à l'état militaire, si mon père n'avait résolu de ne vous marier que dans deux ans.

LAURE.

Orpheline et sans fortune, mon oncle Mo-

ACTE I, SCÈNE I.

5

réno m'a recueillie; il me prodigue les plus tendres soins; bon, généreux envers tout le monde, jamais il n'afflige personne. Et cependant, persuadé que ce retard chagrine Gusman et moi, il persiste encore....

ELVIRE.

C'est cruel, j'en conviens; mais s'il croit ce délai nécessaire...

LAURE.

Nécessaire! et pourquoi le serait-il? Dans tous les cas, ton frère n'est pas excusable de vouloir s'engager.

ELVIRE.

Pour oublier les peines de l'amour, il veut acquérir de la gloire.

LAURE.

Doit-il désirer d'autre gloire que celle de cultiver nos champs? Ton père a besoin de lui pour l'aider à diriger ses immenses travaux.

ELVIRE.

Et toi, Laure, tu as besoin de sa présence.

LAURE.

Souvent rêveuse, je crois, Elvire, que tu n'es pas moins occupée de cet officier dont tu m'as si souvent parlé, et que tu connus à Séville, dans les derniers mois que tu passas au couvent.

I.

ELVIRE.

J'avoue que le souvenir de don Alphonse se présente souvent à ma pensée.

LAURE.

Tu as eu tort d'accompagner dona Bella au parloir, quand son parent la pria de s'y rendre.

ELVIRE.

Je quittais peu mon amie; elle m'engageait à la suivre, et loin de lui résister, je trouvais un secret plaisir...

LAURE.

Ce parloir sera funeste à ton repos. Aussi, quelle idée mon oncle a-t-il eue de t'éloigner de lui ?

ELVIRE.

Lancé dans de grandes entreprises, mon père voyait chaque jour s'accroître sa fortune. D'abondantes récoltes, des marchés avantageux, firent bientôt de lui le plus riche fermier de la province. Dans sa prospérité, il résolut de donner à ses enfans une brillante éducation. Gusman fut confié à d'habiles précepteurs; et quoiqu'il fallût être d'une grande noblesse pour entrer au couvent de Sainte-Cécile, mon père obtint pour moi du Monarque un ordre d'admission. Tu sais, Laure, que le Roi a par-fois eu recours au trésor de mon père qui, retirant de ses coffres des som-

ACTE I, SCÈNE I.

7

mes considérables, rendit, en les prêtant à Charles III, de grands services au Souverain et à l'État.

LAURE.

Toute la contrée sait cela.

ELVIRE.

Mon père, usant toujours d'une extrême prudence, pensa que l'obscurité de mon origine pourrait, si elle était connue au couvent, me causer des humiliations ou des chagrins; il communiqua ses réflexions à la supérieure, qui les approuva et me fit passer, sous le nom de dona Elvire, pour une personne d'un rang distingué. Depuis ce moment, je ne vis mon père que chez l'abbesse : mon secret fut bien gardé, et don Alphonse, ne pensant pas qu'il avait à rougir de la passion que je lui avais inspirée, me déclara sa tendresse. O mon amie ! je n'oublierai jamais cet aveu.

LAURE.

Que répondis-tu ?

ELVIRE.

J'aimais : mon embarras, mon silence dirent assez à don Alphonse qu'il régnait sur mon cœur. Pourtant, rappelée à mon devoir, j'eus avec lui un dernier entretien. Je voulais qu'il renoncât à son amour : sans désigner notre famille, je lui appris que je n'étais

S

LE RAPT.

qu'une villageoise. Don Alphonse refusa de me croire, et multiplia ses visites au parloir. Obsédée, je ne savais quel parti prendre. lorsque mon père, en m'instruisant des malheurs qui te rendirent orpheline, m'annonça ton arrivée en ces lieux; je le priai de m permettre de sortir du couvent pour v're près de toi : il y consentit, et depuis un n j'ai quitté Séville, bien convaincue que don Alphonse, loin de m'oublier, fait d'inutiles recherches pour découvrir le lieu de ma retraite.

LAURE.

Il est presumable qu'il n'y parviendra pas.

ELVIRE.

C'est l'espoir auquel je me livre, quoiqu'il me soit impossible de le bannir de ma pensée.

MORÉNO, au dehors.

Elvire! Elvire!

LAURE.

Mon oncle t'appelle.

ELVIRE.

Me voici, mon père.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MORÉNO.

MORÉNO.

ELVIRE, il faut faire souper les moissonneurs. Quelle récolte! nous devons chaque jour remercier l'Être suprême de la fertilité de nos champs.

LAURE.

Tous les matins il reçoit nos actions de grâces.

ELVIRE.

Nos devoirs nous sont trop chers pour les négliger.

LAURE.

Où voulez-vous que je serve le repas de ces braves gens?

MORÉNO.

Ici; j'aurai du plaisir à les voir. (*Il va sonner une cloche. Tous les moissonneurs arrivent.*) Venez, mes amis, venez vous remettre un peu de vos fatigues.

(*Elvire et Laure apportent du laitage et des fruits qu'elles distribuent aux paysans, qui se groupent en divers endroits.*)

LAURE.

Et vous, mon oncle, voulez-vous souper?

10

LE RAPT.

MORÉNO.

J'attendrai Gusman.

LAURE.

Croyez-vous qu'il rentre bientôt ?

ELVIRE, au fond du théâtre.

Je l'aperçois.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GUSMAN.

GUSMAN, d'un air joyeux, et sans voir Laure ni Elvire.

BONJOUR, mon père ; j'ai bien des choses à vous dire.

MORÉNO.

Tu as appris quelques nouvelles ?

GUSMAN.

Voici d'abord une lettre pour vous.

MORÉNO.

Une lettre, et de qui ?

GUSMAN.

Je ne sais, elle m'a été remise à l'hôtel-de-ville, par Ordogno, le greffier de la justice.

MORÉNO.

Que puis-je avoir à démêler avec la justice, moi qui, depuis plus de huit jours, ne suis sorti de la ferme ?... Lisons.

ACTE I, SCÈNE III. 11

LAURE, montrant Gusman.

Tu le vois, Elvire, il n'a pas seulement pris garde à moi.

ELVIRE.

Ce n'est pas bien : qu'il oublie de parler à sa sœur... mais à toi !

GUSMAN, apercevant Laure.

Ah ! te voilà, ma bonne cousine !

(Il veut l'embrasser.)

LAURE, se défendant.

Non, Monsieur, non ; vous n'êtes point assez empressé de me voir.

GUSMAN.

Quoi ! tu me boudes ?

ELVIRE.

Elle a raison.

GUSMAN.

Et toi aussi, ma sœur ! Pardonne-moi, Laure.

LAURE.

Non.

GUSMAN.

Tu veux m'affliger ?

LAURE.

Non, mais...

GUSMAN.

Un baiser, et que la paix soit faite.

LAURE.

Non, non, vous dis-je.

GUSMAN.

Je l'obtiendrai malgré toi.

LAURE.

Nous verrons.

(Elle résiste faiblement , Gusman l'embrasse.)

ELVIRE.

Il faut toujours te céder.

MORÉNO, achevant sa lecture.

Eh bien ! que faites-vous donc ?

GUSMAN.

Rien , mon père , c'est Laure qui me gronde.

MORÉNO.

Elle n'a pourtant pas l'air d'être fâchée.

ELVIRE, voulant détourner la conversation.

Mon père , que vous apprend cette lettre ?

MORÉNO.

Elle m'annonce que l'élection d'un nouvel Alcade doit avoir lieu ce soir, et l'on m'invite à me rendre dans deux heures à l'hôtel-de-ville pour donner ma voix.

GUSMAN.

Ah ! c'est aujourd'hui ?

LAURE, avec joie.

Bon, bon, demain grande fête ! nous met-

ACTE I, SCÈNE III.

13

trons nos plus beaux habits, nous danserons...

ELVIRE.

Et, suivant l'usage, nous irons, ainsi que tous les villageois, chez le magistrat; nous lui présenterons des fleurs.

GUSMAN.

On rira, on boira, on chantera jusqu'au jour suivant.

MORÉNO.

Si cette fête ressemble à celle de la dernière élection, elle sera brillante. Mais, Gusman, n'avais-tu rien autre chose à me dire lorsque tu es arrivé?

GUSMAN.

Si vraiment : j'ai vu les troupes à un quart de lieu du bourg, elles ont fait halte; quel coup d'œil! six cents hommes en bataille, c'était superbe!

LAURE, piquée.

Oh! oui, cela devait être superbe!

GUSMAN.

Magnifique! je suis revenu avec eux en marchant au pas, au son des tambours et de la musique militaire : on est maintenant occupé à distribuer les billets de logement. Mon père, vous aurez sans doute quelques officiers.

LE RAPT.

MORÉNO.

Je les recevrai de mon mieux. Je fus soldat jadis; j'ai servi vingt ans, et je sais ce qu'on doit aux gens de guerre. (*Aux paysans.*) Holà! vous autres, enfermez toutes ces gerbes; je crains quelques dégâts de la part des troupes qui vont traverser le pays. La discipline qu'on leur fait observer est sévère; mais le mal se fait bien vite, et il est prudent de le prévenir.

(Tous les paysans se lèvent et transportent les gerbes dans une grange.)

LAURE, à Elvire.

La présence de ces soldats va décider Gusman à s'engager.

ELVIRE.

La fête de l'Alcade le détournera de cette idée.

LAURE, avec dépit.

Tu as entendu avec quel feu il a parlé de ces troupes.

MORÉNO, à Laure.

Qu'as-tu donc encore, tu parais contrariée?

LAURE.

C'est vrai, mon oncle; je m'étonne qu'avec votre fortune et le crédit que vous avez auprès du Roi vous ne vous affranchissiez pas des logemens militaires.

GUSMAN.

Et pourquoi s'en affranchir ? n'est-ce pas un devoir d'accueillir les braves qui défendent notre patrie et nos propriétés ?

MORÉNO.

Gusman a raison. Je sais qu'en acceptant les lettres de noblesse que le Roi daigna m'offrir, à Séville, dans son palais, je me serais exempté de toute servitude ; mais pourquoi mettre un prix à mes services, ou me parer d'un vain titre que je ne devrais qu'à mes richesses ? Je veux, je dois contribuer à toutes les charges de l'État ; et me soustraire si facilement aux impôts qui me sont répartis, serait me faire honte à moi-même.

GUSMAN, avec vivacité.

Mon père, j'aperçois un soldat.

LAURE.

Il vient ici.

ELVIRE, à part, avec émotion.

C'est l'uniforme du régiment de don Alphonse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, OVIÉDO, portant une valise et tenant un papier.

OVIÉDO.

Je suis porteur d'un billet de logement, qui vous est, je crois, adressé.

MORÉNO, lisant.

Oui, mon brave, soyez le bien venu.

OVIÉDO, posant la valise.

En ce cas, je vais prévenir mon Capitaine; il me suit.

ELVIRE.

Votre Capitaine ?

OVIÉDO, examinant Elvire.

Oui, Mademoiselle; c'est le fils de notre Général. (*A part.*) Il ne peut être mieux partagé : un hôte riche, et de jolies femmes !

ELVIRE, à part.

Le fils d'un général !

MORÉNO, à Gusman.

Qu'on prépare un appartement pour le Capitaine. (*A Oviédo.*) Allez lui dire que nous serons tout pour le bien recevoir.

OVIÉDO.

J'y cours.

(Gusman et Oviédo sortent.)

SCÈNE V.

MORÉNO, ELVIRE, LAURE.

MORÉNO.

Mes enfans, la décence exige que vous ne paraissiez point devant des militaires.

ELVIRE.

Notre projet était de vous demander cette grâce, mon père. La présence de ces messieurs n'a rien d'agréable pour nous, et nous allons nous enfermer jusqu'à leur départ dans la chambre de ma cousine.

LAURE.

Et si ces soldats ne partaient que demain soir ou après demain, est-ce que nous serions privées d'assister à la fête ?

MORÉNO.

Non, mes enfans ; si ce détachement séjourne, l'élection de l'Alcade n'en sera que plus belle, et je vous conduirai moi-même...

LAURE.

Me voilà tranquille.

MORÉNO.

Retirez-vous. J'aperçois ce sergent et son capitaine

LE RAPT.

ELVIRE, s'approchant de son père.
Effectivement. (*A Laure, avec émotion.*)
Je ne me trompe pas, c'est lui!

MORÉNO.
Qui donc?

ELVIRE, troublée.
L'officier qui doit loger ici. (*A sa cousine.*)
C'est don Alphonse.

MORÉNO, brusquement.
Petite curieuse, avez-vous assez regardé?

LAURE.
Viens donc, Elvire.

ELVIRE.
Ah! ma chère Laure, je l'ai bien reconnu.
(*Elles sortent. Oviédo, qui précède don Alphonse, paraît; il les voit entrer dans le bâtiment à droite, dont elles ferment la porte.*)

SCÈNE VI.

DON ALPHONSE, MORÉNO, OVIEDO.

DON ALPHONSE, dans le fond du théâtre.
Oviédo, c'est donc ici que je suis logé?

OVIEDO.
Oui, Capitaine. Don Sanche de Zamora, votre père, n'est, j'en suis certain, pas mieux partagé.

MORÉNO, à part.

Don Sanche ! (*Allant au-devant d'eux.*)
Je me félicite d'avoir l'honneur de loger chez
moi le fils du Mars de l'Espagne. Les exploits
du Général, les vôtres, sont venus jusqu'à
moi, le nom de don Alphonse est déjà cé-
lèbre...

DON ALPHONSE.

Je ne pensais pas être connu de vous.

MORÉNO.

M. le Capitaine, un vieux militaire connaît
tous les braves... Mais, pardon, j'oublie
qu'après les fatigues de la route le repos est
nécessaire ; et si vous le désirez, je vais vous
conduire dans l'appartement que je vous ai
fait préparer.

OVIÉDO, à part, montrant la maison.

Elles sont là. (*A don Alphonse.*) Deman-
dez pour raison à rester ici.

DON ALPHONSE.

Je vous suis obligé de votre attention. Cet
endroit me plaît, ce point de vue est flatteur ;
permettez que je me repose en ce lieu quel-
ques minutes.

MORÉNO.

A votre aise, mon Officier ; vous devez
avoir besoin de vous rafraîchir ; je vais vous
envoyer ce qu'il vous faut.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DON ALPHONSE, OVIÉDO.

DON ALPHONSE.

Cet homme s'énonce avec une aisance....

OVIÉDO.

D'après les informations que j'ai prises , j'ai su que notre hôte était en même tems et le plus riche fermier et l'homme le plus spirituel du bourg ; mais , ce dont je suis certain c'est qu'il a chez lui un trésor inappréciable.

DON ALPHONSE.

Que veux-tu dire ?

OVIÉDO.

Deux filles charmantes ; l'une d'elles surtout est d'une rare perfection : je l'ai vue.

DON ALPHONSE , riant.

Oui , oui , j'entends , une grosse paysanne au teint rembruni , aux manières gauches.

OVIÉDO.

C'est une perle , vous dis-je ! il n'y a pas une femme à Madrid , à Séville , qui ne voulût avoir sa taille , sa figure. Rappelez-vous donc , Capitaine , qu'une villageoise , que vous vous obstinez , il est vrai , à prendre pour une dame de qualité , malgré l'aveu

ACTE I, SCÈNE VII.

21

qu'elle vous a fait de sa naissance, vous a tourné la tête au point que vous m'en parlez tous les jours.

DON ALPHONSE.

Ah ! depuis que j'ignore où elle a porté ses pas, je sens que je l'aime encore davantage.

OVIÉDO.

Vous ne croyez donc point à la révélation qu'elle vous a faite sur sa famille ?

DON ALPHONSE.

C'était une rusé ; et quand elle m'aurait dit la vérité, dona Elvire, simple villageoise ou d'un rang illustre, est pour moi la même personne ; c'est un ange de beauté ; tu ne la connais, Oviédo, que d'après les rapports que je t'en ai faits. Ah ! si tu l'avais vue... mais je puis te montrer son portrait, c'est l'ouvrage de ma parente, dona Bella m'en a fait hier le généreux sacrifice. Il est là... là, sur mon cœur.

OVIÉDO, avec empressement.

Permettez que je satisfasse ma curiosité.

DON ALPHONSE.

Tu vas voir si la belle que tu me vantes...
(*Il prend le portrait qu'il cache aussitôt.*)
Quelqu'un s'approche...

OVIÉDO.

Peste soit de l'importun !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GUSMAN, GARÇONS DE FERME.
(Les garçons de ferme apportent du vin et des fruits.)

GUSMAN.

MONSIEUR le Capitaine me permettra-t-il d'avoir l'honneur de lui verser à boire ?

DON ALPHONSE, bas à Oviédo.

Le frère me donne une haute idée de la sœur.

OVIÉDO, à demi-voix.

Vous pouvez vous en rapporter à moi, je m'y connais.

GUSMAN, à part.

Ils se parlent bas, je les gêne sans doute, sortons. (*Haut.*) Vous n'avez rien à m'ordonner, Messieurs ?

OVIÉDO.

Puisque vous êtes si obligeant, mon Capitaine désirerait que vous lui donnassiez cette chambre (*il désigne celle où les jeunes personnes sont enfermées*), si vous pouvez en disposer... Le point de vue est admirable de ce côté, et comme il aime passionnément à dessiner le paysage...

DON ALPHONSE, à Oviédo.

Quelle idée ! pourquoi veux-tu ?...

ACTE I, SCÈNE VIII.

23

OVIÉDO, à demi-voix.

J'ai des motifs.

GUSMAN, à part.

C'est là qu'Elvire et Laure se sont retirées.
(*Haut.*) Cette pièce n'est pas habitable.

OVIÉDO.

Des militaires sont peu difficiles.

GUSMAN.

Je ne pense pas qu'elle puisse vous convenir.

OVIÉDO.

Au contraire, elle nous conviendrait parfaitement.

GUSMAN, à part.

Pourquoi insistent-ils ? (*Haut.*) Je vous le répète, Messieurs, elle n'est pas disposée.

DON ALPHONSE.

En ce cas, n'en parlons plus ; je me rendrai où votre père a désigné mon logement.

OVIÉDO, à part.

Et vous aurez tort.

GUSMAN, à part.

En voudraient-ils à ma cousine, à ma sœur ?

OVIÉDO, à don Alphonse.

Vous ne verrez point les filles de Moréno.

DON ALPHONSE, d'un air dédaigneux.

Le grand malheur, vraiment !

LE RAPT.
GUSMAN.

Serviteur, Messieurs.

OVIÉDO, brusquement.

Serviteur.

GUSMAN, à part, après avoir examiné don Alphonse et Oviédo.

Mon père est au jardin, hâtons-nous de le prévenir.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DON ALPHONSE, OVIÉDO.

OVIÉDO.

En vérité, mon Capitaine, je ne vous reconnais plus... quoi! vous n'êtes pas plus curieux que cela? Moi, je ne renonce pas si facilement au désir de voir le portrait enchanteur de votre belle.

DON ALPHONSE, tirant le portrait de son sein.

Regarde, et dis-moi si jamais rien de plus parfait s'offrit à tes regards.

OVIÉDO, avec surprise.

Eh! mais, ce portrait...

DON ALPHONSE.

T'enchante!

OVIÉDO.

C'est singulier! les mêmes yeux, le même

ACTE I, SCÈNE IX.

25

nez, la même bouche, jusqu'aux cheveux noirs.

DON ALPHONSE.

Que diable dis-tu donc ?

OVIÉDO.

On aurait voulu peindre la fille de Moréno, qu'on n'aurait pas mieux réussi.

DON ALPHONSE.

Quelle plaisanterie !

OVIÉDO.

Je parle très-sérieusement. Au costume près, il n'y a pas la moindre différence. (*Il va regarder à travers la serrure de la porte.*) Corbleu ! si je pouvais l'apercevoir, et vous convaincre.

DON ALPHONSE.

Décidément, tu deviens fou.

OVIÉDO.

Pas plus que vous, Capitaine... Eh ! j'y songe ; si dona Elvire était réellement une paysanne, et que le hasard nous eût amené chez son père ?

DON ALPHONSE, hors de lui.

Vraiment ! tu crois que cette jeune fille ?...

OVIÉDO.

Ou c'est dona Elvire, ou jamais on ne vit une ressemblance plus frappante..

Méodrames, 18.

3

DON ALPHONSE, avec transport.

Ah ! mon ami , mon cher Oviédo ! l'espoir
que tu me donnes me rend d'une impatience...
Je retrouverais Elvire ! je ne me sens pas de
joie !

OVIÉDO.

Je ne vous réponds pas que ce soit elle.

DON ALPHONSE.

Qu'importe ! puis-je rester dans l'incerti-
tude où tu m'as jeté ? Non , non , je ne quitte
plus cette maison : je veux voir celle qui
l'habite.

OVIÉDO, se grattant le front.

Comment y parvenir ? on a le dessein de
soustraire ces jeunes filles à nos yeux.

DON ALPHONSE.

Et ton esprit , si fertile lorsqu'il s'agit
d'intrigues , ne trouvera aucun moyen de
satisfaire mes desirs ? Mon cher Oviédo , il y
va du bonheur de ma vie !

OVIÉDO, avec joie.

Vivat , Capitaine , vivat ! nous verrons les
prisonnières ; nous les verrons : mon projet
est inmanquable.

DON ALPHONSE.

Quel est-il ?

OVIÉDO, vivement.

Le voici. Il faut feindre d'être en colère

contre moi, je fulrai; vous mettrez l'épée à la main, vous me poursuivrez. Je me jetterai comme par hasard contre cette porte, qui ne me paraît pas assez solide pour résister à la violente secousse que je lui donnerai; j'entrerais dans la chambre, vous courrez sur mes pas, et notre but sera rempli sans qu'on puisse blâmer notre conduite.

DON ALPHONSE.

A merveille! que je t'embrasse, mon ami!

OVIÉDO.

Ne m'étouffez pas, Capitaine, et commençons. (*Très-haut.*) Vive Dieu! c'est indigne de traiter ainsi un brave militaire! (*Bas.*) Mettez donc les armes à la main.

DON ALPHONSE, sur le même ton qu'Oviédo.

Comment, coquin! tu oses prendre ce ton-là avec ton supérieur?

OVIÉDO.

Supérieur tant qu'il vous plaira, (*Bas.*) Attaquez vigoureusement.

DON ALPHONSE.

Encore!... Tais-toi, misérable!

OVIÉDO, bas.

Bien! bien! (*Haut.*) Prétendez-vous m'imposer silence?

DON ALPHONSE.

Je vais t'apprendre à me manquer de respect.

Je ne vous crains pas.

DON ALPHONSE.

Tu me défies ! Défends-toi , scélérat , ou tu es mort.

OVIÉDO , à demi-voix.

A merveille ! (*Il court se jeter contre la porte qu'il enfonce. Don Alphonse le poursuit dans la chambre de Laure.*) Au secours ! au secours ! je suis perdu !... Ah ! Mesdames , sauvez-moi !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , ELVIRE , LAURE.

(On entend un cri. Elvire et Laure sortent effrayées ; Oviédo , qui les suit , se jette aux genoux de don Alphonse , qui feint de vouloir le frapper.)

LAURE , à don Alphonse.

ARRÊTEZ , Monsieur , je vous demande sa grâce.

ELVIRE , très-émue.

Ne la refusez pas.

DON ALPHONSE , avec une joie immodérée , et laissant tomber son épée.

Elvire ! ô bonheur !... Mais est-ce bien vous que je revois ? Ah ! parlez , parlez , je n'ose croire à ma félicité !

ACTE I. SCÈNE X.

29

ELVIRE, troublée.

Modérez-vous, don Alphonse. (*A part.*)
Je suis dans une agitation !

DON ALPHONSE, hors de lui.

Oviédo, c'est elle, c'est elle, c'est dona
Elvire !

OVIÉDO, à part, en riant

J'en étais sûr.

DON ALPHONSE.

Pardonnez-moi la frayeur que je vous ai
causée involontairement.

LAURE.

Je suis encore toute tremblante !

DON ALPHONSE.

Cruelle ! combien vous m'avez fait souffrir !

ELVIRE.

Ce jour ne fera qu'augmenter vos maux et
les miens.

DON ALPHONSE.

Quoi ! lorsque je vous retrouve ?...

ELVIRE.

En vous révélant ma naissance, j'espérais
voir s'éteindre votre amour.

DON ALPHONSE.

Et que m'importe votre naissance ! n'est-ce
pas Elvire que j'adore, que je revois ?

LAURE, effrayée.

J'entends mon oncle !

ELVIRE.

Contraignez-vous, don Alphonse.

OVIÉDO.

Allons, Capitaine, du sang-froid.

(Gusman et Moréno entrent.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MORÉNO, GUSMAN.

MORÉNO, avec étonnement.

Que signifie ce bruit ? Ma fille, ma nièce,
que faites-vous ici ? Pourquoi cette porte ?...

ELVIRE, embarrassée.

Mon père...

LAURE, de même.

Mon oncle, une dispute...

DON ALPHONSE, d'un air confus.

Je suis au désespoir, Monsieur, de n'avoir
pu maîtriser ma colère ; ce soldat m'a poussé
à bout.

GUSMAN, à son père.

C'est une ruse, j'en suis sûr.

MORÉNO, d'un ton railleur.

Votre colère !... elle a été promptement
calmée.

ACTE I, SCÈNE XI.

31

DON ALPHONSE.

Dès que j'ai vu ces dames, l'admiration a dû remplacer le courroux.

GUSMAN.

Vous eussiez pu sentir, Monsieur, que ce n'était pas répondre à la manière honnête avec laquelle on vous a reçu, que d'enfoncer une porte pour satisfaire une coupable curiosité.

MORÉNO, sévèrement.

Taisez-vous, Gusman.

ELVIRE.

Ces messieurs ne nous ont point offensées.

LAURE.

Oh ! mon Dieu, non ; ils ont été fort polis, au contraire.

DON ALPHONSE, à Gusman.

Convenez, du moins, que si nous eussions eu le dessein que vous nous supposez, nous serions excusables ; c'est outrager la nature que de soustraire son plus parfait ouvrage aux regards de la société.

ELVIRE, à Laure.

Il va nous trahir !

LAURE.

J'en ai peur.

MORÉNO.

Vous êtes galant, M. l'Officier ; mais per-

LE RAPT.

mettez-moi de vous faire observer que vos réflexions sont ici déplacées ; mes enfans ne sont point nés pour le grand monde ; et si je les en éloigne , c'est la prudence et leur bonheur qui l'exigent.

DON ALPHONSE.

Comme père , vous avez raison ; mais si vous étiez à ma place , vous penseriez comme moi.

GUSMAN.

Un soldat dirige ses pas de ce côté.
(Au moment où Moréno et les deux femmes vont sortir, le soldat se présente ; il est bientôt suivi du Général et de quelques gardes.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DON SANCHE, UN SOLDAT, GARDES.

LE SOLDAT, à don Alphonse.

Je vous trouve à propos, Capitaine. Monsieur votre père, informé que vous logiez dans cette ferme, désire vous voir.

DON ALPHONSE, consterné.

Mon père !

MORÉNO.

Le Général !

GUSMAN, à part.

Il nous fera justice

LE SOLDAT.

Le voici.

OVIÉDO.

Il y aura du grabuge. Gare! gare! Oviédo.
(Dou Sanche arrive en boitant, il est suivi de quelques soldats.)

DON SANCHE.

Tu as été plus heureux que moi, don Alphonse : on t'a donné un logement dès ton arrivée; le mien n'est pas encore prêt.

DON ALPHONSE.

Je ne puis me plaindre de ce contre-tems, mon père, puisque je lui dois votre visite.

DON SANCHE, montrant Moréno et sa famille, qui s'inclinent.

Voici tes hôtes ?

DON ALPHONSE.

Oui, mon père, et vous voyez qu'on ne pouvait faire un choix plus heureux.

GUSMAN, à part.

Il n'en est pas de même pour nous.

DON SANCHE.

Ces demoiselles sont charmantes !

DON ALPHONSE, avec vivacité.

Vous trouvez, mon père ?

DON SANCHE.

C'est là toute votre famille, Moréno ?

MORÉNO, avec humeur.

Oui, Monseigneur. (*A ses filles.*) Saluez M. le Général, et retirez-vous.

DON SANCHE.

Pourquoi donc éloigner ces jolies personnes?

MORÉNO.

Monseigneur, leur présence est ici fort inutile. Allez.

ELVIRE.

J'obéis, mon père.

(Don Alphonse la regarde tendrement; Elvire baisse les yeux, cherche à cacher son trouble, et sort avec Laure.)

DON SANCHE, à part.

Je remarque un air d'embarras sur toutes les figures...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ELVIRE et LAURÉ.

DON SANCHE.

Que signifie donc la consternation que ma présence semble faire naître ici? (*Examinant don Alphonse.*) Don Alphonse, qu'avez-vous fait de votre épée?

DON ALPHONSE, embarrassé.

De mon épée?

OVIÉDO, à part.

Voilà le moment de la crise !

DON SANCHE.

Pourquoi n'est-elle pas dans son fourreau ?
(*L'apercevant dans la maison.*) La voici, je
la reconnais ; qu'est-ce que cela signifie, mon
fils ? avec qui avez-vous eu dispute ?

DON ALPHONSE.

Une misère...

DON SANCHE.

Une misère ! morbleu ! je veux savoir....
Eh bien ! me répondra-t-on ?

GUSMAN.

Monsieur, c'est ..

MORÉNO.

Ce n'est rien.

OVIÉDO, avec crainte.

Rien, absolument rien, Général.

DON SANCHE, brusquement.

C'est... ce n'est rien... Est-ce répondre à
ma question ? Ventrebien ! de quoi s'agit-il ?

OVIÉDO, à don Alphonse.

Prenez garde à ce que vous allez dire.

DON SANCHE.

Parlerez-vous ? N'est-ce pas assez d'être
contrarié par ma maudite jambe, que je puis
à peine traîner, sans me faire encore donner
au diable ? Qu'on me dise la vérité.

DON ALPHONSE, troublé.

Un soldat m'a forcé de mettre l'épée à la main pour punir son insolence ; il se sauvait dans cette chambre, deux demoiselles en sont sorties, et...

DON SANCHE.

Et je suis venu fort à propos pour rétablir le bon ordre. Où est le soldat qui a mis son capitaine dans le cas de tirer l'épée contre lui ?

OVIÉDO, à part.

Aïe ! aïe ! cela finira mal pour moi !

GUSMAN, montrant Oviédo.

Le voici, Général.

DON SANCHE, à ses gardes.

Qu'on le passe par les baguettes !

OVIÉDO, effrayé.

Par les baguettes !

DON ALPHONSE, bas.

Ne dis mot, sois tranquille. (*Haut.*) Oviédo vient d'obtenir sa grâce ; je n'ai pu résister aux prières de ces dames ; vous ne punirez point une offense que j'ai pardonnée.

DON SANCHE.

Je ne connais que la discipline.

MORÉNO.

M. le Général, je le crois moins coupable qu'il ne paraît l'être. Mon fils a remarqué

ACTE I, SCÈNE XIII.

37

qué certaine intelligence entre lui et son capitaine.

DON ALPHONSE.

Vous êtes dans l'erreur, Moréno.

GUSMAN.

Non, Monsieur; les instances de votre sergent pour entrer dans cette chambre où étaient ma cousine et ma sœur prouvent que ce n'est pas sans un dessein prémédité que vous en avez enfoncé la porte.

DON SANCHE.

Hernidié ! mon fils, seriez-vous capable d'une telle conduite ?

DON ALPHONSE.

Je le répète, mon père : un différend entre Oviédo et moi a causé le trouble dont on se plaint. Peut-être me suis-je emporté trop légèrement !

DON SANCHE, à part.

Ces braves gens pourraient bien avoir raison. (*Haut.*) Que les conjectures de Moréno soient bien ou mal fondées, sa maison ne sera plus ni le théâtre de vos étourderies, ni le lieu de vos querelles. (*A Moréno.*) Rendez-moi le billet de logement de mon fils.

MORÉNO, le tirant de sa poche.

Le voici, Général.

(Don Sanche écrit quelques lignes sur ce billet avec le crayon de ses tablettes.)

OVIÉDO, à part.

Quel est son projet ?

DON ALPHONSE.

Voudrait-il m'éloigner ?

DON SANCHE, à son fils.

Allez chercher un autre logement. Moi je reste ici.

DON ALPHONSE.

Comment ! mon père ?

DON SANCHE.

Point de réplique : la tranquillité de Moréno exige cette mesure.

MORÉNO.

Général, je vous remercie.

DON ALPHONSE, à part.

Funeste contre-tems !

OVIÉDO.

Nous reviendrons.

GUSMAN.

Enfin, ils vont partir.

DON SANCHE, sévèrement.

Eh bien ! m'a-t-on entendu ?

OVIÉDO.

Général, puisque vous restez dans cette ferme, permettez-moi de vous demander quel nombre d'hommes il faut vous envoyer pour votre garde ?

ACTE I, SCÈNE XIII.

39

DON SANCHE.

Je n'ai besoin de personne : je ne veux point exposer ces-jeunes filles à de nouveaux dangers.

OVIÉDO.

Cependant, Général, pour transmettre vos ordres...

DON SANCHE.

Quelqu'un de la maison les portera au logement militaire le plus voisin.

GUSMAN, avec vivacité.

Général, je vous demande la préférence.

DON SANCHE.

J'accepte votre offre. (*A don Alphonse.*)
Allez.

DON ALPHONSE.

Adieu, mon père.

DON SANCHE, brusquement.

Bonsoir, Monsieur, bonsoir.

GUSMAN.

Assurons-nous de leur sortie de la ferme.

(Don Alphonse et Oviédo sortent ; Gusman les suit.)

SCÈNE XIV.

DON SANCHE, MORÉNO.

(La nuit vient par degrés. Les garçons de ferme apportent des flambeaux.)

DON SANCHE.

VENTREBLEU ! j'ai été tenté de faire mettre ces deux étourdis aux arrêts.

MORÉNO.

On les garde souvent pour des fautes moins graves.

DON SANCHE.

Si j'étais arrivé plus tôt...

MORÉNO.

Vous eussiez été témoin d'une scène dans laquelle ma modération m'a beaucoup étonné ; car je ne suis pas endurant.

DON SANCHE.

Ni moi.

MORÉNO.

Je vous l'avoue, Général, le parti que vous venez de prendre, en renvoyant votre fils, m'a tiré d'un fort mauvais pas.

DON SANCHE, prenant une chaise et s'asseyant,

D'un mauvais pas ?

ACTE I, SCÈNE XIV.

41

MORÉNO, prenant un fauteuil, et se plaçant en face de don Sanche, qui le regarde avec étonnement.

Oui, le début promettait...

DON SANCHE.

Que veux-tu dire ?

MORÉNO.

Il existe quelquefois un enchaînement de circonstances, qui impose le devoir de périr ou de se venger d'une insulte ; et si votre fils avait continué...

DON SANCHE.

Qu'aurais-tu fait ?

MORÉNO.

Je serais mort, ou j'aurais tué celui qui violait si indignement l'hospitalité.

DON SANCHE.

Sais-tu, morbleu ! que don Alphonse est capitaine, qu'il est mon unique espoir ?

MORÉNO.

Eh ! morbleu ! fût-il général, ce serait la même chose.

DON SANCHE.

Hernid ié ! apprends que quiconque arracherait seulement un cheveu au dernier de mes soldats était pendu sans miséricorde.

I.

LE RAPT.

MORENO.

Hernidié ! si quelqu'un m'insultait , je le tuerais moi-même sans balancer.

DON SANCHE.

Tu ne sais donc pas que tu es obligé de tout souffrir.

MORENO.

Qu'on prenne mon bien , je ne dirai mot ; ma vie , ma fortune sont à l'État , on peut en disposer ; mais de mon honneur , jamais.

DON SANCHE.

Corbleu ! je crois que tu as raison.

MORENO.

Eh ? oui , corbleu ! j'ai raison.

DON SANCHE , se frottant les jambes.

Aïe ! aïe ! quelle souffrance !

MORENO.

Qu'avez-vous donc ?

DON SANCHE.

Une maudite jambe que le diable m'a donnée , je crois.

MORENO.

Il est fâcheux que le diable vous ait donné une mauvaise jambe , mais j'ai un bon lit à vous offrir.

DON SANCHE.

Eh ! ventrebleu ! je n'en puis profiter ; quand j'ai de semblables douleurs , il faut que je

ACTE I, SCÈNE XIV.

43

veille et que je reste assis comme tu me vois, car la chaleur du lit m'incommode.

MORÉNO.

Ventrebleu! j'avoue qu'il y a de quoi se damner.

DON SANCHE, à part.

Ce paysan jure presque aussi fort que moi.

MORÉNO.

Général! puisque vous ne pouvez vous livrer au sommeil, je veux vous tenir compagnie, si cela vous plaît cependant.

DON SANCHE.

Comment! tu pousserais la complaisance jusqu'à te priver de repos?

MORÉNO.

Je sens que votre mal de jambe m'empêcherait de dormir.

DON SANCHE.

Aurais-tu l'intention de me railler?

MORÉNO.

Vous railler, quand vous êtes souffrant, Ah! don Sanche, vous connaissez bien peu le cœur de Moréno!

DON SANCHE.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends est si étrange... Il n'y a qu'un moment que tu jurais en faisant un bruit infernal, tu te conduisais comme un rustre.

MORÉNO.

C'est vrai ! mais vous-même , Général , n'étiez-vous pas d'une brusquerie...

DON SANCHE.

Tu t'es assis devant moi dans ce fauteuil , et sans que je te le dise.

MORÉNO.

Je suis chez moi , Général ; vous agissiez sans gêne , ne pouvais-je pas vous imiter ?

DON SANCHE.

Mais enfin pourquoi es-tu raisonnable , compatissant , tandis que tout à l'heure ?...

MORÉNO.

Tel est mon caractère , je réponds toujours sur le ton dont on me parle , je jure avec celui qui jure , je ris avec celui qui rit , enfin je suis toujours de moitié dans ce que je vois faire. (*Allant au fond du théâtre.*) Gusman !

GUSMAN , dans la coulisse.

Mon père ?

MORÉNO.

Fais servir à souper au Général.

GUSMAN.

Il suffit.

DON SANCHE.

Comment ! tu veux aussi me traiter ?

MORÉNO.

Oui , Général ; je n'ai point à vous offrir

ACTE I, SCÈNE XV.

45

un repas digne de vous, mais j'ai d'excellens vins, le Roi peut-être n'en boit pas de meilleurs, et il doit être permis à un vieux militaire de vous faire vider quelques flacons ; le tems, les douleurs, se passent en buvant... On vient ; vous voyez, don Sanche, que mes ordres sont aussi vite exécutés que ceux que vous donnez à vos soldats ; j'ai su discipliner ma maison.

DON SANCHE.

Je m'en aperçois. (*A part.*) Le drôle d'homme.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, GARÇONS DE FERME.

(Les garçons de ferme apportent une table somptueusement servie, il n'y a qu'un verre et un couvert.)

DON SANCHE.

Un couvert ! je n'aime pas à manger seul, Moréno ; je veux avoir le plaisir de partager ce repas avec toi et ta famille.

MORÉNO.

Nous ne sommes pas dignes d'un tel honneur.

DON SANCHE.

Comment, morbleu ! tu me refuses ? tu as donc l'envie que je te refuse aussi ton souper ?

MORÉNO, aux garçons de ferme.

Dites à Gusman, à ma fille et à ma nièce de venir ici, et apportez quatre couverts.

DON SANCHE, à part.

L'aisance qui règne dans cette maison, le caractère, le nom de cet homme, tout me porte à croire que Moréno est ce fermier dont on a tant parlé à la Cour.

(Les garçons sortent après avoir reçu les ordres de Moréno.)

SCÈNE XVI.

MORÉNO, DON SANCHE.

DON SANCHE.

MORÉNO, tu n'as rien à redouter de ta complaisance; je ne suis pas aussi dangereux que mon étourdi de fils.

MORÉNO.

Si tous les gens de guerre vous ressembaient, Général, je n'aurais nulle inquiétude; mais vous savez qu'avec des militaires, de jeunes filles ne sont pas en sûreté.

DON SANCHE, riant.

Tu en as eu la preuve.

MORÉNO.

Ne parlens plus de cela, Général, voici nos convives.

ACTE I, SCÈNE XVII.

47

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ELVIRE, LAURE, GUS-
MAN, GARÇONS DE FEMME.

(Les garçons de ferme placent les couverts sur la table
et se retirent.)

MORÉNO.

APPROCHEZ tous, M. le Général vous fait
l'honneur de vous recevoir à sa table.

DON SANCHE, voulant se lever, mais retenu par
une douleur de jambe.

Dis plutôt à la tienne; voulez-vous, aïe !
aïe ! voulez-vous souper avec moi ?

ELVIRE.

Nous devrions plutôt vous servir.

DON SANCHE.

Vous n'êtes point faits pour cela. Moréno,
je sais que notre Monarque te considère, qu'il
t'a offert des lettres de noblesse.

MORÉNO.

Et vous savez aussi que je les ai refusées.

DON SANCHE.

Tu me permettras de te dire que tu as eu
tort.

MORÉNO.

C'eût été vendre mes services, et ces titres
n'ajouteraient rien à mon bonheur... Mais,
Général, songeons au souper.

CR
SA
V-
-
st

DON SANCHE.

Tu as raison. Asseyez-vous, Mesdemoiselles; jeune homme, mettez-vous ici; Moréno, place-toi là: ehl mais, voilà justement un repas de famille!

MORÉNO.

Je n'en aurai jamais fait d'aussi agréable.

DON SANCHE.

Ni moi, et je sens doubler mon appétit. Moréno, charge-toi des honneurs.

MORÉNO.

C'est l'ouvrage de ma fille; moi je verserai à boire... A votre santé, mon Général.

DON SANCHE.

A la tienne, à celle de ton aimable famille!

GUSMAN.

A celle de notre Monarque!

TOUS.

Oui, à la santé de notre grand Monarque!

(Ils boivent.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, DON ALPHONSE,
OVIÉDO, MUSICIENS DU RÉGIMENT.

(Pendant le repas, don Alphonse et Oviédo traversent le fond du théâtre ; la musique du régiment les précède.)

DON ALPHONSE, passant devant la grille.
Toute la famille est à table.

OVIÉDO.

Si nous attendions un autre moment.

DON ALPHONSE.

Au contraire, le concert n'en fera que plus d'effet ; allons rejoindre nos musiciens.

SCÈNE XIX.

DON SANCHE, MORENO, ELVIRE,
GUSMAN, LAURE.

DON SANCHE.

Tu es bien heureux, Moréno, ta fille, ta nièce sont charmantes, ton fils prévient en sa faveur. Je n'ai qu'un enfant, moi ; tu le connais, j'en suis fou, quoique je me montre envers lui sévère à l'exces ; don Alphonse est un franc étourdi, un aimable vaurien.

ELVIRE, à part.

Qu'entends-je ?

DON SANCHE.

Ce qui me flatte, c'est qu'il a un cœur excellent, et surtout beaucoup d'honneur.

ELVIRE, à part.

Beaucoup d'honneur !

MORENO.

Ces deux qualités font oublier bien des défauts.

DON SANCHE.

A mon retour à Séville, je lui prépare une surprise...

MORENO.

Une surprise ?

DON SANCHE.

Oui, je veux le marier.

ELVIRE, troublée.

Le marier ?

DON SANCHE.

Cela vous étonne, vous le croyez trop léger...

ELVIRE.

Je ne dis pas cela, Monsieur. (*A part.*)
Que je souffre!...

DON SANCHE.

Il se formera ; sa fortune, son avance-

ACTE I, SCÈNE XIX.

51

ment, commandent cette alliance; la beauté que je lui destine est d'un rang illustre. Don Alphonse serait enchanté s'il connaissait mes projets. (*On entend préluder un air.*) Hein! qu'est-ce que j'entends? Moréno, tu me régales d'un concert?

MORÉNO.

Non, vraiment, Général, je n'ai chez moi d'autres musiciens que les oiseaux, et jamais ils ne chantent la nuit.

LAURE.

Mon oncle, c'est sans doute pour prévenir les habitants du bourg de la nomination du nouvel Alcade.

MORÉNO.

Tu m'y fais songer... et moi qui ne me suis pas rendu à l'hôtel-de-ville.

GUSMAN.

Je ne reconnais pas là les musiciens du bourg, ni les airs qu'ils jouent ordinairement; je crois plutôt que ce sont des soldats qui se divertissent dans la rue.

DON SANCHE.

Cela pourrait bien être; je ferme les yeux sur de semblables bagatelles; sans ces petites libertés, les militaires auraient trop de peine à supporter les fatigues de la guerre... mais nous avons soupé.

(*Tout le monde se lève spontanément, et reste en tableau dès le commencement du couplet suivant.*)

ELVIRE, à part.

Qu'entends-je ?

DON SANCHE.

Ce qui me flatte, c'est qu'il a un cœur excellent, et surtout beaucoup d'honneur.

ELVIRE, à part.

Beaucoup d'honneur !

MORÉNO.

Ces deux qualités font oublier bien des défauts.

DON SANCHE.

A mon retour à Séville, je lui prépare une surprise...

MORÉNO.

Une surprise ?

DON SANCHE.

Oui, je veux le marier.

ELVIRE, troublée.

Le marier ?

DON SANCHE.

Cela vous étonne, vous le croyez trop léger...

ELVIRE.

Je ne dis pas cela, Monsieur. (*A part.*)
Que je souffre !...

DON SANCHE.

Il se formera ; sa fortune, son avance-

ACTE I, SCÈNE XIX. 51

ment, commandent cette alliance; la beauté que je lui destine est d'un rang illustre. Don Alphonse serait enchanté s'il connaissait mes projets. (*On entend préluder un air.*) Hein! qu'est-ce que j'entends? Moréno, tu me régales d'un concert?

MORÉNO.

Non, vraiment, Général, je n'ai chez moi d'autres musiciens que les oiseaux, et jamais ils ne chantent la nuit.

LAURE.

Mon oncle, c'est sans doute pour prévenir les habitans du bourg de la nomination du nouvel Alcade.

MORÉNO.

Tu m'y fais songer... et moi qui ne me suis pas rendu à l'hôtel-de-ville.

GUSMAN.

Je ne reconnais pas là les musiciens du bourg, ni les airs qu'ils jouent ordinairement; je crois plutôt que ce sont des soldats qui se divertissent dans la rue.

DON SANCHE.

Cela pourrait bien être; je ferme les yeux sur de semblables bagatelles; sans ces petites libertés, les militaires auraient trop de peine à supporter les fatigues de la guerre... mais nous avons soupé.

(*Tout le monde se lève spontanément, et reste en tableau dès le commencement du couplet suivant.*)

ROMANCE.

Air nouveau de M. QUAISAIN.

DON ALPHONSE, dans la coulisse.

PREMIER COUPLET.

Sans aimer peut-on être heureux ?
Vivre sans aimer est-ce vivre ?
Tout est plaisir quand on est deux ,
Seul , partout l'ennui doit nous suivre.
Aimer ! c'est soumettre son cœur
Aux sages lois de la nature ,
Même en faisant une blessure
L'Amour dispense une faveur.

(Pendant ce premier couplet, chaque personnage doit exprimer la crainte, la surprise, la colère ou le dépit, suivant la situation où il se trouve.)

DON SANCHE, à part.

C'est mon fils !

ELVIRE, troublée.

Grand Dieu ! quelle imprudence ! cette conduite va nous trahir.

GUSMAN, à son père.

Ce chanteur est le Capitaine.

MORENO.

Je le sais : silence, Gusman.

DON ALPHONSE.

2^e COUPLET.

Réponds à mes brûlants desirs,
Entends ma voix, dieu de Cythère;
Vole sur l'aile des plaisirs,
Dompter l'objet qui sait me plaire.
Quand pour Elvire je ressens

TOUS.

Elvire !

ELVIRE.

Il m'a nommée ! tout est perdu !

DON ALPHONSE.

Un tendre penchant qu'elle ignore,
Dis-lui qu'en secret je l'adore,
Et répète-lui mes sermens.

DON SANCHE, à part.

Qu'il chante, passe, mais nommez Elvire.
(Haut.) Quelle extravagance ! charmante enfant ! et toi, Moréno, vous me voyez confondu, recevez mes excuses, et soyez persuadés que je souffre autant que vous de cette nouvelle incartade. Corbleu ! les chanteurs la paieront cher.

MORÉNO, se contraignant.

Si Don Sanche n'était pas là, comme je les étrillerais !

GUSMAN.

J'étouffe de colère !

ELVIRE, fort agitée.

Quelle pénible situation!

DON SANCHE, se levant avec peine.

Morbleu! si je n'étais pas aussi souffrant.

MORÉNO, posant la main sur son cœur.

Chacun sent ce qui le blesse.

DON SANCHE.

Cela n'arrivera plus. Conduis-moi dans l'appartement que tu destinais à mon fils. Je vais donner des ordres pour que, dès l'aube du jour, le détachement se mette en route. (*A part.*) J'ai grande envie d'aller guetter mon étourdi, de le corriger.

MORÉNO.

Jesuis à vous, Général. Gusman, prends un flambeau et montre-nous le chemin. Vous, Mesdemoiselles, rentrez.

ELVIRE.

Oui, mon père.

(Elle rentre avec Laure.)

SCÈNE XX.

DON ALPHONSE, OVIÉDO.

DON ALPHONSE, derrière la grille.

Tout le monde s'est retiré.

ACTE I. SCÈNE XXI.

55

OVIÉDO.

Les deux cousines sont entrées là , ne perdez pas de temps , escaladez ce mur.

DON ALPHONSE.

Suis-moi , on peut venir , prends garde à me laisser surprendre.

OVIÉDO , sur le mur.

Soyez tranquille... je me mets en faction.

DON ALPHONSE , frappant à la porte de la maison.

Elvire ! Elvire !

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS , ELVIRE.

ELVIRE , ouvrant la fenêtre.

Eh quoi ! c'est vous , Monsieur , quelle imprudence ! Sortez d'ici , sortez , je vous en conjure.

DON ALPHONSE.

Elvire , daignez m'entendre.

ELVIRE.

Non , Monsieur , je n'écoute rien.

DON ALPHONSE.

Sériez-vous insensible à mon amour ?

ELVIRE.

A votre amour ? je sais , Monsieur , que vous

devez bientôt former des liens dignes de vous et de votre famille.

DON ALPHONSE.

Quelle erreur vous abuse ! je vous jure que vous seule occupez ma pensée , que je n'aime et n'aimerai jamais que vous.

ELVIRE.

Sermens inutiles, Monsieur, le sort a placé entre nous une barrière éternelle.

OVIÉDO.

Capitaine, j'entends du bruit.

ELVIRE.

De grâce évitez d'être aperçus.

(Elle rentre et ferme la fenêtre.)

SCÈNE XXII.

DON ALPHONSE, OVIÉDO.

OVIÉDO, vivement.

C'est facile à dire.

DON ALPHONSE, avec douleur.

C'est donc là le prix de mon amour !

OVIÉDO.

Capitaine, nous ne pouvons remonter sans être surpris ; quel parti prendre ?

DON ALPHONSE.

Eh ! le sais-je plus que toi ?

OVIÉDO.

Éteignons ces bougies, l'obscurité nous favorisera peut-être? *(Il éteint celles qui sont sur la table.)* Entendez-vous marcher?

DON ALPHONSE, montrant le fond du théâtre.

Oui, de ce côté.

OVIÉDO.

Allons, allons, Capitaine, un peu de présence d'esprit.

(Oviédo et don Alphonse marchent légèrement et cherchent à se cacher près de la table et derrière le fauteuil. Pendant cette scène, don Sanche paraît au fond du théâtre.)

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, DON SANCHE.

DON SANCHE, marchant à tâtons.

Je suis sorti incognito par une petite porte qui donne sur la campagne. Par la ventrebteu! si j'avais vu rôder mon fils autour de la maison, il aurait passé un mauvais quart d'heure; ce qui me contrarie, c'est que ma bougie s'est éteinte, et que je suis rentré sans pouvoir retrouver ma chambre. Que faire? Je ne voudrais cependant pas réveiller ces braves gens.

DON ALPHONSE.

Je reconnais la voix de mon père.

OVIÉDO.

Nous sommes prié.

DON SANCHE.

Si j'avais seulement une chaise.

OVIÉDO, au Capitaine.

Pour ne pas nous heurter contre lui, il serait prudent de ne plus changer de place.

(Ils vont se réfugier au fond du théâtre.)

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, MORÉNO.

MORÉNO paraît devant la grille ; il est armé et porte une lanterne sourde.

Tout est tranquille au dehors, je puis rentrer. (*Don Sanche en marchant rencontre la table et fait du bruit.*) (*A demi-voix.*)
 Hein ! le Capitaine serait-il ici ?

DON SANCHE, un peu haut
 Que diable est cela ?

MORÉNO.

Ah ! je le tiens, il paiera cher sa témérité.

(Il ouvre doucement la grille.)

DON SANCHE.

Une table garnie ! c'est ici que nous avons soupé.

DON SANCHE.

Un soldat s'accommode de tout.

(Pendant cette scène, dont le dialogue doit être débité vivement, Oviédo ouvre peu à peu la grille : chaque mouvement des personnages qu'il craint l'inquiète et l'oblige à se cacher.)

OVIÉDO.

Capitaine, nous pouvons décamper.

MORENO.

Comment, Général, malgré votre mal de jambe, vous êtes sorti ?

DON ALPHONSE, en fuyant.

Heureux hasard !

(Oviédo tire doucement la grille sur lui et sort avec don Alphonse.)

DON SANCHE.

J'oubliais mes douleurs, pour veiller à ta sûreté.

MORENO, allant fermer la grille.

Je vous reconnais bien là, mon Général. Maintenant que tout est calme, venez prendre quelques heures de repos.

DON SANCHE.

Quelques heures !.. la nuit est trop avancée pour cela. Nous serons bien heureux, Moreno, si nous parvenons à fermer l'œil avant de nous lever.

(Moreno offre son bras à don Sanche, ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un jardin de la ferme de Moréno ; à droite un pavillon et un bosquet, à gauche un corps de bâtiment. Une terrasse sépare le jardin de la campagne, qu'on voit dans le lointain.

SCÈNE I.

DON SANCHE, sortant du pavillon.

IL y a plus d'une heure qu'il fait jour, et je n'ai pas encore entendu le signal du départ. Je gagerais que mon coquin de fils est pour quelque chose dans le retard dont je me plains. (*On bat la générale.*) Ah ! ah ! j'entends les tambours.

SCÈNE II.

DON SANCHE, OVIEDO.

OVIEDO.

GÉNÉRAL, mon Capitaine m'a chargé de vous prévenir qu'on n'attendait que vous pour se mettre en route.

DON SANCHE.

C'est bien !

Mélodrames. 18.

LE RAPT.

OVIÉDO.

Vous n'avez rien à m'ordonner, Général ?

DON SANCHE, durement.

Pardonnez-moi, monsieur le sergent.

OVIÉDO, à part.

Quel air sévère ! (*Haut.*) Je suis prêt à vous obéir.

DON SANCHE.

Hernidié ! je l'espère bien ; je vous ordonne, sous peine d'un emprisonnement de quinze jours, de me rendre compte sur-le-champ de la conduite de mon fils et de la vôtre depuis que vous avez changé de logement.

OVIÉDO, avec une feinte assurance.

Rien de plus aisé, mon Général. D'abord nous nous sommes occupés à visiter le bourg.

DON SANCHE.

Ensuite ?

OVIÉDO.

Ensuite... nous sommes rentrés à notre logement pour dormir, en attendant le signal du départ.

DON SANCHE.

C'est édifiant... corbleu ! vous m'avez l'air de vouloir passer quinze jours au cachot.

OVIÉDO.

Général !

DON SANCHE.

Je déteste le mensonge ; mon fils est venu chanter sous les fenêtres de la ferme, Oviédo, vous deviez être avec lui ?

OVIÉDO, à part.

Ça va mal. (*Haut.*) Il est vrai, Général.

DON SANCHE.

Eh bien ! pourquoi ne le disiez-vous pas ?

OVIÉDO.

La crainte d'exciter votre colère...

DON SANCHE.

Vous saviez donc qu'une telle conduite devait provoquer mon courroux ?

OVIÉDO.

Nous n'avons fait aucun mal, Monseigneur.

D. SANCHE.

Hernidié ! Monsieur, croyez-vous que je sois votre dupe. Quoi ! vous répondez à l'accueil honnête que vous font de braves gens, en employant tous les moyens de séduction envers une jeune fille sans expérience, dont la vertu est le plus précieux trésor, et vous appelez cela ne faire aucun mal. Ventrebleu ! si nous ne quittions le bourg à l'instant même, vous vous seriez souvenus l'un et l'autre de cette incartade.

(Don Alphonse entre furtivement.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DON ALPHONSE.

DON ALPHONSE, à part, au fond du jardin.

J'ai vainement parcouru la ferme, je n'ai pu voir Elvire... Ciel ! mon père et Oviédo !

DON SANCHE, après un moment de réflexion.

Monsieur le sergent, voulez-vous regagner mon estime ?

OVIÉDO.

Parlez, Général, tout me sera possible pour y parvenir.

DON SANCHE.

Allez trouver mon fils, dites-lui que je ne veux point le voir, que sa conduite m'a révolté; que j'exige qu'elle soit désormais exemplaire. Apprenez-lui qu'ayant formé le projet d'unir sa destinée à celle de dona Isabella, la plus riche personne de la Cour...

OVIÉDO, surpris.

Quoi ! Seigneur, la fille de don Pèdre, du premier ministre de Charles III ?

DON SANCHE.

Elle-même. Cette nouvelle va le combler de joie.

OVIÉDO, à part.

Rien n'est moins certain. (*Haut.*) Mais si

ACTE II, SCÈNE III. 65

voire fils , peu disposé à contracter les liens du mariage...

DON SANCHE.

J'ai donné ma parole , j'entends qu'on m'obéisse !..

OVIÉDO.

Son cœur n'est peut-être pas libre.

DON SANCHE.

Tu crois. Hernidié ! s'il osait me résister...

OVIÉDO , à part.

Changeons de langage. (*Haut.*) Général, j'ai dit cela à tout hasard , je ne présume pas que mon Capitaine refuse cette alliance ; la fille de don Pèdre a une immense fortune.

DON SANCHE.

Et un rang illustre. Tu te charges donc de prévenir don Alphonse, de lui dire qu'il s'observe davantage , que tous les yeux sont ouverts sur lui ; tu te doutes bien que le ministre fait surveiller sa conduite.

OVIÉDO.

Cela doit être , Général ; et je vais de ce pas...

DON SANCHE.

Non , attends un moment , j'ai des dépêches à te remettre.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE IV.

OVIÉDO, DON ALPHONSE.

OVIÉDO.

Mon Capitaine ne s'attend pas à cette alliance, en sera-t-il flatté ? Dona Isabella est, dit-on, la femme la plus impérieuse, la plus acariâtre de Madrid.

DON ALPHONSE, frappant sur l'épaule d'Oviédo.

Et par conséquent celle qui me convient le moins.

OVIÉDO.

Vous étiez ici, Capitaine ; qui peut vous y attirer ?

DON ALPHONSE.

Tu le demandes, et ces lieux sont habités par Elvire.

OVIÉDO.

Vous l'avez vue ?

DON ALPHONSE.

Non, elle est sans doute dans l'autre partie de la ferme, où je n'ai pu pénétrer.

OVIÉDO.

Les communications sont interceptées, Capitaine, et si votre père ne logeait pas dans ce pavillon, nous ne fussions entrés dans la place que par ruse de guerre. A propos, le Général m'a chargé de vous sermonner.

DON ALPHONSE.

Je le sais, mais je t'avertis que tu prendrais une peine inutile, je suis trop épris d'Elvire.

OVIÉDO.

Ceci tient de l'extravagance, don Alphonse peut-il mettre en balance les charmes d'une jeune villageoise, assez attrayante, j'en conviens...

DON ALPHONSE, avec feu.

Dis donc d'une beauté parfaite, et dont je suis certain d'être aimé.

OVIÉDO.

Est-ce au moment de partir de ce bourg que vous devez rêver à vos amours ?

DON ALPHONSE.

Partir de ce bourg, moi ! quand j'ai retrouvé celle que j'adore, que je désirais de revoir depuis si long-tems ? Oviédo, tu me connais bien peu.

OVIÉDO.

Le devoir, mon Capitaine, le devoir vous ordonne d'obéir à monsieur votre père.

DON ALPHONSE.

Le devoir ! quel langage tiens-tu à l'amant le plus passionné ? je trouverai quelque moyen de prolonger ici mon séjour.

OVIÉDO.

Je connais le Général, ne vous exposez pas

à sa colère ; mais je crois l'entendre ; eh ! vite , vite , sortez.

DON ALPHONSE, vivement.

Je vais t'attendre à mon logement ; j'ai à te parler d'un projet dont l'exécution doit assurer le bonheur de ma vie.

OVIÉDO.

Je vous rejoindrai bientôt.

(Don Alphonse sort.)

SCÈNE V.

OVIÉDO, DON SANCHE. 1

OVIÉDO, voyant arriver le Général.

Il était tems.

DON SANCHE, remettant des papiers à Oviédo.

Prends ces dépêches , et cours les remettre à leur adresse ; je ne partirai que dans une heure.

OVIÉDO.

Il suffit , mon Général.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DON SANCHE.

Que peut me vouloir le fils de Moréno , et pourquoi vient-il me demander un entretien particulier ? Don Alphonse se serait-il oublié au point d'outrager Elvire ? non , l'air calme de son frère détruit cette idée.

SCÈNE VII.

DON SANCHE, GUSMAN.

GUSMAN , à la porte du pavillon.

Êtes-vous seul , Monseigneur ?

DON SANCHE.

Oui , mon ami , approche et parle sans crainte , que veux-tu de moi ?

GUSMAN.

Une grâce.

D. SANCHE.

Une grâce !

GUSMAN.

Oui , M. le Général , j'ai depuis long-tems le désir d'être soldat ; la carrière des armes a mille charmes pour moi , et je viens vous demander la faveur de marcher sous vos drapeaux.

LE RAPT.

DON SANCHE.

Quoi ! mon ami, tu consentirais à quitter ton père ?

GUSMAN.

Il m'en coûtera de me séparer de lui, de ne plus voir ma sœur, de ne plus dire à ma charmante cousine que je l'adore ; mais l'envie que j'ai de me distinguer l'emporte sur les affections de mon cœur : malgré cela, M. le Général, je n'oublierai point ceux qui me sont chers, et si le Ciel comble mes espérances, je reviendrai couvert de gloire offrir mes lauriers à mon père et à mon amie, que je me serai rendu digne d'obtenir.

DON SANCHE.

Corbleu ! tu m'enchantes, Gusman ; tu feras un chemin rapide, je me charge de toi.

GUSMAN, s'inclinant.

Ah ! Monseigneur, vous comblez tous mes vœux.

DON SANCHE.

Mais ton père consentira-t-il ?

GUSMAN.

Mon père a servi vingt ans, il ne s'opposera point à mes desirs.

DON SANCHE.

Quelqu'un vient.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN GARÇON DE FERME.

LE GARÇON.

MONSEIGNEUR, vos chevaux sont à la porte de la ferme.

DON SANCHE.

C'est bien.

LE GARÇON.

Notre maître demande s'il peut venir pour vous faire ses adieux.

DON SANCHE.

Oui, corbleu ! il ne pouvait arriver plus à propos. (*Le garçon sort.*) J'aurai du plaisir à lui annoncer que je me charge de toi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MORENO, ELVIRE, LAURE.

MORENO.

Les apprêts de votre départ m'ont engagé, M. le Général, à venir ainsi que ma famille, vous souhaiter un bon voyage, et solliciter l'honneur de vous recevoir à votre retour.

DON SANCHE.

Bon Moréno, comment reconnaître un semblable accueil ?

GUSMAN.

D'après ce que vous faites pour moi, don Sanche, mon père vous sera redevable.

ELVIRE, avec inquiétude.

Que dit-il ?

LAURE, troublée.

Qu'entends-je ?

MORÉNO, avec surprise.

Pour toi, mon fils ?

DON SANCHE, ayant observé tout le monde.

Tu le vois, Gusman, chacun ici s'alarme et craint d'apprendre ta résolution ; mais non, je ne vous affligerai point, mes amis, Gusman est libre encore.

MORÉNO.

Expliquez-moi, de grâce...

GUSMAN.

Vous avez résolu, mon père, que je n'épouserai ma cousine que dans deux ans, et je sens que le chagrin que ce délai me cause sera plus vif encore si je reste sous le toit paternel. Constamment auprès de Laure, mon amour s'accroît chaque jour, et chaque jour je suis plus malheureux ; loin de vous, le bruit des armes, le tumulte des camps, le

ACTE II, SCÈNE IX.

73

désir d'acquérir de la gloire, occuperont tour à tour ma pensée sans altérer les sentimens de mon cœur; toutes mes actions auront pour but de mériter de plus en plus votre tendresse. Ah ! mon père, ma sœur, et toi, ma chère Laure, ne vous opposez point à mes projets, ils sont raisonnables ; M. le Général daigne m'accorder sa protection...

LAURE.

Et vous êtes décidé à nous abandonner ?

DON SANCHE.

Gusman, je te retire ma parole : je ne veux point faire verser de larmes.

GUSMAN.

Mon père, assurez à M. le Général que mon départ n'affligera personne ; donnez-moi votre consentement.

MORÉNO.

Tu devais me le demander avant la démarche que tu as faite auprès de Monsieur ; as-tu bien réfléchi ?

GUSMAN.

Vous connaissez depuis long-tems mon désir.

LAURE, avec dépit.

M. le Général, Gusman ne fera jamais un bon sodat.

Qu'est-ce à dire ! Croyez-vous que je sois indigne de servir mon prince et mon pays ?

DON SANCHE.

Son dépit m'amuse. Moréno, que pensez-tu de tout ceci ?

MORÉNO.

S'il faut vous parler franchement, je crois qu'une ou deux campagnes...

LAURE.

Et vous aussi, mon oncle ?

DON SANCHE.

Vous l'aimez donc bien, ce cher cousin ! vous rougissez, Laure. (*Lui prenant la main.*) Confiez-le moi pendant deux années seulement, je vous promets d'en avoir soin comme de mon fils. Seriez-vous contente de le voir officier ? cela dépend de moi.

MORÉNO.

Gusman officier !

GUSMAN, avec transport.

Officier !

LAURE.

Oui, s'il le devenait sans quitter la ferme ; mais...

DON SANCHE.

Mais cela ne se peut pas : allons, parlez,

ACTE II, SCÈNE X. 75

belle enfant; vous seule avez maintenant le droit de vous opposer à son départ.

GUSMAN.

Ma chère Laure !

LAURE.

Vous m'oubliez, j'en suis bien sûre.

GUSMAN.

Jamais ! jamais ! Songe au bonheur qui nous attend, à la gloire que je puis acquérir. Ou tu ne m'aimes que pour toi, Laure, ou tu consentiras...

LAURE.

N'achevez pas, Gusman ; quelque affreuse que soit cette séparation, je m'y sou mets, à condition cependant que M. le Général tiendra sa promesse.

DON SANCHE.

Croyez-en ma parole. Gusman, je te reçois volontaire, et je te place dans la compagnie de mon fils.

GUSMAN.

De votre fils !

ELVIRE

Mon frère auprès de don Alphonse !

DON SANCHE.

Vous pensez encore à l'affaire d'hier, je suis persuadé que le Capitaine n'y songe plus ; d'ailleurs je veux profiter de cette circons-

tance pour effacer le souvenir de cette étourderie : Moréno, Gusman, et vous, mes belles demoiselles, assurez-moi que tout est oublié.

MORÉNO.

Peut-on refuser quelque chose à celui qui ne refuse rien ? Mon fils, fais ici le serment d'avoir le plus profond respect, la soumission la plus aveugle pour ton Capitaine.

GUSMAN.

Je le jure.

DON SANCHE.

Suis-moi, je vais te présenter à lui ; tu reviendras ensuite faire tes adieux.

GUSMAN.

Je suis à vous, Général.

DON SANCHE.

Mes bons amis, je ne vous reverrai qu'à mon retour de Lisbonne ; adieu, comptez sur moi.

(Don Sanche salue Moréno, Laure et Elvire, qui s'inclinent devant lui. Gusman fait entendre qu'il va revenir, et sort avec le Général.)

SCÈNE X.

MORÉNO, ELVIRE, LAURE.

LAURE.

J'ai fait tous mes efforts pour retenir mes larmes. Ah ! mon oncle, ce départ est bien cruel à mon cœur.

MORÉNO.

Je n'en suis pas moins affligé que toi ; mais vous êtes trop jeunes pour vous marier, et cette absence rendra mon fils raisonnable : c'est le seul motif qui m'a décidé.

LAURE.

Je n'ose vous blâmer, puisque vous approuvez la résolution de Gusman. (*Avec dépit.*) Mais convenez, mon oncle, qu'il choisit bien mal son temps pour nous affliger, lui qui se promettait tant de plaisir à la fête de l'Alcade ; je sais bien, moi, que je n'irai pas.

ELVIRE.

Ni moi, j'ai trop de chagrin pour cela.

MORÉNO.

A propos de fête, savez-vous qui on a nommé ?

ELVIRE.

Non, mon père, personne n'a quitté la

ferme , et aucun des habitans du bourg n'est venu vous voir...

LAURE.

On est fâché contre vous , mon oncle , ce n'est cependant pas votre faute si vous n'avez pas assisté à l'élection.

MORÉNO.

Comme je ne pourrai me dispenser de rendre ma visite au nouveau magistrat dès qu'on publiera sa nomination , je vais faire mes préparatifs. Le départ de mon fils exige aussi quelques détails dont je dois m'occuper sur-le-champ ; je vous laisse ; allons , du courage. (*Riant.*) Dans deux ans , Laure , tu épouseras un officier.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

DON ALPHONSE , OVIÉDO , ELVIRE ,
LAURE.

(*Dès la sortie de Moréno, don Alphonse et Oviédo, qui étaient aux aguets, paraissent.*)

DON ALPHONSE , avec impatience.

Il est enfin parti !

LAURE.

L'arrivée de ces troupes nous est bien funeste.

ELVIRE.

Je suis plus à plaindre que toi. Tu te sè-
pares d'un aimant que tu es sûre d'obtenir ;
mais moi, je vois s'éloigner ensemble un frère
que j'aime, un mortel que j'adore et que je
suis forcée d'oublier.

DON ALPHONSE, transporté de ce qu'il vient
d'entendre.

Non, charmante Elvire, ce jour doit unir
à jamais nos destinées.

ELVIRE.

Don Alphonse !

LAURE.

Quoi ! Monsieur, vous osez encore vous
présenter ici ?

DON ALPHONSE.

Vous ne me désapprouverez pas, quand
vous serez instruite de mes projets.

ELVIRE.

Je vous ai dit, Monsieur, que mon devoir,
mon repos me prescrivaient d'éviter votre
présence ; je n'ai quitté Séville que pour
cesser de vous voir, et je suis étonnée
qu'informé de la résolution que j'ai prise,
vous fassiez de nouvelles tentatives ; elles se-
ront infructueuses et ne peuvent que me
compromettre.

DON ALPHONSE.

Vous compromettre ! quelle opinion avez-

vous de moi, Mademoiselle ? je ne me pardonnerais pas de l'avoir méritée. Épris de vos charmes, j'ai été assez heureux pour vous plaire, pour surprendre l'aveu qui me rend fier d'un succès que doivent m'envier tous ceux qui connaissent Elvire ; mais plus je sens le prix de cette faveur, plus je veux m'efforcer de m'en rendre digne ; et c'est pour obtenir votre main que don Alphonse revient en ces lieux.

ÔVIÉDO, à part.

Voilà le grand mot lâché !

ELVIRE, avec un mouvement de surprise et de crainte.

Vous m'étonnez, don Alphonse ! Je ne puis croire ce que je viens d'entendre. Comment n'avez-vous pas prévu les suites funestes d'un semblable projet ? Votre père et le mien peuvent-ils souscrire à vos désirs ? Don Sanche consentira-t-il à me nommer sa fille ? son rang, sa naissance...

DON ALPHONSE.

Ne seront pas des obstacles insurmontables.

LAURE, à part.

Et la prétendue de Séville ?

ELVIRE.

Vaincrez-vous les préjugés qui condamnent cette alliance ; vous soustrairez-vous

aux reproches, aux sarcasmes auxquels elle vous expose; forcerez-vous mon père à approuver une union mal assortie qui tôt ou tard ferait votre malheur et celui de sa fille; vous-même, lorsque cet amour, qui me donne tant d'empire sur votre âme, aura détruit l'illusion qui vous abuse, ne me reprocheriez-vous pas d'avoir agi trop légèrement? non, Monsieur, non, je ne souscrirai point à vos désirs.

DON ALPHONSE.

Cruelle! dites plutôt que trompée par une impression passagère, don Alphonse n'a régné qu'un instant sur votre cœur, qu'un rival plus heureux...

ELVIRE, avec véhémence.

Arrêtez, Monsieur, un tel soupçon m'outrage: je voudrais vous laisser dans votre erreur, elle contribuerait sans doute à détruire le sentiment qui vous domine; mais je veux, je dois me justifier: maître de mon secret, vous savez que je vous aime, que vous seul occupez ma pensée, et cependant je renonce même à l'espoir du bonheur. Plus le combat auquel je me livre sera terrible, plus je m'efforcerai de vaincre un penchant que la raison condamne; et malgré l'honneur que vous me faites de prétendre à ma main, je me vois forcée de n'y répondre que par un refus.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, MORÉNO.

(Moréno sort de la maison, voit don Alphonse, témoigne sa surprise et son mécontentement. Cependant il s'arrête pour écouter la conversation. Les réponses d'Elvire paraissent le satisfaire.)

DON ALPHONSE.

Je ne puis croire à tant de rigueur. Vous changerez de langage.

ELVIRE.

Ne l'espérez pas.

OVIÉDO.

Comme elle est décidée !

DON ALPHONSE, se jetant aux pieds d'Elvire.
Je vous supplie...

ELVIRE.

Ne pensez pas me fléchir, Monsieur ; ma conduite est commandée par le devoir.

MORÉNO, s'avancant.

Bien ! ma fille.

ELVIRE, troublée.

Mon père !

DON ALPHONSE, se levant.

Moréno !

OVIÉDO.

Allons, voilà le papa qui s'en mêle !

LAURE.

Tout est perdu !

MORÉNO.

Cette résistance t'honore ; pourquoi ce trouble, Elvire, quand ta conduite est louable ? C'est à Monsieur de rougir. Il pensait qu'une villageoise séduite par de vaines promesses serait trop heureuse de céder à ses coupables désirs.

DON ALPHONSE.

Monsieur, daignez m'entendre, avant de me traiter ainsi.

MORÉNO.

Votre justification est impossible, Monsieur ; si votre témérité avait eu le succès que vous en attendiez, j'aurais lavé dans votre sang l'outrage que j'aurais reçu de vous ; mais Elvire est restée fidèle à ses devoirs, vous êtes assez puni. Cette leçon à laquelle vous étiez loin de vous attendre vous suffira, je l'espère, et la crainte d'une nouvelle tentative ne me forcera pas à invoquer l'autorité de monsieur votre père pour vous défendre désormais l'entrée de ma maison.

DON ALPHONSE.

J'en sortirai dès que vous aurez daigné m'accorder un moment d'entretien.

Mais de quelle nécessité ?

DON ALPHONSE.

Ne me refusez pas cette faveur.

MORENO, à ses enfans.

Laissez-nous.

ELVIRE, à part.

L'orage se prépare.

DON ALPHONSE, à Oviédo.

Retire-toi.

OVIÉDO, à part.

Il n'obtiendra rien.

(Oviédo et Elvire sortent.)

SCÈNE XIII.

MORENO, DON ALPHONSE.

MORENO.

Je suis prêt à vous entendre.

DON ALPHONSE.

Ma conduite a dû vous paraître extraordinaire, Moreno, et je suis certain que vous avez conçu de moi une opinion défavorable.

MORENO.

C'est vrai. (*A part.*) Où veut-il en venir ?

DON ALPHONSE.

Quel que soit le sort qui m'attend, j'espère regagner votre estime quand vous connaîtrez le motif qui me fait agir : j'adore votre fille.

MORÉNO.

Et c'est à moi que vous osez faire un tel aveu ?

DON ALPHONSE.

Qui mieux que son père peut mettre un terme à mes souffrances. Un amour sans espoir a long-tems causé mes chagrins.

MORÉNO.

Quel délire s'empare de vos sens ? Vous oubliez, Monsieur, qu'hier vous vîtes Elvire pour la première fois.

DON ALPHONSE.

Oui, depuis qu'elle a quitté le couvent de Sainte-Cécile.

MORÉNO.

Le couvent !

DON ALPHONSE.

En allant visiter dona Bella, ma parente, j'aperçus Elvire ; je l'aimai.

MORÉNO.

Je ne reviens pas de mon étonnement, jamais Elvire ne m'a parlé de vous, et cependant elle n'a point de secret pour moi.

DON ALPHONSE.

Depuis un an je la regrette, je pleure son absence ; ignorant sa retraite, je la cherchais partout, le hasard me l'a rendue : ah ! Moréno, mettez le comble à mon bonheur, je viens vous demander sa main.

MORÉNO.

La main d'Elvire ! l'ai-je bien entendu ?

DON ALPHONSE.

Mon langage vous surprend ?

MORÉNO.

A un tel point, que je crois être le jouet d'un songe. Don Alphonse vous n'avez pas réfléchi à la démarche inconsidérée que vous faites.

DON ALPHONSE.

J'en ai calculé toutes les difficultés.

MORÉNO.

Une passion aveugle vous égare. Elvire ne peut vous appartenir.

DON ALPHONSE.

Auriez-vous disposé d'elle ?

MORÉNO.

Non, mais Elvire est née sous le chaume, c'est sous le chaume qu'elle doit passer une vie douce et laborieuse ; la Cour et ses bruyants plaisirs ne conviennent point aux habitans du village, et je me vois forcé de refuser à don

ACTE II, SCÈNE XIII. 87

Alphonse ce que j'accorderais à un simple artisan.

DON ALPHONSE.]

Ainsi, vous prétendez me punir d'être issu d'une des familles les plus illustres de toutes les Espagnes.

MORÉNO.

Vos titres de noblesse suffiraient pour justifier ma conduite, si votre père ne m'avait fait connaître ses intentions sur vous.

DON ALPHONSE.

Quoi! mon père vous a dit qu'il voulait unir ma destinée à celle de Dona Isabella? je ne consentirai point à cet hymen.

MORÉNO.

Le Général paraît ferme dans ses résolutions.

DON ALPHONSE.

Je le serai dans les miennes. Croyez-vous que, terrassé par votre refus, je me livre à un supplice éternel; je vous l'ai dit, sans Elvire l'existence n'est rien pour moi. J'ignorais, quand je connus votre fille, la distance qui nous sépare aujourd'hui; cette tendresse que vous blâmez était donc légitime, elle l'est encore puisque l'hymen peut donner à Elvire le rang que j'occupe et qu'elle mérite; oui, Moréno, votre fille sera mon épouse, ou je cesserai de vivre, et devant vous j'en prends le Ciel à témoin.

MORÉNO, avec calme.

Je n'ai pas besoin de vous répéter, Monsieur, que quels que soient les avantages d'une alliance telle que la vôtre, je ne consentirai point à voir ma fille sortir de son obscurité; le grand monde est trop dangereux, un instant de bonheur y coûte trop de larmes.

DON ALPHONSE.

Mais si j'obtenais le consentement de mon père?

MORÉNO.

Vous n'obtiendriez point celui de Moréno.

DON ALPHONSE.

Je ne puis le croire; laissez-vous attendrir, Elvire ne voit point mon amour avec indifférence.

MORÉNO, sévèrement.

Vous me trompez, Monsieur, ce que je viens ici et à l'instant même d'entendre dire à ma fille ne prouve point que vous en soyez aimé.

DON ALPHONSE.

Je consens à renoncer à Elvire, si tels sont les sentimens qu'elle a pour moi; mais du moins, si j'ai su lui plaire...

MORÉNO.

L'épreuve est inutile; je n'écoute plus rien.

DON ALPHONSE.

Cruel, vous voulez donc me réduire au désespoir.

MORÉNO.

Mille beautés plus dignes de vous que ma fille dissiperont vos chagrins; l'amour sans espoir s'éteint bien vite, et l'objet qui l'a fait naître est bientôt oublié.

DON ALPHONSE, avec véhémence.

Oublié ! je le repète, c'est impossible. (*Plus vivement.*) Eh bien ! puisque les prières, les larmes ne peuvent vous fléchir, souvenez-vous que j'accomplirai mon serment, que je vous forcerai à me nommer votre fils.

MORÉNO, avec emportement.

Jeune homme, quel langage osez-vous tenir en ma présence ? ne suis-je pas le maître de ma fille, pensez-vous que la menace puisse l'intimider ?

DON ALPHONSE, confus.

Ah ! pardonnez à mon égarement.

MORÉNO.

Cessons cet entretien ; adieu, Capitaine.

DON ALPHONSE.

Adieu, Moréno, vous m'avez frappé d'un coup mortel. Adieu. (*A part.*) Rejoignons Oviédo, et assurons-nous la possession d'Elvire.

(Il sort.)

8.

SCÈNE XIV.

MORENO. Il regarde don Alphonse s'éloigner.

Je le plains, mais je dois être inflexible et me tenir en garde contre toute surprise. Serait-il aimé d'Elvire ? ma fille aura-t-elle pu se défendre de cette première et terrible impression qui décide souvent du sort de notre vie ? Oui, sans doute, les instances qu'elle fit pour sortir du couvent, le secret qu'elle a gardé sur le lieu de sa retraite me prouvent assez que je n'ai rien à craindre pour elle, et que je dois même éviter de lui parler de l'entretien que je viens d'avoir avec don Alphonse. (*On entend une musique bruyante et des cris au dehors. Laure et sa cousine traversent la scène.*) Que signifie ce bruit ? pourquoi ces fanfares, ces acclamations ?

SCÈNE XV.

MORENO, LAURE, ELVIRE.

LAURE, accourant.

Mon oncle, mon oncle, je crois qu'on vient vous chercher pour la fête ; des paysans approchent de la ferme ; Ordogno, le greffier

ACTE II, SCÈNE XVI.

91

de la justice, est à leur tête, ils entrent dans le jardin.

MORÉNO.

Il faut les recevoir.

(Les fanfares continuent ; Ordogno arrive, précédé de quelques musiciens et suivi d'une foule de paysans ; plusieurs d'entre eux ont des bouquets. Elvire et Laure sont surprises ainsi que Moréno des soins et de l'activité qu'Ordogno met à placer son mande.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ORDOGNO, SUITE.

ORDOGNO, aux paysans.

Un peu plus d'ordre dans votre marche ; rangez-vous à présent, la musique de ce côté, c'est cela ; ceux qui ont des bouquets ici, sur le devant ; allons donc, de l'ensemble : vous faites bien peu d'honneur à votre instituteur.

MORÉNO.

Me direz-vous, Greffier, ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

ORDOGNO.

« Oui, et j'ai amené avec moi tous les habitants du bourg que j'ai pu rassembler, afin de vous le dire publiquement. Permettez-moi d'abord de vous féliciter... »

MORÉNO.

De quoi ?

De votre exactitude à vous rendre aux invitations qui vous sont faites.

MORÉNO, réfléchissant.

Ah! ah! j'ai été tellement occupé hier, que je n'ai pu assister à l'élection du magistrat.

ORDOGNO.

Votre voix eût été inutile, mais vous n'en êtes pas quitte, seigneur Alcade!

ELVIRE ET LAURE.

Seigneur Alcade!

ORDOGNO.

Il faudra bien vous rendre à votre poste, prêter votre serment...

MORÉNO.

Alcade, moi? allons, vous plaisantez.

ORDOGNO.

Pas du tout, un homme de justice ne plaisante jamais; vous avez été élu à l'unanimité, et j'ai voulu le premier vous apprendre cette bonne nouvelle, qui ne sera publiée à l'hôtel-de-ville qu'en votre présence; allons, vous autres, maintenant que le seigneur Moréno est instruit, venez saluer le nouvel Alcade, et lui présenter vos bouquets.

MORÉNO.

Je suis sensible à l'honneur qu'on me fait, mais je ne puis accepter un emploi que je ne me crois pas digne de remplir.

ORDOGNO.

Depuis long-tems l'opinion publique vous désignait, et vous ne pouvez vous opposer au choix qu'on a fait de votre personne. L'amitié que vous portent les habitants de ce bourg, l'estime que j'ai toujours eue pour vous, enfin (*)... Asseyez-vous, seigneur Aleade, et permettez-moi de vous prouver à ma manière le plaisir que je ressens de votre élection.

MORÉNO.

Vous le voulez, j'obéis...

ELVIRE.

Ah ! mon père, que je suis aise !

LAURE.

Vous irez à Lisbonne avec le Roi !

MORÉNO, s'asseyant sous le berceau.

Prenez place près de moi, Greffier.

ORDOGNO.

C'est trop d'honneur. (*Aux paysans.*) Commencez !...

(Les villageois présentent leurs bouquets à Moréno (**).)

(*) Voir la note ci-après.

(**) Il sera facile aux directeurs de province de supprimer le Ballet; mais il faut pour cela qu'Ordogno termine son dialogue, où le renvoi est indiqué; et que la scène finisse par les deux phrases que disent Elvire et Laure avant l'entrée de Gusman, qui aura lieu de suite.

BALLET ET DIVERTISSEMENT.

(A la fin de la fête on voit arriver Gusman, habillé en militaire et armé.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, GUSMAN.

LAURE, courant au-devant de lui.

Voici Gusman, mon oncle. (*A Gusman.*)
Mon ami, viens partager notre joie, mon oncle est nommé Alcade.

GUSMAN.

Alcade ! cette nouvelle m'enchanté ; on a rendu justice à mon père. (*A Moréno.*)
Permettez-moi de vous féliciter.

MORÉNO.

Ton départ, mon fils, trouble la joie qui devrait régner ici. Greffier, je vous remercie de votre attention, j'en serai reconnaissant ; Gusman, vous le voyez, est sur le point de partir, j'ai besoin d'être un moment en famille ; veuillez me précéder à l'hôtel-de-ville, je m'y rendrai bientôt pour prêter mon serment ; nous reviendrons ici tous ensemble, et j'espère que vous serez aussi content de moi que je le suis de vous.

ORDOGNO, à part.

Tout va bien. Je suis en ne peut mieux avec le Magistrat. (*Haut.*) J'obéis à vos ordres, seigneur Alcade, mais ne faites pas comme

Sa main !

LAURE, à Elvire.

Que disent-ils. Je voudrais pouvoir les entendre.

ELVIRE, avec inquiétude.

C'est sans doute don Alphonse qui les occupe.

MORÉNO, à Gusman.

Tu penses bien que j'ai refusé cette alliance ; mais don Alphonse est jeune, étourdi, si quelque entreprise contraire à l'honneur l'éloignait de l'armée...

GUSMAN.

Quoi ! vous présumez ?

MORÉNO.

Non, mais j'ai cru devoir t'instruire pour assurer mon repos ; si don Alphonse quittait sans motif sa compagnie...

GUSMAN.

Vous en seriez prévenu, mon père.

MORÉNO, à part.

Je puis dormir tranquille. (*Haut.*) Allons, mes enfans, faites vos adieux à Gusman.

ELVIRE.

Tu vas déjà partir ?

LAURE.

C'est trop tôt nous quitter.

LAURE, à Elvire.

Cette idée me glace d'effroi.

ELVIRE.

Que de craintes à la fois viennent briser
mon cœur !

MORÉNO.

Gusman, sois le protecteur, le défenseur
des femmes, et n'en parle qu'avec respect.
C'est à elles que nous devons l'existence, c'est
à Laure que tu devras le bonheur. (*Il prend
la main de Laure et de Gusman.*) Recevez,
mes enfans, le serment que je fais de vous
unir ; Gusman, nous allons te perdre ; n'ou-
blie point tes devoirs ; ton vieux père, ton
épouse et cette sœur chérie ont besoin de
compter sur toi, pour calmer les chagrins
que va leur causer ton absence.

(Mouvement de sensibilité; chaque personnage doit
peindre avec ame ce qu'il éprouve. A ce moment
le Ciel s'obscurcit, les éclairs brillent, la foudre
gronde au loin. On y voit à peine; Oviédo et
donAlphonse traversent le fond du jardin. L'orage
continue jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, DON ALPHONSE,
OVIÉDO.

DON ALPHONSE, à voix basse.

Le Ciel nous favorise.

SCÈNE XX.

ELVIRE, LAURE, DON ALPHONSE,
OVIÉDO.

LAURE.

CET orage, au moment du départ de ton frère, me présage quelque malheur. On dirait que le Ciel...

ELVIRE, avec crainte.

N'achève pas, Laure; tes pressentimens augmentent ma douleur !... Rentrons.

(Elles entrent dans le bâtiment à gauche dont elles ferment la porte. Les éclairs et l'orage redoublent. Don Alphonse et Oviédo, qui parcourent le théâtre, ont entendu fermer la porte.)

SCÈNE XXI.

DON ALPHONSE, OVIÉDO, URGÉLIO,
HOMMES D'ARMES vendus au Capitaine.

DON ALPHONSE.

ELLES sont seules dans la ferme; nos gens et nos chevaux sont prêts, nous pouvons agir en sûreté.

OVIÉDO.

L'enlèvement est donc décidé ?

restés au fond du théâtre.) Approchez ; deux hommes vont se mettre en embuscade au fond du jardin. (*Ils y vont.*) C'est cela ; toi Urgélio, tu traverseras la grande cour de la ferme : au milieu est l'entrée d'une salle basse ; cette porte y communique (*Il montre celle par laquelle les jeunes filles viennent de rentrer*) ; les deux cousines y sont probablement encore ; à ton aspect elles reviendront sur leurs pas, nous les attendrons au passage... Allons, dépêche-toi. Oviédo et moi nous nous chargeons du reste.

URGÉLIO.

Il suffit, Capitaine.

DON ALPHONSE.

Prends bien tes précautions ; la moindre maladresse nuirait à mes projets.

URGÉLIO.

Soyez tranquille... Attendez-moi là.

(*Il montre la porte et sort.*)

OVIÉDO.

Capitaine, où porterons-nous nos pas ?

DON ALPHONSE.

Dans la première ville où, semant l'or à pleines mains, je pourrai contracter les liens qui doivent assurer mon bonheur.

OVIÉDO.

Mais on enverra à notre poursuite.

ELVIRE, se jetant aux pieds de don Alphonse ,
qu'elle ne reconuait pas.

Sauvez-moi , sauvez-moi , je vous en sup-
plie.

DON ALPHONSE.

Calmez cet effroi , belle Elvire.

ELVIRE, avec surprise.

Don Alphonse ! Ah ! Seigneur , ne me per-
dez pas.

DON ALPHONSE.

Consentez à me suivre.

ELVIRE, d'un ton ferme.

Vous suivre ! jamais.

DON ALPHONSE.

Vous ne savez donc pas à quoi je m'expose
pour vous posséder.

ELVIRE.

Est-ce ainsi que vous espérez fléchir mon
père ?

OVIÉDO.

On peut venir , Capitaine , point de dis-
cours superflus.

DON ALPHONSE.

Partons.

(Les hommes d'armes s'emparent d'Elvire, qui cher-
che vainement à se défendre et à s'échapper.)

ELVIRE.

Mon père ! mon père ! au secours !

Mon frère ! ah ! don Alphonse , respectez sa vie.

(Gusman fond sur le Capitaine, qui ne cherche qu'à parer les coups qui lui sont portés ; les paysans attaquent les soldats de don Alphonse qui entraînent Elvire ; ils la délivrent. Gusman charge don Alphonse avec fureur ; Oviédo vole à son secours, attaque Gusman et lutte avec lui pour assurer la retraite du Capitaine ; pendant le combat, Elvire s'est évanouie, Laure et deux paysans cherchent à lui rendre l'usage de ses sens. Oviédo occupe toujours Gusman, tandis que les soldats qui entourent le Capitaine se battent en se repliant, et forcent les paysans à déboucher le passage ; alors Oviédo se débarrasse adroitement de son adversaire, et rejoint les hommes de son parti, qui prennent la fuite après avoir dispersé les paysans que Gusman rallie, et envoie à leur poursuite ; puis revenant près d'Elvire qui est toujours sans connaissance, il ordonne de la transporter dans la ferme ; à ce moment le bruit des armes se fait entendre encore ; le Capitaine, Oviédo et les soldats paraissent dans la campagne ; les paysans les poursuivent ; Gusman se met à leur tête, rejoint don Alphonse, et engage un nouveau combat. Mêlée générale ; don Alphonse est blessé par Gusman.

FIN DU SECOND ACTE.

nièce ; je les ai priés , selon vos ordres , de se rendre ici ; ils me suivent.

MORÉNO.

Aucun accident n'a-t-il altéré leur santé ?

ORDOCHNO.

Non , Seigneur ; votre fille seulement est restée quelques instans sans connaissance ; mais cela n'a pas eu de suite.

MORÉNO.

Combien vous soulagez mon cœur !

ORDOCHNO.

Le récit qu'on nous a fait de ce rapt est des plus fidèles. Profitant de votre absence , des ravisseurs s'étaient emparés d'Elvire , et c'est bien , ainsi qu'on s'est empressé de venir nous en informer , Gusman , qui , averti à tems des dangers de sa sœur , est revenu sur ses pas , l'a sauvée , et a blessé au bras gauche le capitaine don Alphonse , qui n'a fait , dit-on , que parer les coups que votre fils lui portait : de plus , en entrant ici , je viens d'apprendre avec une vive satisfaction que les paysans qu'on'a envoyés à la poursuite des fuyards les ont arrêtés ; avant une heure , seigneur Alcade , les deux criminels comparaitront devant vous.

MORÉNO.

Fatale journée !

Cachons-leur mon trouble ; il ne ferait
qu'augmenter leur chagrin.

SCÈNE II.

MORENO, ELVIRE, GUSMAN, LAURE,
ORDOGNO.

ELVIRE, venant se jeter aux pieds de Moreno.

Mon père, ne maudissez pas votre fille !

LAURE.

Elvire est innocente.

GUSMAN.

Je la rends à votre tendresse.

MORENO, avec sensibilité.

Relève-toi, Elvire ; Gusman, sans ton
courage, le crime le plus affreux aurait livré
ma vieillesse au désespoir, à l'ignominie ;
j'avais besoin de vous voir, mes enfans,
venez tous dans mes bras... si l'instant qui
nous réunit a quelques charmes, ceux qui
vont le suivre seront terribles. Don Alphonse
et son sergent, tombés au pouvoir des habi-
tans du bourg, vont paraître à ce tribunal.

ELVIRE, à part.

C'est fait de lui !

LAURE, à part.

Ils sont perdus !

seulement vos devoirs, mais vous me rendez injuste envers un homme dont vous avez autorisé l'infâme conduite ! fuyez ma présence ; il ne manquait que cet affront à ma vieillesse !

ORDUGNO, à part.

Ah ! le ravisseur est aimé !

ELVIRE.

La colère vous égare ; méconnaîtrez-vous Elvire au point de penser qu'elle ait approuvé les desseins de don Alphonse ? sortez d'une erreur aussi cruelle ; Dieu m'est témoin que je les ignorais, et que j'eusse préféré la mort à l'outrage que j'ai reçu de lui ; mes prières, la résistance que je lui ai opposée, ne suffisent-elles point pour prouver que le devoir réglait ma conduite ; mais, quels que soient les torts de don Alphonse, ne m'est-il pas permis de le défendre ? vous le savez, il a tout fait pour m'élever jusqu'à lui, ou s'abaisser jusqu'à moi ; vos refus ont troublé sa raison...

MORÉNO.

Votre faiblesse préparait votre honte et la mienne.

ELVIRE.

Ma faiblesse ! n'ai-je pas employé tous les moyens pour oublier don Alphonse, pour me bannir de sa pensée.

MORÉNO.

Elvire, l'aveu fatal que tu viens de me

ACTE III, SCÈNE II.

113

faire augmente mon désespoir. Don Alphonse ne peut échapper au trépas sans nous couvrir d'ignominie, et je connais trop le caractère du Général pour espérer fléchir son orgueil ; son fils t'aime, l'espérance d'être payé de retour l'a rendu coupable ; je le plains, je te plains toi-même, et je serai forcé d'envoyer au supplice l'homme qui n'a pu t'aimer sans être frappé ou du glaive de la justice, ou de la malédiction paternelle.

ELVIRE.

Ah ! mon père, comment le sauver et ne pas perdre l'estime publique ? je sens que je ne survivrai ni à son trépas ni au déshonneur.

ORDOGNO.

Sa position est fort embarrassante.

LAURE.

Tout cela me fait un mal...

MORÉNO, à part, sur le devant de la scène.

Mon cœur se brise, quel parti prendre ?... Moréno, point de faiblesse, la loi parle, tu dois obéir. (*Haut.*) Je vais dresser la procédure. (*A ses enfans.*) Suivez-moi dans la chambre du conseil ; j'ai besoin de recueillir, d'écrire vos dépositions et vos aveux. Greffier, je vous laisse le soin de recevoir les prisonniers, et de m'avertir de leur arrivée.

ORDOGNO.

Il suffit, Seigneur ; comptez sur moi.

MORÉNO, à ses enfans.

Venez.

(Il sort avec eux.)

SCÈNE III.

ORDOGNO, d'un air important.

QUELLE affaire ! elle est épineuse , et je crois qu'elle nous fera honneur , et beaucoup d'honneur ; il faut que je me distingue , afin qu'à mon tour , quand je deviendrai Alcade , on ne dise pas : le seigneur Ordogno est incapable de remplir un tel emploi. Ce n'est pas l'embarras , je quitterais avec regret cet habit élégant , je le porte depuis trente ans que je fais les fonctions de greffier de la justice ; les étrangers , en me voyant , s'imaginent que c'est moi qui suis Alcade , et quand l'Alcade n'a pas sa grande baguette blanche , l'unique chose qui le distingue des habitans du bourg , on le prend pour un simple villageois. J'avoue que si j'étais magistrat , cet usage me contrarierait beaucoup ; car enfin , le costume ! le costume fait tout dans ce monde ; mais pour éviter les méprises , je porterais sans cesse la baguette de la justice ; alors on dirait à mon aspect : Voici l'Alcade. On s'inclinerait , on me respecterait , on m'honorerait. (*Bruit au dehors.*) Ah ! ah ! les ravisseurs arrivent ; je remplace l'Alcade ; montrons-nous , Ordogno , puisque l'occasion s'en présente.

SCÈNE IV.

DON ALPHONSE, le bras en écharpe,
OVIÉDO, ORDOGNO, SOLDATS
DU BOURG.

OVIÉDO, aux soldats.

Que voulez-vous que je fasse ici ?

ORDOGNO.

L'Alcade vous l'apprendra bientôt.

OVIÉDO.

Je m'embarrasse bien de l'Alcade, moi !

ORDOGNO.

Insolent ! du respect pour le magistrat.

DON ALPHONSE.

Le magistrat n'a aucun droit sur nous.
Sachez, Monsieur, que des militaires n'ont
rien à démêler avec la justice ; c'est un conseil
de guerre qui doit connaître le délit dont
on nous accuse, et nous absoudre ou nous
condamner.

ORDOGNO.

Vous ferez valoir vos droits.

OVIÉDO.

Certainement ! A-t-on jamais vu faire tant
de tapage pour une amourette ?

ORDOGNO.

Une amourette! ah! un enlèvement prémédité, de vive force, avec escalade, effraction et commencement d'exécution, est pour vous une amourette? Diable! comme vous y allez, monsieur le sergent! vous avez raison de plaisanter, nous vous ferons chanter tout à l'heure.

OVIÉDO.

Si vous me faites chanter, le Général, qu'un de nos gens a sans doute informé par notre ordre de ce qui nous arrive, vous sera danser à son tour; vous ne savez pas de quoi il est capable. Laissez-nous libres, le Capitaine et moi, ou corbleu!...

ORDOGNO.

C'est juste. (*Aux soldats.*) Saisissez-vous de ce mutin, et mettez-lui les fers aux mains et aux pieds.

OVIÉDO, furieux, prenant une chaise.

Vous m'avez désarmé, mais, morbleu! avec cette chaise j'extermine le premier qui m'approche.

ORDOGNO.

Oh! l'enragé! s'il fait un pas, mettez-lui trois balles dans le ventre.

DON ALPHONSE.

Monsieur le Greffier, vous outre passez vos pouvoirs.

ACTE III, SCÈNE IV.

ORDOGNO.

117

C'est bon, Monsieur, je n'aime pas les observations.

OVIÉDO.

Trois balles dans le ventre ! rien que cela. Mille morts ! et je ne puis rosser d'importance cet infernal greffier !

(Il le menace de nouveau.)

ORDOGNO.

Encore ! Soldats, obéissez.

(Les soldats couchent Oviédo en joue.)

OVIÉDO.

Allons donc, allons donc, pas de mauvaises plaisanteries !

ORDOGNO.

Soumettez-vous alors.

DON ALPHONSE.

Tu ne serais pas le plus fort ; ainsi, je te conseille de te rendre.

OVIÉDO.

Vous avez raison, Capitaine ; contre la force point de résistance. Cependant il est bien cruel de ne pouvoir se défendre !

DON ALPHONSE.

Puisque le sort nous est contraire, imitez ma résignation, attendons l'événement.

ORDOGNO.

Je vais vous empêcher de languir ; soyez

sûrs que votre affaire ne sera pas longue ; je cours informer l'Alcade de votre arrivée , (à Oviédo) et lui rendre compte de votre conduite. *(Aux soldats.)* Vous me répondez des prisonniers sur vos têtes ; sur vos têtes , vous m'entendez ? à la moindre tentative , en joue, feu ! C'est ainsi qu'on traite les rebelles.

(Il sort ; les gardes restent au fond du théâtre.)

SCÈNE V.

DON ALPHONSE , OVIÉDO.

OVIÉDO.

CAPITAINE, ceci prend une mauvaise tournure.

DON ALPHONSE , froidement.

C'est vrai, nous sommes entre les mains de la justice, et si le crédit de mon père ne nous tire de ce mauvais pas, il faudra subir notre jugement ; le rapt est en Espagne un crime capital.

OVIÉDO.

Vous eussiez dû en prévoir les suites ; cet entêté de paysan menera grand train la procédure ; il ne consentira jamais à donner sa fille à un ravisseur.

DON ALPHONSE.

Elvire plaidera ma cause, nous fléchirons Moréno.

ACTE III, SCÈNE V.

119

OVIÉDO.

Il exigera le consentement de votre père.

DON ALPHONSE.

Oui, et voilà ce qu'il sera difficile d'obtenir.

OVIÉDO.

En vérité, je vous admire, mon Capitaine !
Nous sommes placés entre la vie et la mort,
et vous n'êtes pas plus inquiet !

DON ALPHONSE.

La crainte n'a d'empire que sur les âmes
pusillanimes ; un vrai militaire doit-il redouter
le trépas ? au milieu des camps, ne brave-t-il
pas les plus affreux périls ? toi-même...

OVIÉDO.

C'est différent. Dans une bataille la mort
n'a rien d'effrayant. Elle frappe sans qu'on
l'attende, et l'on finit glorieusement sa car-
rière ; mais ici nous courons le risque d'être
pendus. Une fois condamnés, rien ne pourra
adoucir l'horreur de nos derniers moments.
Ah ! si je parviens à m'échapper des mains
de la justice, sera bien fin qui me rattrapera
à enlever les filles, le Roi même m'en don-
nât-il l'ordre.

DON ALPHONSE.

Quelqu'un vient. C'est sans doute l'Alcade.
Il va procéder à notre interrogatoire. De la
fermeté, Oviédo.

LE RAPT.

OVIÉDO.

J'en aurai. (*A part.*) Je serais moins intimidé un jour de bataille.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ORDOGNO.

ORDOGNO, à Oviédo,

L'ALCADE va commencer par vous.

OVIÉDO.

Je le remercie de la préférence.

ORDOGNO, aux soldats.

Conduisez Monsieur dans une des salles voisines, et songez que vous me répondez de sa personne.

(Don Alphonse sort, accompagné des gardes.)

ORDOGNO.

Le seigneur Moréno s'avance.

OVIÉDO,

Le père de la jeune fille accompagne l'Alcade ! (*A part.*) Je suis perdu !

ORDOGNO.

Vous vous trompez : le père et l'Alcade ne font qu'un.

OVIÉDO, effrayé.

Que dit-il ?

ACTE III, SCÈNE VII.

121

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MORÉNO.

MORÉNO, aux gardes en entrant.

GARDEZ soigneusement toutes les issues, et
ne laissez pénétrer ici aucun étranger.

(Il pose sa baguette blanche (*) et des papiers sur
la table.)

OVIÉDO.

C'est bien lui.

MORÉNO.

Commencez, Ordogno.

(Pendant le commencement de cette scène, Moréno
parcourt les papiers qu'il a apportés.)

ORDOGNO.

Votre nom, accusé ?

OVIÉDO.

Vous le savez aussi bien que je sais le vô-
tre.

(*) Les Alcades n'ont point d'autre marque de dis-
tinction qu'une baguette blanche, appelée Baguette
de la Justice, et avec cela ils sont si respectés, que
dès qu'ils paraissent, il n'y a point de tumulte qui ne
s'apaise.

ORDOCHNO.

C'est égal, les formalités d'usage exigent
que vous déclinez votre nom.

OVIÉDO.

Quoique vous le connaissiez ?

ORDOCHNO, avec force.

Pas tant de raisons, s'il vous plaît : votre
nom, M. Oviédo ?

OVIÉDO.

Vous venez de répondre pour moi.

ORDOCHNO.

C'est égal, encore une fois : oh ! l'entête !
(Avec colère.) Votre nom, vous dis-je ?

OVIÉDO.

Oviédo ; puisqu'il faut absolument que
vous l'entendiez de ma bouche.

ORDOCHNO.

Votre profession ?

OVIÉDO.

Ne le voyez-vous pas ?

ORDOCHNO.

Je ne vous demande pas si je le vois ; votre
profession ?

OVIÉDO.

Soldat.

ORDOGNO.

Soldat ! soldat ! la belle réponse ! Je sais bien que vous êtes soldat.

OVIÉDO.

Et pourquoi m'interrogez-vous alors ?

ORDOGNO.

Pour connaître votre grade,

OVIÉDO.

Il est vrai que c'est fort difficile à deviner avec l'habit que je porte !

ORDOGNO.

Ce n'est pas l'habit que vous portez que je questionne, Monsieur ; c'est vous, et je vous engage, au nom de mon ministère, à ne pas user de détours : quel est votre grade, et dans quelle compagnie servez-vous ?

MORÉNO.

Greffier, abrégez des formalités inutiles.

ORDOGNO.

Inutiles ! inutiles ! Il faut qu'en justice tout se fasse suivant l'usage et les lois ; nous ne savons ni l'un ni l'autre l'âge de ce sergent ; c'est pourtant une chose importante, l'âge d'un accusé.

MORÉNO.

Répondez, Oviédo.

OVIÉDO.

Trente-deux ans.

ORDOGNO, avec emphase.

Vous ne voulez donc pas, seigneur Alcade, que je m'informe des causes, circonstances et détails du crime commis, des heures et lieu où le rapt a été effectué, des suites...

MORÉNO.

Il ne me reste qu'une question à faire à Oviédo : quel était le projet de don Alphonse en enlevant ma fille, et où voulait-il la conduire ?

OVIÉDO.

Son dessein était de faire halte à quelques lieues du bourg, et de contracter ce soir même avec Elvire des nœuds sacrés et indissolubles.

MORÉNO.

Don Sanche a-t-il été instruit par votre Capitaine du fatal amour que don Alphonse ressent pour Elvire ?

OVIÉDO.

Non, seigneur Alcade, je possède seul le secret du Capitaine.

MORÉNO.

Et don Alphonse osait braver l'autorité d'un père !

OVIÉDO.

Don Alphonse, époux d'Elvire, espérait fléchir don Sanche et vous forcer à le pardonner.

ACTE III, SCÈNE VIII. 125

MORÉNO.

Il suffit. (*Aux gardes.*) Qu'on enferme ce sergent, et qu'on amène don Alphonse.

OVIÉDO

Qu'allez-vous faire de moi ?

ORDOGNO.

Vous l'apprendrez quand le sort du Capitaine sera décidé. (*En lui parlant à l'oreille.*) Ça va mal, fort mal, vous n'en serez pas quitte pour la peur.

OVIÉDO.

Ah ! maudit Greffier, tu es bien heureux que je ne sois pas libre ; mais tu ne perdras rien pour attendre.

ORDOGNO.

Il me menace, je crois ! c'est un mutin ; placez une sentinelle à sa porte et une autre sous ses croisées, malgré les fortes grilles qui s'opposeront à sa fuite.

(*Oviédo sort escarté.*)

SCÈNE VIII.

ORDOGNO, MORÉNO.

MORÉNO.

QUEL étrange enchaînement de circonstances !

Il faut avoir une tête de bronze pour résister à tout cela. Jamais dans Villa-Nuova on n'aura vu une semblable procédure. Je suis curieux d'entendre le Capitaine, d'écrire ses réponses. Justement le voici !

SCÈNE IX. .

LES PRÉCÉDENS, DON ALPHONSE, GARDES.

(Don Alphonse en entrant témoigne sa surprise de voir Moréno siéger à l'audience ; l'Alcade s'aperçoit du mouvement que fait le Capitaine, et qui doit être très-marqué.)

MORÉNO.

Vous êtes surpris de trouver dans votre juge l'homme que vous avez offensé ?

DON ALPHONSE.

Je l'avoue ; mais je suis loin de me plaindre de ce hasard : vous connaissez mieux que personne, Moréno, les motifs de ma conduite, et si je paraissais aujourd'hui devant un magistrat, c'est ce magistrat même qui m'a rendu coupable.

MORÉNO.

Ne m'était-il pas permis de disposer de ma fille selon ma volonté ?

DON ALPHONSE.

Vous voyez à quelle extrémité m'ont conduit vos refus ?

MORÉNO.

Les lois vengeront l'outrage que vient de recevoir ma famille, un châtement exemplaire lui rendra l'honneur que vous lui avez ravi.

DON ALPHONSE.

Ne croyez pas que l'aspect de la mort m'épouvante. Je la préfère à la vie, si mon cœur est privé du seul objet pour lequel il respire ; mais réfléchissez aux maux qu'un tel excès de rigueur peut causer. Pensez-vous que mon père voie couler le sang du seul appui de sa vieillesse sans en répandre à son tour ? Pensez-vous que cette fille chérie, que je ne vous ravissais que pour vous forcer à me nommer votre fils, soit satisfaite de la réparation que lui offrira mon trépas ? Non, Moréno, Elvire partage ma tendresse, c'est de sa bouche que j'en ai reçu l'aveu. Nés l'un pour l'autre, le même coup doit nous frapper. Une victime encore, Gusman, ce fils vertueux, qui pour défendre Elvire vient d'exposer ses jours, Gusman, dont cette blessure honore le courage, sera, malgré la justice de sa cause, atteint par les lois, condamné par mon père pour avoir frappé son supérieur ; et son sang, versé par votre faute, arrosera la tombe où tout ce qui vous est cher doit descendre avec moi.

DON ALPHONSE.

Quel que soit l'événement, Moréno, promettez-moi de rendre la liberté à mon sergent.

ORDOGNO.

Oui, pour le récompenser de s'être moqué de la justice, n'est-ce pas ? Seigneur Alcade, n'en faites rien, il m'a menacé, et...

DON ALPHONSE.

Je l'ai contraint à me servir ; la supériorité de mon grade le forçait à l'obéissance.

ORDOGNO.

Il n'en est pas moins coupable, et quatre ou cinq ans de détention...

MORÉNO.

Je vous promets sa grâce.

ORDOGNO.

Vous compromettez ma sûreté. Songez donc qu'il me jouera quelques mauvais tours ; c'est un diable !

DON ALPHONSE.

Soyez tranquille ; il ne pensera pas même à vous.

ORDOGNO.

Fasse le Ciel que je n'aie pas sujet de me souvenir de lui ! dans tous les cas, je serai mes conditions.

MORÉNO.

Je suis forcé, don Alphonse, de vous

ACTE III, SCÈNE X. 131

traiter en coupable ; permettez qu'on vous reconduise.

DON ALPHONSE.

J'obéis. Adieu, mon père !

MORÉNO, lui serrant la main avec expression.

Jeune homme, je suis content de vous.

(Les soldats emmènent don Alphonse.)

SCÈNE X.

MORÉNO, ORDOGNO.

ORDOGNO.

Il serait à propos, seigneur Alcade, de pourvoir à la sûreté de votre fils ; ce que don Alphonse vient de dire me fait trembler.

MORÉNO.

J'y pensais... il faut éviter qu'on pense à Gusman ; puissent les précautions que nous allons prendre détourner les dangers qui menacent mon fils, en laissant dans l'oubli une action qui honore à la fois son courage et son cœur.

ORDOGNO.

Seigneur Alcade, ce lieu est plus sûr que toutes les maisons du village ; c'est chez moi que je vais conduire ceux qui vous sont chers.

MORÉNO.

Je vous remercie, Ordogno. En effet cette

retraite me paraît convenable, et je serai près de mes enfans.

ORDOGNO

En ce cas, je cours les rejoindre.

MORÉNO, l'arrêtant.

Il serait prudent de laisser ignorer à mon fils quelles peuvent être les suites funestes de son généreux dévouement. Prévenez madame votre épouse de ces dispositions.

ORDOGNO.

Sans doute, on doit ménager la sensibilité de ces pauvres enfans.

MORÉNO.

Il faut que je leur parle avant de les confier à vos soins; faites-les venir près de moi, et éloignez tout le monde de cette salle; je veux être seul avec ma famille,

ORDOGNO.

Il suffit, Seigneur.

MORÉNO.

Vous viendrez m'avertir, si don Sanche ou quelqu'un des siens se présentent aux portes de l'hôtel; Ordogno, faites diligence.

ORDOGNO.

Vous allez être obéi.

MORÉNO.

Je suis un peu plus tranquille.

(Ordogno sort.)

SCÈNE XI.

MORÉNO.

(Il se met à la table; il écrit, et réfléchit un moment.)

OUI, c'est là le parti qu'il faut prendre ; Gusman souscrira, je n'en doute pas, à mes désirs ; mais Elvire aura-t-elle la force de seconder mes projets. Je l'entends : à quelle rude épreuve je vais mettre sa sensibilité.

SCÈNE XII.

MORÉNO, GUSMAN, ELVIRE, LAURE.

GUSMAN.

Vous nous demandez, mon père ?

MORÉNO.

Oui, mes enfans ; j'attends d'Elvire une soumission aveugle, de Gusman et de Laure un sacrifice nécessaire.

GUSMAN.

Nous sommes prêts à vous obéir.

MORÉNO, regardant Elvire.

Don Alphonse est condamné par nos lois ; il est cependant un moyen de le sauver : don Sanche s'opposera sans doute à la réparation que j'exige ; mais si la fortune d'Elvire pou-

vait balancer à ses yeux le rang illustre de l'épouse qu'il destine à son fils, Gusman et Laure; consentiriez-vous à tout sacrifier pour rendre l'honneur à Elvire, renonceriez-vous aux richesses qui doivent vous appartenir, si je pouvais à ce prix?...

GUSMAN.

En douter serait me faire injure; que ma sœur soit heureuse, j'ai des bras, du courage...

LAURE.

Vous avez pris soin de mon enfance; je vous dois tout, et vous me consultez pour disposer de votre bien!

ELVIRE.

Non, je ne souffrirai point de semblables privations.

MORÉNO.

Laissez agir mon expérience. Laure, Gusman, je vous ai appréciés. (*Montrant un papier à Gusman.*) Mon fils, signe ce papier; c'est une donation entière de tous mes biens.

GUSMAN, vivement.

J'obéis, mon père.

MORÉNO, à Elvire.

Ma fille, voici le moment où tu dois t'armer de courage ton frère a signé cette donation; toi, (*lui montrant un second papier*); signe

ACTE III, SCÈNE XII. 135

cette requête qui constate le crime de don Alphonse ; et que, si le sort trompe nos espérances, la mort du coupable venge l'outrage que tu as reçu.

ELVIRE, avec effroi.

La mort de don Alphonse ! et vous voulez, mon père, que je signe son arrêt !

MORÉNO.

Tu le dois, c'est la loi qui l'ordonne.

ELVIRE, avec véhémence.

Mon cœur me le défend ; l'existence de don Alphonse est nécessaire à la mienne.

GUSMAN.

Nous désirons tous ton bonheur, Elvire ; en obéissant à mon père tu n'augmentes ni tes torts ni les dangers de don Alphonse.

ELVIRE.

L'effort est impossible.

MORÉNO, sévèrement.

Songe que si tu n'es publiquement vengée, sans en être moins vertueuse, un préjugé cruel te condamnera au déshonneur ; ton frère, Laure, ton vieux père, seront couverts d'opprobre ; soixante ans de probité, la réputation la plus pure disparaîtront par l'imprudence d'un jeune audacieux.

ELVIRE.

Ah ! cette idée me fait frémir.

MORÉNO, lui présentant la plume.

Prends donc cette plume, ma fille; trop de faiblesse te rendrait coupable, veux-tu paraître envers le monde entier complice du crime dont gémit ta famille?

ELVIRE, à part.

Cruelle extrémité! (*Haut.*) Puisque l'honneur l'exige, donnez, mon père.

(Elle prend la plume qui s'échappe de ses mains.)

MORÉNO.

Tu hésites encore. (*Il ramasse la plume, et la présente de nouveau à sa fille, qui la reprend à regret.*) (*Sévèrement.*) Obéissez.

(Elvire signe en tremblant, chancelle, et tombe dans les bras de Gusman.)

LAURE.

Ma cousine, calme tes inquiétudes. Tout n'est pas désespéré.

GUSMAN.

Ma sœur, le Ciel prendra pitié de tes chagrins.

MORÉNO, à part.

O mon Dieu! ne permets pas que je succombe dans ma dernière tentative!

(Bruit au dehors, Elvire sort de l'espèce d'abattement où elle était.)

MORÉNO.

Qu'entends-je?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ORDOGNO, QUELQUES PAYSANS.

ORDOGNO.

PARDON, seigneur Alcade, si j'entre sans vous en faire prévenir, et avec une escorte; mais le général don Sanche, à la tête de quelques grenadiers, se dispose à forcer la garde extérieure.

MORÉNO.

Don Sanche! (*A part.*) L'instant fatal approche.

ELVIRE.

Que dois-je attendre de son retour?

MORÉNO.

Greffier, le temps presse. Mettez ma famille en lieu de sûreté. Le nombre des gardes de ville qui est à ma disposition n'étant pas suffisant, ordonnez aux habitants du bourg de prendre les armes; que tous ceux qui sont dans l'intérieur de l'hôtel se tiennent prêts à me seconder; placez un factionnaire au bout de cette galerie, et avertissez-le qu'un geste que je lui ferai, et qui, répété par lui, parviendra de sentinelle en sentinelle jusqu'au beffroi, sera le signal de l'alarme.

LE RAPT.

ORDOGNO.

Alors je serai sonner le tocsin?

MORÉNO.

Oui ; allez dans le village , animez tous les
c-pris , et que chacun se rende où le devoir
l'appelle.

ORDOGNO.

Ah ! monsieur le Général, vous me paierez
a frayeur que vous m'avez causée.

Il place une sentinelle, lui parle bas et lui montre
l'Alcade, puis il en envoie d'autres plus loin.)

GUSMAN, à son père.

Et voulez-vous que je vous quitte quand
vous êtes en danger?

MORÉNO.

Je ne crains rien pour moi, Gusman ;
Laure et ta sœur peuvent avoir besoin de ton
appui ; surtout, mes enfans, ne sortez de votre
retraite que par mon ordre.

GUSMAN, à part.

Je ne l'attendrai pas pour être instruit de
ce qui va se passer.

ELVIRE, à part.

Quel triste pressentiment m'agite !

ORDOGNO, revenant à Gusman, Laure et Elvire.

Suivez-moi. (A Moréno.) Vous me rever-
rez en forces.

(Ils sortent vivement. On entend du bruit.)

MORÉNO.

Serait-ce déjà don Sanche ?

(Don Sanche paraît, il est précédé de quelques soldats.)

SCÈNE XIV.

MORÉNO, DON SANCHE, GARDES DU
BOURG, GRENADIERS ESPAGNOLS.

DON SANCHE.

En dépit des mutins, me voici dans l'hôtel de ville ; nous verrons, morbleu ! si cet Alcadaë refusera de me rendre mon fils, (*Apparcevant Moréno.*) Ah ! te voilà, je suis charmé de te trouver ici.

MORÉNO.

Vous paraissez fort en colère, Général ?

DON SANCHE.

Je le suis en effet ; figure-toi que l'Alcada de ce bourg a fait enfermer le Capitaine don Alphonse ; mais il s'en repentira, ce misérable paysan, je le ferai mourir sous le bâton.

MORÉNO, froidement.

Oh ! oh ! mais croyez-vous qu'il s'accommode d'un semblable traitement ?

DON SANCHE.

Hernidic ! je saurai bien t'y contraindre.

MORÉNO.

Je ne crois pas ; et tel qui pense manquer impunément au magistrat , pourrait bien se repentir lui-même de la plus légère insulte.

DON SANCHE.

Tu défends l'Alcade , Moréno , je ne puis t'en blâmer ; mais , dis-moi , où le trouverai-je ?

MORÉNO , prenant sa baguette.

Il est devant vous.

DON SANCHE.

Ah ! c'est toi qu'on a élu ce matin... Tu-bleu ! j'en suis fâché , Moréno ; mais ce qui est dit est dit.

MORÉNO.

C'est vrai , Général ; mais ce qui est fait est fait.

DON SANCHE.

De quel droit t'es-tu saisi de don Alphonse ?

MORÉNO.

Il s'est rendu coupable de rapt envers ma fille.

DON SANCHE , avec colère.

De rapt envers ta fille ! Le misérable ! J'ignorais cela. On n'a pas su me dire pourquoi tu l'avais fait arrêter. (*A part.*) Il paiera cher cette action infâme. (*Haut.*) Morbleu ! Moréno , je te ferai promptement justice.

ACTE III, SCÈNE XIV.

141

MORÉNO, d'un ton calme.

Je n'ai jamais prié personne de faire pour moi ce que je pouvais faire moi-même; la procédure est en règle, la voici. Le crime est capital, et en pareil cas le sang est la seule rançon de l'honneur.

DON SANCHE.

Le sang ! Y penses-tu, Moréno ? mon fils est militaire ; tu t'arroges un droit qui ne peut t'appartenir.

MORÉNO, avec dignité.

Quoique je ne sois que depuis quelques heures maître de disposer de la vie de votre fils, je suis assez instruit pour vous rappeler les lois d'un pays où vous tenez un rang considérable. Devez-vous ignorer qu'un Alcade est le chef d'un tribunal qui juge en souverain, et qui connaît seul des délits qui se commettent dans son district ? Le Roi, à son couronnement, où vous devez assister, va jurer de les maintenir comme magistrats. Parlez, don Sanche, mon autorité est-elle maintenant à vos yeux assez bien établie ?

DON SANCHE.

Tu es maître de la personne de mon fils. Voilà tes droits les plus certains.

MORÉNO.

Vous ne pouvez racheter la vie de don Alphonse qu'en lui ordonnant d'épouser Elvire.

DON SANCHE, avec dédain.

Épouser ta fille ! vieillard insensé ? Sais-tu quelle est ma noblesse ?

MORÉNO.

La véritable noblesse, selon moi, est la noblesse des sentimens.

DON SANCHE.

Tu ignores à quels excès peut me porter ta résistance.

MORÉNO.

Dussé-je mourir, je serai fidèle aux devoirs que l'honneur m'impose !

DON SANCHE, à ses soldats.

Soldats ! marchez vers la prison, brisez les portes, délivrez votre Capitaine, et si le bourg vous résiste, traitez en ennemi tout ce qui s'opposera à mes volontés.

(Les grenadiers se disposent à obéir ; Moréno lève sa baguette, et donne au factionnaire le signal convenu, celui-ci tire son fusil en l'air, les sentinelles éloignées en font autant.)

MORÉNO, au moment de l'action.

Arrêtez, soldats, qu'allez-vous faire ?

(On entend le tocsin et ces cris : Aux armes ! aux armes !)

DON SANCHE.

Hernidié ! qu'est-ce que cela ?

MORÉNO.

Don Sanche, le Ciel ne permettra pas que vos ordres soient exécutés ; entendez-vous ces

ACTE III, SCÈNE XV. 143

cris? tous les habitans se rallient pour défendre ma cause, nous sommes en forces.

DON SANCHE, furieux.

Eh bien! le sort des armes réglera nos droits.

(Bruit dans l'éloignement.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, UN SOLDAT, PUIS GUSMAN
ESCORTÉ PAR QUATRE GRENADIERS ESPAGNOLS.

LE SOLDAT.

GÉNÉRAL, j'ai, d'après vos ordres, fait les démarches nécessaires pour découvrir quel était le soldat qui ce matin a blessé don Alphonse.

MORÉNO, à part.

Qu'entends-je?

DON SANCHE.

Et tu n'as rien appris?

LE SOLDAT.

Pardonnez-moi, Général, j'ai su que c'était ce jeune paysan qui venait de s'engager.

DON SANCHE.

Gusman?

LE SOLDAT.

Lui-même, attiré par le tumulte que notre arrivée a causé en ce lieu, il m'a évité les

recherches que j'allais faire pour m'emparer de sa personne ; je l'ai aperçu sortant de cet hôtel pour aller se joindre aux habitans du Bourg , et je suis parvenu à le saisir ; je vous l'amène , Général ; le voici.

(Il fait un signe , les grenadiers et Gusman entrent.)

MORÉNO.

Malheureux père !

DON SANCHE.

Le hasard me sert , Moréno , je puis user de représailles , ton fils est aussi coupable que le mien.

GUSMAN , avec fierté.

Mon action fut commandée par l'honneur , celle du Capitaine par un désir criminel.

MORÉNO.

Pouvez-vous blâmer Gusman ?

DON SANCHE.

Je dois profiter des avantages que me donne la discipline militaire ; Moréno , veux-tu capituler ?

MORÉNO.

On ne transige point avec l'honneur.

DON SANCHE.

Eh bien ! soldats , puisqu'il ne veut rien

ACTE III, SCÈNE XVI. 145

entendre , courez briser les fers de don Alphonse.

(Grand bruit ; une foule de paysans armés et de gardes du pays arrivent ; Ordogno les conduit. Le Général fait un mouvement , Moréno saisit sa hague ; au geste qu'il fait , le passage est fermé , don Sanche et tous les siens sont couchés en joue.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDES, ORDOGNO, PAYSANS,
GARDES DU BOURG.

ORDOGNO, en entrant au moment de l'action.

HALTE là ! s'il vous plaît !

DON SANCHE , aux grenadiers.

Eh bien ! soldats ?

MORÉNO.

Voulez-vous qu'ils périssent sous vos yeux ?
Ordogno, M. le Général désire voir son fils ;
faites venir les prisonniers.

ORDOGNO.

Oui , seigneur Alcade.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

MORÉNO , DON SANCHE , GUSMAN ,
GRENADIERS ESPAGNOLS , SOLDATS DU BOURG .

DON SANCHE.

Tu fais bien de prendre ce parti , Moréno ,
j'étais décidé...

MORÉNO.

Ne croyez point que je cède à la crainte ;
vous allez revoir don Alphonse , mais il sera
à jamais perdu pour vous , si vous êtes sourd
à sa voix... Je l'entends...

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS , DON ALPHONSE ,
[OVIÉDO , GARDES .

(Don Alphonse et Oviédo se rangent près des sol-
dats qui sont à côté de l'Alcade ; Gusman , entouré
des gardes , est du côté opposé , derrière le Gé-
néral .)

MORÉNO.

Don Alphonse , épris d'Elvire , consent à de-
venir son époux ; don Sanche , je n'attends
plus que votre aveu.

DON SANCHE.

N'espérez pas l'obtenir. Croyez-vous que

ACTE III, SCÈNE XVIII. 147

cédant à une passion aveugle, je sacrifie les brillans avantages que promet l'alliance de la fille de don Pèdre ?

MORÉNO.

Si c'est la soif des richesses qui vous guide, sans connaître la fortune de don Pèdre, je suis certain de le surpasser en générosité. (*Lui montrant la donation.*) Lisez, Général, et voyez si le ministre de Charles III peut tirer de ses coffres l'or dont je dispose en faveur de ma fille.

DON SANCHE, lisant.

Que vois-je ?

MORÉNO.

Tous mes biens sont à don Alphonse, si vous consentez...

DON SANCHE, déchirant la donation.

Voilà ma réponse, et le cas que je fais de vos dons. Jamais mon fils ne contractera une union déshonorante.

MORÉNO, se contraignant.

Déshonorante ! homme vain et cruel, vous préférez donc voir ce nom dont vous êtes si fier couvert d'une tache ineffaçable ?

DON SANCHE.

Penses-tu que je ne saurai pas arracher mon fils des mains de ses bourreaux.

LE RAPT.

DON ALPHONSE.

Non, mon père ; quels que soient vos efforts . je ne sortirai de ces lieux que pour marcher à l'autel , ou à la mort. L'outrage qu'a reçu Elvire fut public , la réparation doit être éclatante.

DON SANCHE.

Insensé , tu aimes Elvire , et tu veux la plonger , ainsi que tous ceux qui l'entourent , dans la plus affreuse douleur ; tu veux attirer sur ce bourg le fléau de la guerre ; Gusman n'est-il pas en ma puissance , sa vie ne me répond-elle pas de la tienne ?

DON ALPHONSE.

Gusman !.. Quels sont les torts de ce brave jeune homme ? Qu'a-t-il fait que tout autre n'eût fait à sa place ? vous ne pouvez le condamner sans que ma déclaration , mise sous les yeux d'un conseil de guerre , prouve son crime ; et j'affirme , en présence de vos soldats , que Gusman , provoqué par moi , a été forcé de défendre sa vie. Oui , je me reconnais coupable ; je ne puis , je ne dois porter aucune plainte contre lui. D'ailleurs , trompé par l'obscurité , Gusman n'a pu reconnaître son supérieur ; il n'a vu en moi que le ravisseur d'Elvire , et il a dû la venger.

MORÉNO.

Vous l'entendez , Général , mon fils ne peut être l'otage du vôtre.

DON SANCHE.

Que m'importe le motif du délit ? c'est le délit même qui doit régler ma conduite : Gusman est militaire, il a porté les armes contre son Capitaine.

DON ALPHONSE, avec résignation.

Moréno, puisque mon père est inflexible, que l'arrêt qui me condamne s'exécute. Je sais que votre ame généreuse souffrira de me punir ; je sais que je ne devrai le trépas qu'à l'auteur de mes jours.

DON SANCHE.

Moréno, tu connais les dangers de Gusman ?

GUSMAN, avec véhémence à Moréno.

Ne rachetez point mon existence par l'oubli de l'honneur. (*Au Général.*) Don Sanche, ordonnez mon supplice, il sera glorieux.

MORÉNO.

Ta conduite, mon fils, vient de me dicter mon devoir. Don Sanche, le même instant nous réduira tous deux à un éternel désespoir ; il vous couvrira d'opprobre, et me fera payer bien cher l'oubli d'un cruel outrage. Adieu, mon fils, adieu don Alphonse, pardonnez-moi votre mort, elle déchire mon cœur. (*Aux gardes.*) Que don Alphonse soit conduit à l'échafaud.

DON SANCHE, furieux.

A moi, soldats !

MORÉNO, avec force.

Gardes, obéissez.

(Don Sanche, à la tête de ses grenadiers, veut s'élancer sur les gardes du bourg, qui se disposent à se défendre. Don Alphonse arrache un pistolet à l'un des combattans, se place entre les deux partis, et dirige l'arme contre sa personne. Surprise et effroi général.)

DON ALPHONSE, avec l'accent du désespoir.

Souscrivez à mes vœux, ou vous n'avez plus de fils.

DON SANCHE, avec effroi.

Arrête, malheureux ! tu veux donc empoisonner mes vieux jours ?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS. ELVIRE, LAURE,
ORDOGNO.

(Elvire et Laure entrent éperdues au moment de l'action, et vont se jeter aux pieds de don Sanche. Les soldats émus posent les armes, et restent immobiles.)

ELVIRE, à don Sanche.

Je tombe à vos genoux ; laissez-vous attendre.

LAURE.

Grâce ! grâce ! Monseigneur.

ACTE III, SCÈNE XIX.

151

DON SANCHE, à part, et relevant Elvire.
Fatale promesse !

ELVIRE.

Don Sanche, voyez mes larmes, mon désespoir ; le cœur d'un père peut-il se résoudre à un pareil sacrifice ? Don Alphonse, conservez une existence qui a moins de prix aux yeux de l'auteur de vos jours que les titres qui flattent son orgueil. Gusman, mon père, abandonnez Elvire à sa douleur, à sa honte ; laissez-la mourir déshonorée, et vivez pour la plaindre, pour l'absoudre aux yeux des hommes, en publiant son innocence et ses malheurs.

DON SANCHE, très-ému, à part.

Je n'y tiens plus, l'épreuve est trop rude pour mon cœur.

MORÉNO.

Il s'attendrit.

DON ALPHONSE.

Elvire est digne d'être votre fille.

DON SANCHE, après un moment d'hésitation.

Oui, morbleu ! et tu es digne d'elle ; épouse-la, mon fils, épouse-la, je veux conserver ta vie et la sienne.

(Un jeu de scène exprime la satisfaction de tous les personnages.)

DON ALPHONSE.

O bonheur !

Il se pourrait ! Que de reconnaissance !

DON SANCHE.

Gusman, viens embrasser ton général.
Toi, Moréno, compte sur mon inviolable
amitié.

MORÉNO.

Général, voilà votre plus belle victoire.

LAURE.

Partirez-vous encore, Gusman ?

DON SANCHE.

Cela dépend de lui.

MORÉNO.

Décide-toi ; si tu restes, ton mariage se fera
avec celui d'Elvire.

GUSMAN, avec joie.

Je ne quitte plus la ferme.

DON SANCHE.

Je romps ton engagement. (*A Moréno.*)
Tu brûleras la procédure.

MORÉNO.

Oui ; mais je donne à ma fille 100,000 ducats pour les dépens, et comme je veux rendre l'alliance de nos familles moins disproportionnée, je demanderai au Roi mes lettres de noblesse.

ACTE III, SCÈNE XIX. 153

DON SANCHE.

Elles n'ajouteront rien à l'estime que j'ai pour toi; cependant j'exige que ce soit une des clauses du contrat.

ORDOGNO.

Vous avez raison, Général; cela fera taire les médisans.

OVIÉDO.

Dieu soit loué! en dépit de vos prédictions, seigneur Ordogno, nous en sommes quittes pour la peur.

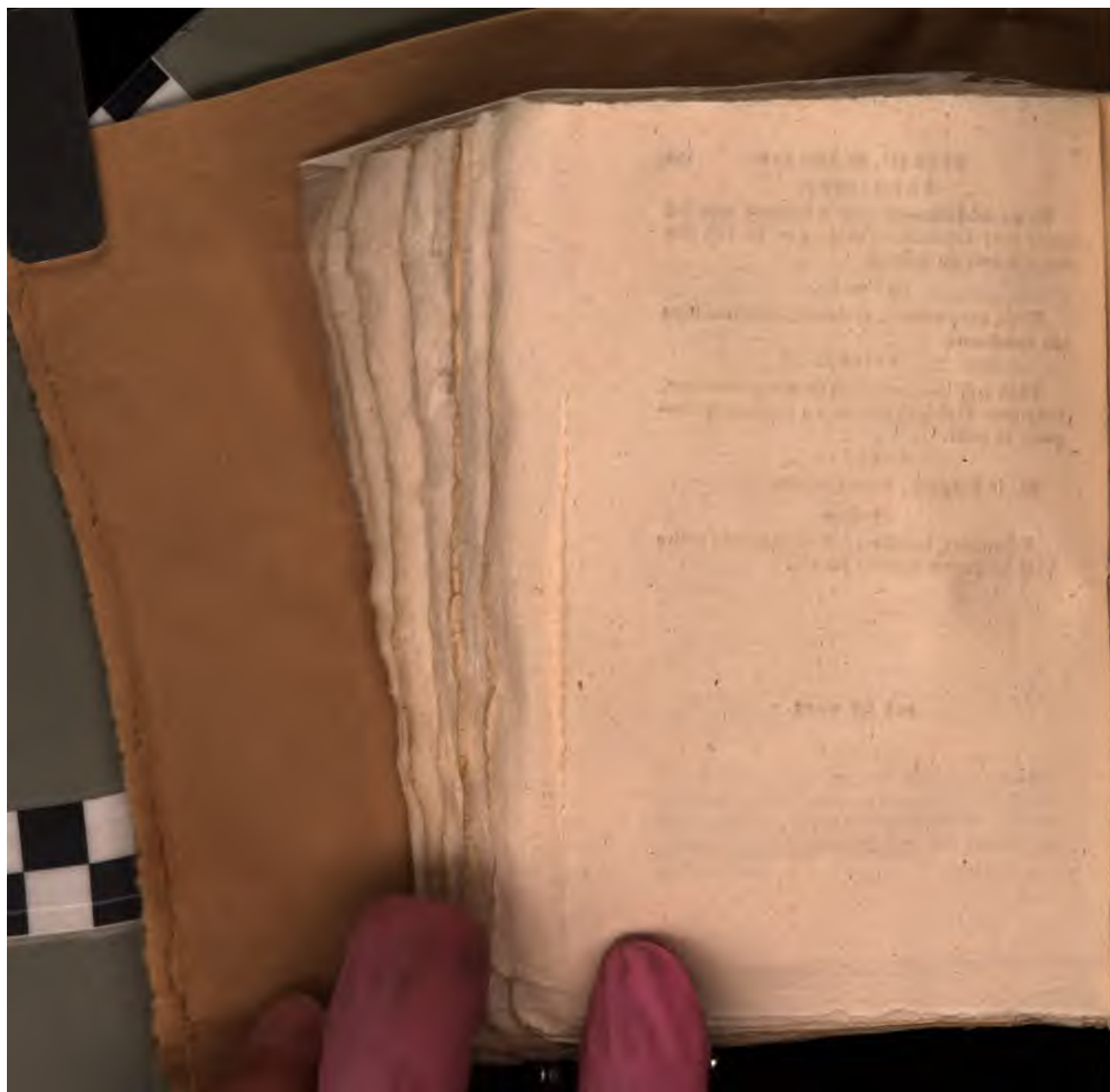
ORDOGNO.

M. le Sergent, faisons la paix.

OVIÉDO.

Volontiers, Greffier, car j'espère bien n'être plus en guerre avec la justice.

FIN DU RAPT.



VINCENT DE PAULE,

ou

**L'ILLUSTRE GALÉRIEN,
MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES,**

PAR M. LEMAIRE ;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
la Gaité, le 7 octobre 1815.**

PERSONNAGES.

VINCENT DE PAULE.

DELANDES, galérien.

ANNETTE, fille de Delandes, âgée de 16
à 17 ans.

BERTOME, riche particulier.

CHARLES, neveu de Bertôme.

JACQUES, vieux domestique de Vincent
de Paule (homme âgé).

BRUSQUANT, gardien des galères.

UN COMMISSAIRE de marine.

UN GALÉRIEN parlant.

SOLDATS, GALÉRIENS, FEMMES ET ENFANS.

La scène se passe à Marseille vers l'an 1619, époque
à laquelle Vincent de Paule fut nommé aumônier
général des galères.

VINCENT DE PAULE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique ; à la droite du spectateur , est l'entrée d'un bain.

SCÈNE I.

JACQUES.

(Il entre à la gauche des spectateurs.)

VOILA donc enfin la porte du bain ; je commençais à me lasser ; mais, Monseigneur, qui me suit, doit être encore plus fatigué que moi. Monseigneur Vincent de Paule, personnage considéré à la Cour, s'épuisant à parcourir incognito ces repaires de la bassesse et du crime ! Il vient d'être chargé par le Roi de l'inspection des galères, et il croit qu'il est de son devoir de s'assurer par lui-même s'il ne se commet pas là-dedans des vexations, des injustices ; car il peut s'en commettre partout. Quel homme étonnant ! il unit la piété aux talens du monde, la bonté du cœur aux char-

mes de l'esprit ; et, ce qui est plus admirable encore, c'est qu'au milieu des honneurs, des dignités, c'est toujours l'homme simple, l'homme pur, l'homme de la nature. Le voilà.

SCÈNE II.

VINCENT DE PAULE, JACQUES.

JACQUES, montrant à Vincent la porte du baign.

MONSIEUR nous sommes arrivés au terme de notre petit voyage.

VINCENT.

Ah ! en effet. Jacques, tu peux me laisser à présent.

JACQUES.

Monseigneur !...

VINCENT, lui imposant silence

Eh bien !

JACQUES.

M. Vincent de Paule est bien sûr de n'avoir pas besoin de mes services ?

VINCENT.

Non. Je pourrai m'en passer pendant ton absence.

JACQUES.

Il est certain que ce n'est pas pour vous que vous avez un domestique, mon bon maître : c'est à répandre de tous côtés vos bienfaits que vous m'employez. Et...

VINCENT.

Jacques, en t'attachant à moi, ne t'ai-je pas surtout recommandé la discrétion.

JACQUES.

Ce qu'il y a de certain, c'est que vous mettez autant de mystère à faire le bien que d'autres gens d'aujourd'hui en mettent peu à faire le mal.

VINCENT, sévèrement.

Sien toute occasion je méprise la louange, je l'abhorre quand c'est aux dépens de quelqu'un que l'on cherche à me faire goûter son poison dangereux.

JACQUES.

Il suffit, Monsieur.

VINCENT.

Faisons le bien, Jacques; et si nous nous apercevons quelquefois que notre prochain suive une autre route, que ce soit pour l'en avertir tout bas: l'amour de l'humanité le commande impérieusement. Ne faisons pas trop éclater le mal, de peur que celui qui l'a commis ne vienne à croire qu'il n'est plus tems pour lui de retourner en arrière.

JACQUES.

Mon bon maître !

VINCENT.

Pars, Jacques.

JACQUES.

Oui, Monsieur, je vais à deux lieues d'ici, porter à ce malheureux paysan, dont le feu du ciel a brulé la chaumière, et dont la grêle a dévasté la moisson, de quoi réparer l'un et l'autre de ces deux malheurs.

VINCENT.

De la prudence, Jacques.

JACQUES.

Soyez tranquille, Monsieur; je ne lui dirai pas de qui vient cet argent; et il ignorera aussi que, pour se le procurer, monseigneur Vincent de Paule, si puissant à la Cour de France, mais ruiné par ses aumônes, a vendu à vil prix une partie de sa bibliothèque.

VINCENT.

Jacques, tu iras ensuite attendre de mes nouvelles à Aix.

JACQUES.

Je ne reviendrai pas à Marseille?

VINCENT.

Non, partout où tu passeras, tu t'informerás secrètement s'il y a des malheureux, et comment on peut les soulager sans qu'ils sachent d'où viennent les secours.

JACQUES, lui baisant la main.

Mon maître! mon bon maître! Mais, Monsieur, avez-vous seulement de l'argent sur vous?

ACTE I, SCÈNE III.

161

VINCENT.

J'ai cent louis dans cette bourse.

JACQUES.

Je vais donc remplir vos ordres généreux,

(Il sort.)

SCÈNE III.

VINCENT.

GARDONS-NOUS bien surtout de nous faire connaître en ces lieux. Le but de ce voyage serait tout-à-fait manqué : on chercherait à me tromper sur la situation des malheureux qu'on y retient à la chaîne, et eux-mêmes mentiraient peut-être pour se venger des maux inséparables de leur condition. En restant inconnu, je saurai si chacun fait son devoir, si personne n'ajoute d'indignes vexations à l'infortune de ces captifs. Ils sont d'autant plus à plaindre, qu'excitant l'horreur, et non la pitié, ils paraissent à beaucoup de gens des victimes nécessaires, au préjudice desquelles on peut tout entreprendre sans scrupule. Pour moi, chargé nouvellement de l'inspection des galères, quelles qu'aient été les actions qui les ont conduits ici, je ne dois voir en eux que des enfans du Dieu de miséricorde, qui expient leurs égaremens par un châtimement terrible. Leur soumission peut encore leur valoir des égards. Hélas ! il est

14.

peut-être des innocens parmi eux ; le monde cache dans son sein tant de coupables impunis !

SCÈNE IV.

VINCENT DE PAULE, BRUSQUANT.

BRUSQUANT, fermant la porte du bague.

Eh bien ! oui, sûrement ! ne faudra-t-il pas bientôt des lits de plumes aussi ? on renouvelle votre paille tous les mois ; il me semble que c'est bien honnête.

VINCENT, s'avançant vers lui.

Pardonnez, Monsieur !

BRUSQUANT, continue sans le voir.

Voilà de plaisantes prétentions, par exemple !

VINCENT.

Je voudrais savoir de vous...

BRUSQUANT.

On n'ignore pas sur quoi vous comptez ; mais on saura y mettre bon ordre ! (*Se retournant vers Vincent de Paule, et se trouvant nez à nez avec lui.*) Que désirez-vous, Monsieur ?

VINCENT.

Monsieur, je suis étranger dans cette ville ; j'y passe seulement, et, par un de ces mouvemens de curiosité qui se font sentir à

ACTE I. SCÈNE IV.

163

presque tous les voyageurs, je désirerais obtenir la permission de voir les galères.

BRUSQUANT.

Ah ! ah ! vous ne pouviez mieux vous adresser, j'en suis le gardien, et, dans toute autre circonstance, je vous conduirais moi-même.

VINCENT.

Pourquoi ne pouvez-vous pas m'accorder cette faveur aujourd'hui ? Je serais reconnaissant.

BRUSQUANT.

Tout est en désordre là-dedans ! Je crains bien qu'il n'arrive quelque malheur d'ici à ce soir.

VINCENT.

Les galériens veulent-ils se révolter ?

BRUSQUANT.

Peu s'en faut. Du moins ils viennent d'apprendre qu'un certain Vincent de Paule, qui jouit à la Cour de France d'une grande réputation, a été nommé pour visiter les galériens, et ils ne rêvent que réclamations, qu'adoucissement à leur sort.

VINCENT.

Quoi ! vraiment !...

BRUSQUANT.

Ah ! mon Dieu ! oui ; mais on saura bien parler aussi à ce M. Vincent de Paule, et lui

faire comprendre qu'il est nécessaire de traiter ces gens-là avec une certaine rigueur...

VINCENT.

Je connais Vincent de Paule; on dit qu'il écoute avec plaisir tous ceux qui croient avoir des avis utiles à lui donner.

BRUSQUANT.

Il nous écoutera donc, nous autres. On peut être un très-honnête homme, et ne rien entendre au gouvernement des galères.

VINCENT.

Je le crois; mais Vincent de Paule est un peu singulier; il voudra peut-être aussi que les galériens lui présentent leurs réclamations.

BRUSQUANT.

A lui permis; il y aura néanmoins une différence à faire, le pouvoir est de notre côté.

VINCENT.

La justice et le pouvoir ne marchent pas toujours de compagnie, et le caractère sacré dont Vincent de Paule est revêtu lui fait cependant un devoir de ne consulter que la justice dans les fonctions de sa charge.

BRUSQUANT.

Ces gens ont toujours à se plaindre.

VINCENT.

Ne donne-t-on jamais sujet aux malheureux de le faire?

BRUSQUANT.

Quand on agirait un peu durement avec ceux-ci, voyez le grand crime ! ce sont pour la plupart des scélérats.

VINCENT.

Le sont-ils tous ? Mon ami , souvenez-vous de cette belle maxime , qu'il vaudrait mieux laisser dix coupables impunis , que de frapper un innocent. Le châtiment imposé à ces infortunés est d'ailleurs de travailler ici sous le poids des chaînes ; s'ils font leur tâche avec la soumission convenable , on leur doit de la pitié , et non des mauvais traitemens. Vincent de Paule ne vous donnera pas gain de cause.

BRUSQUANT.

Vous l'imaginez-vous ?

VINCENT.

J'en sui persuadé.

BRUSQUANT.

Eh bien ! moi , j'ai meilleur espoir.

VINCENT.

Votre espérance ne peut valoir en cela ma conviction intime.

BRUSQUANT.

Ah ! il est des momens où je crains aussi , et voici pourquoi : c'est, disent ses admirateurs, le meilleur des hommes, ce M. Vincent de Paule.

VINCENT.

Il cherche du moins à n'être pas le plus méchant.

BRUSQUANT.

Je crains, moi, tout simplement que ce ne soit un bon homme. Comprenez-vous? ... un de ces êtres faibles et sans caractère à qui l'on fait accroire tout ce que l'on veut, pourvu que l'on parle au nom de l'humanité et de la générosité; mais encore une fois, on saura lui parler. C'est, malgré cela, une chose bien drôle que de voir des galériens compter sur la protection d'un homme, parce que tout le monde dit que c'est un honnête homme.

VINCENT.

Ils savent que les hommes qui essaient de les faire le plus pour la vertu ne sont pas moins indulgens. (*Lui mettant de l'argent dans la main.*) Cependant tâchons de nous entendre tous deux.

BRUSQUANT.

Oui, entendons-nous.

VINCENT.

Ce n'est pas parce que vos galériens veulent intéresser à leur sort un honnête homme qu'ils se révoltent. Une telle intention doit produire un effet tout contraire. Il ne saurait donc être dangereux de laisser voir vos galères à un étranger. (*Lui mettant une seconde fois*

de l'argent dans la main.) Allons, brave homme.

BRUSQUANT, regardant l'argent.

Je crois que nous nous entendons. Ma foi, tenez ; vous avez des manières qui me gagnent. Non, en vérité, indépendamment de votre argent, il est quelque chose en vous qui me plaît. (*Lui prenant la main.*) Vous avez la figure belle... et bonne... quoique je ne m'y connaisse guère... Et, ma foi, je me rends ; venez... (*Regardant dans la coulisse.*) Mais quel est cette jeune fille que je vois s'avancer de ce côté ? je crois que c'est à moi qu'elle en veut. Pardon un moment ; voyez-vous, ce sont là nos petits profits.

VINCENT.

Je vous laisse toute liberté ; pendant que vous allez recevoir cette jeune fille, je vais me promener dans cette allée.

(*Il se promène au fond du théâtre.*)

BRUSQUANT.

Je suis à vous dans la minute. Cet homme me revient... et son argent me revient aussi.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ANNETTE, Annette
entrant avec un paquet à la main.

BRUSQUANT.

Vous paraissez, mon enfant, vouloir entrer
dans le baigne.

ANNETTE.

Entrer...

BRUSQUANT.

J'en suis le gardien.

ANNETTE.

C'est donc à vous qu'il faut que je m'adresse.
(Vincent de Paule s'approche et suit la conversation.)

BRUSQUANT, examinant Annette avec plaisir.

Que voulez-vous, la belle enfant?

ANNETTE, rougissant et baissant les yeux.

Je connais quelqu'un aux galères, et je
voudrais que ce peu de linge...

BRUSQUANT.

Donnez...

ANNETTE.

Monsieur, je désirerais le lui remettre
moi-même...

BRUSQUANT.

Pourquoi ?

ACTE I, SCÈNE V.

169

ANNETTE, pleurant.

Parce que c'est mon père.

BRUSQUANT.

Voire père !

ANNETTE.

Et que je voudrais... (*pleurant*) s'il était possible, le voir, l'embrasser un moment.

BRUSQUANT, à part.

C'est une jolie fille, au moins, cela. (*Haut.*) Entrer aux galères est une chose presque impossible aujourd'hui, ma chère enfant.

ANNETTE.

Oh ! je ne veux pas y entrer non plus ; j'aurais trop peur. (*Mettant de l'argent dans la main de Brusquant.*) Mais je me suis flattée qu'acceptant ce petit présent, Monsieur, vous consentiriez, quand cela se pourrait, à faire venir ici mon père... Oh ! c'est peu de chose ; je suis pauvre : mais c'est une fille qui offre pour son père ce qu'elle peut donner de mieux.

BRUSQUANT.

Ah !

ANNETTE, allant pour détacher son collier.

Que voulez-vous de plus ?... mon collier ? Oh ! je vais vous le donner aussi... je n'y attachais du prix que parce qu'il fut un don de mon père dans un temps plus heureux.

Méodramas. 18.

15

BRUSQUANT.

Non, non, gardez votre collier. (*A part.*)
Il est ma foi très-beau ; mais elle est trop
gentille, et je voudrais bien...

ANNETTE.

Que vous faut-il de plus, Monsieur ?
parlez.

BRUSQUANT.

Il me faut...

(*Il s'avance pour l'embrasser.*)

VINCENT, se mettant entre eux d'eux, dit à
Brusquant :

C'est pousser trop loin le badinage ; soyez
tranquille, mon enfant, vous allez voir votre
père.

ANNETTE.

Ah ! bien obligé, Monsieur.

BRUSQUANT.

Eh bien ! par exemple !... Ah ! ça, dites
donc, l'ami !... je voudrais bien savoir un peu
de quoi vous vous mêlez là, et quel pouvoir
vous avez sur moi ?

VINCENT, vivement.

Un plus grand que vous ne pensez.

BRUSQUANT.

Et lequel, s'il vous plaît ?

VINCENT, se reprenant.

Celui que l'honnête homme dans le calme

ACTE I, SCÈNE V.

171

des passions a sur l'honnête homme égaré
auquel il rappelle son devoir

BRUSQUANT.

C'est bien à peu près un compliment cela ,
mais ça ne vous autorise pas à ... (*Tirant
de sa poche l'argent que Vincent lui a
donné.*) Vous m'avez donné de l'argent, c'est
vrai; (*le remettant dans sa poche*) mais je
suis prêt à vous le rendre plutôt que de souffrir...
Savez-vous que c'est encore un véritable
service d'ami que je vous rends en vous
introduisant dans les galères ?

VINCENT, bas à Brusquant.

N'est-ce pas vous en payer que de vous
empêcher de faire une mauvaise action ?

BRUSQUANT.

Une mauvaise action !

VINCENT, bas à Brusquant.

Abuser de la situation malheureuse où se
trouve cette jeune fille pour exiger d'elle...

BRUSQUANT.

Eh ! ce sont les profits de la place.

VINCENT.

Êtes-vous père , mon ami ?

BRUSQUANT.

Oui.

VINCENT.

Avez-vous une fille ?

BRUSQUANT.

Et charmante, encore !

VINCENT.

Que diriez-vous si on la traitait comme
vous vouliez traiter celle-ci ?

BRUSQUANT.

Sambleu ! morbleu ! ah ! j'ai tort, allons,
j'ai tort.

VINCENT, à Annette.

Ma bonne amie, donnez ce que vous voulez
qu'on remette à votre père.

ANNETTE.

Le voilà, Monsieur.

VINCENT.

Le nom de votre père ?

ANNETTE.

Delandes.

VINCENT.

En effet, il est au bain... Il suffit ; atten-
dez dans cet endroit ; bientôt vous y jouirez
du plus doux plaisir que puisse goûter une
bonne fille, de celui d'embrasser l'auteur de
vos jours.

ANNETTE.

Ah ! Monsieur !

VINCENT, à Brusquant.

Que faites-vous là, mon ami ? venez donc ?

ACTE I, SCÈNE V.

173

BRUSQUANT.

Eh bien ! mais... j'admire, en vérité, comment...

VINCENT.

Voulez-vous que nous nous sachions ?

BRUSQUANT.

Que nous nous sachions !... non , ma foi.

VINCENT.

Conduisez-moi, en ce cas.

BRUSQUANT.

Allons, j'y vais.... mais, c'est que je lui obéis au moins. (*Portant la main sur son cœur.*) Et je sens là que ce n'est pas pour son argent.

ANNETTE.

Ah ! Monsieur, que le Ciel vous conduise, et ne vous laisse pas oublier que je suis sous votre protection.

BRUSQUANT.

Comment ! en ma présence... (*Obéissant à un signe impératif de Vincent.*) Eh ! mon Dieu ! me voilà, me voilà.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE VI.

ANNETTE.

Ce Monsieur est bien honnête, et il s'est.

trouvé là fort à propos ! ce geôlier... je n'ose encore penser... Oh ! mon père ! à quelle humiliation je m'exposais pour vous ! et toi , Charles , si tu avais été témoin... Hélas ! tu aurais appris en même tems que j'étais la fille d'un galérien , et tu n'aurais plus attaché de prix à l'amour de ta pauvre Annette... Qu'il m'en a coûté pour te cacher ce secret , pour prendre un autre nom que le mien , quand je t'ai vu à Bordeaux chez cette parente qui dans mon infortune m'avait donné un asile ! Je n'ai jamais trahi la vérité... mais aimer quelqu'un , et lui dire une chose qui doit pour jamais l'éloigner de nous , c'est bien pénible , bien difficile , presque impossible ! Il y a quatre ans , mademoiselle Delandes n'aurait pas rougi du nom de son père... elle en était glorieuse... (*se cachant le visage avec ses mains*) mais depuis quatre ans , mon père condamné aux galères!... Ah ! que les hommes sont méchants ! Hélas ! il n'est quelquefois pas possible d'échapper à leurs pièges et à leur perfidie !... Mais j'entends quelqu'un... tenons-nous un peu à l'écart , en attendant que ces Messieurs reviennent.

(Elle sort de scène comme Bertôme y entre.)

SCÈNE VII.

BERTOME, CHARLES.

BERTÔME.

Laissez-moi, mon neveu, je veux seul entrer au bain.

CHARLES.

Il me semblait, mon oncle, que vous deviez auparavant...

BERTÔME.

Prendre quelques renseignemens sur un certain M. Delson que j'ai beaucoup connu autrefois. Oui ; il habitait ordinairement la ville d'Aix, mais il était de Marseille. Il pourrait me rendre de grands services dans l'affaire qui nous amène.

CHARLES, frémissant.

Si toutefois, mon oncle...

BERTÔME.

Ah ! cet homme n'était pas riche, et j'ai de quoi le gagner.

CHARLES.

On peut être pauvre et n'avoir point l'âme vénale.

BERTÔME.

Je puis acheter sa conscience, et aller même jusqu'à dix mille francs.

CHARLES.

Dix mille francs !

BERTÔME.

Une conscience de ce teins-ci ! c'est ma foi bien payé.

CHARLES.

Mon oncle , il est possible qu'il y ait plus de corruption dans ce siècle qu'il n'y en avait dans ceux qui l'ont précédé ; mais, pour l'honneur de l'humanité , on rencontre encore quelques hommes honnêtes à qui la vertu est plus chère que l'intérêt.

BERTÔME.

C'est possible.

CHARLES.

Mon oncle !

BERTÔME.

Que voulez-vous ?

CHARLES.

Je donnerais tout mon sang pour vous voir occupé d'autres soins que ceux qui vous ont fait entreprendre ce voyage.

BERTÔME.

Me croyez-vous capable ?...

CHARLES.

Dites-moi , Monsieur , quelle voie légitime peut vous conduire au but que vous semblez vous être proposé ?

BERTÔME.

C'est assez. J'entre dans le bagne.

CHARLES.

Mon oncle , il n'y a pas d'espoir d'obtenir l'entrée des galères aujourd'hui. Les prison-

ACTE I, SCÈNE VII. 177

niers savent que l'illustre Vincent de Paule va venir les visiter, et cette nouvelle a produit parmi eux un esprit d'effervescence dont on craint les suites. Il est défendu de les laisser communiquer avec personne du dehors.

BERTÔME.

A-t-on pu vous dire ?...

CHARLES, frémissant.

Si le nommé Delandes se trouve effectivement au bain de cette ville? Oui, mon oncle.

BERTÔME, avec joie.

Ah ! je respire !

CHARLES, se jetant aux genoux de son oncle.

Mon oncle, quel est votre projet ? Il est affreux, il est atroce !

BERTÔME.

Atroce ! débarrasser la terre d'un scélérat, d'un galérien !

CHARLES.

Quel droit avez-vous de lui donner la mort ?

BERTÔME.

Quel droit ? Je rends service à la société.

CHARLES.

Dites plutôt à vous-même. Pensez-y bien, mon oncle ; vous ne devez pas, vous ne pouvez sans crime donner la mort à ce Delandes. Lui donner la mort ! L'état affreux où il est réduit vous cache toute l'horreur de cette action : ne vous y trompez pas cependant, as-

assiner est toujours un forfait, un forfait épouvantable ! Vous ne pouvez pas plus disposer de la vie d'un galérien que de celle d'un autre homme. Mon oncle, que ce ne soit pas pour moi que vous attachiez trop de prix à l'héritage qui vient de vous échoir, et qui vous détermine, pour le conserver, à commettre cette action barbare. Si quelqu'un des biens qui composent cet héritage a été injustement acquis, plutôt que de chercher à le conserver par des actions criminelles et dangereuses, hâtez-vous de le rendre à son légitime propriétaire. Je suis en cela l'interprète de ma sœur ; je vous parle en son nom comme au mien. En voulant nous enrichir, vous allez nous déshonorer, et nous perdre à jamais,

BERTÔME, le forçant à se relever.

Vous êtes fou, Charles : quoil en public ! dans un lieu où l'on peut être à chaque instant surpris par des étrangers ! Votre tête s'exalte et se dérange. Séparons-nous : vous viendrez me retrouver à mon hôtellerie, où, d'après la nouvelle que vous m'avez donnée, j'ai quelques dispositions urgentes à faire.

CHARLES, voulant le suivre.

Mon oncle !

BERTÔME.

Charles, je vous défends de me suivre.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CHARLES.

Position cruelle ! Hélas ! que faire ? que résoudre ? Mon oncle serait-il en effet capable d'attenter à la vie du galérien que mon cousin a injustement privé de ses biens et réduit à cette triste condition ? Horrible pensée ! elle déchire mon cœur, elle égare ma raison ! Parviendrai-je à retenir le bras de mon oncle, ou, devenant malgré moi son complice... Ah ! jamais, jamais ! Cependant, comment l'empêcher de se livrer à cet affreux excès ? J'ai trop parlé, je ne serai plus désormais son confident ! Que ma situation est différente de ce qu'elle était à Bordeaux, d'où l'on m'a rappelé pour cet épouvantable voyage ! Heureux par l'amour et l'amitié, j'y goûtais tous les charmes d'une douce tranquillité et d'un bonheur sans mélange.

SCÈNE IX.

ANNETTE, CHARLES.

ANNETTE, entrant.

Ces Messieurs ne reviennent pas ! (*Fixant Charles.*) Dois-je en croire mes yeux ?

CHARLES.

Vous, Annette!

ANNETTE.

Vous, Charles!

CHARLES.

Oh! vous, dont la vue m'a rendu si heureux, et que je pleure depuis si long-temps!

ANNETTE..

Charles, quelle douce satisfaction j'éprouve à vous revoir! Croyez-en les transports qui se peignent sur mon visage, les larmes qui coulent de mes yeux.

CHARLES.

La joie que je goûte en cet instant n'eut jamais d'égale! Mais quelle heureuse circonstance vous a donc amenée dans cette ville?

ANNETTE, triste et contrainte.

Une affaire de famille... que je ne puis en cet instant vous révéler... Mais, vous-même, me cherchiez-vous?

CHARLES.

Vous étiez en ce moment l'objet d'une inquiétude que je ne puis plus conserver depuis que je vous ai reconnue?

ANNETTE.

Que voulez-vous dire? Vous avez frémi en prononçant ce peu de mots... Qu'avez-vous, Charles?

CHARLES.

Annette !

ANNETTE.

Parlez, mon ami.

CHARLES.

Annette !

ANNETTE.

Ah ! Charles, je n'ai plus votre confiance, je ne suis plus celle que vous nommiez votre amie, à qui vous confiez avec empressement vos plus chères pensées !...

CHARLES.

Annette, je suis tout à la fois le plus heureux et le plus malheureux des hommes... le plus heureux, parce que je vous ai rencontrée ; le plus malheureux, parce que l'on m'amène ici pour une action odieuse, qu'il ne dépend pas de moi d'empêcher, et qui va peut-être couvrir le reste de ma vie d'un opprobre ineffaçable !

ANNETTE.

Achievez de vous expliquer, Charles ; vous me faites frémir à mon tour.

CHARLES.

Parmi les hommes qui sont condamnés à traîner la chaîne dans cette ville pour avoir commis des vols, se trouve un nommé De-landes.

ANNETTE.

Delandes ! Eh bien ?

CHARLES.

Il est probable que ce galérien est coupable ;
des juges ne condamnent pas sans preuves.

ANNETTE.

Ils peuvent quelquefois se tromper.

CHARLES.

Quoi qu'il en soit, c'est sur la dénonciation
d'un de mes cousins que ce Delandes a été
condamné.

ANNETTE.

Du nommé Deville ?

CHARLES.

Lui-même. Vous connaissez cette affaire ?

ANNETTE.

J'en ai entendu parler : mais poursuivez !
poursuivez !

CHARLES.

Ce cousin vient de mourir. Mon oncle est
son héritier. Une grande partie des biens qui
composent cet héritage provient de la confis-
cation de ceux de Delandes, qui furent adju-
gés à mon cousin en réparation du tort qu'il
prétendait en avoir reçu. Mon oncle paraît
avoir trouvé, dans les papiers de mon cousin,
quelque chose qui lui fait craindre que les ré-
clamations de Delandes ne lui ravissent cette
portion considérable de l'héritage.

ANNETTE.

Et...

CHARLES.

Et il vient dans l'intention d'approcher de ce galérien avec tous les dehors d'un homme résolu à se porter aux dernières extrémités pour conserver la totalité de sa fortune, bien ou mal acquise.

ANNETTE.

Il se pourrait?... Mais votre oncle s'expose à un châtiement.

CHARLES.

Le magistrat, quelquefois injuste, regardant un galérien comme un être indigne de la lumière, laisse échapper, sans le poursuivre, celui qui attende à ses jours.

ANNETTE.

Que m'apprenez-vous là, Charles?... chez... on vient. Laissez-moi pour quelque instans, j'ai à parler... mais revenez dans une heure à ce même endroit, et souvenez-vous pour observer votre oncle, que le galérien, dont il paraît avoir juré la perte m'inspire l'intérêt le plus légitime et le plus pressant, et que je ne lui survivrais pas.

CHARLES.

Mais, Annette... votre douleur... cet intérêt?

ANNETTE.

Je ne puis en ce moment m'expliquer davantage : au revoir, Charles.

CHARLES.

Au revoir, Annette; ici, dans une heure.

ANNETTE.

Dans une heure.

(Charles sort.)

(Vincent de Paule et Brusquant sont déjà en scène.)

SCÈNE X.

ANNETTE, VINCENT DE PAULE,
BRUSQUANT.VINCENT, tourné vers la coulisse par laquelle il
est entré.APPROCHEZ, approchez, brave homme,
voilà votre fille.

SCÈNE XI.

LES PRÉDÉDENS, DELANDES.

DELANDES, embrassant sa fille.

Où, c'est bien elle. O ma fille !

ANNETTE, lui rendant ses caresses.

Mon père ! (*Ils se serrent étroitement.*) Ah !
mon père !

DELANDES, agitant sa chaîne.

Et c'est dans cet état ! (*Se jetant de nou-
veau dans les bras de sa fille.*) Mais je ne

veux dans ce moment songer qu'à mon bonheur.

ANNETTE.

Oh ! oui, mon père ! ne songeons dans ce moment qu'au bonheur que nous avons d'être réunis.

VINCENT, à Brusquant.

Tu le vois, ils sont heureux, et grâce à moi, tu peux dire : Voilà mon ouvrage.

BRUSQUANT, pleurant.

Oh oui, grâce à vous, car sans vous !... Je ne sais, mais je pleure à présent comme un enfant.

VINCENT.

C'est que tu es redevenu homme.

BRUSQUANT.

Qu'étais-je donc auparavant ?

VINCENT.

Ce que sont la plupart de ceux que l'on a chargés d'un ministère rigoureux, des êtres injustes qui mettent de la barbarie dans les fonctions où il ne faudrait que de la fermeté.

BRUSQUANT.

Ah ! ça, mais, encore une fois. (*A part.*) Oh ! ne le querellons pas, de peur d'être obligé de lui demander pardon tout à l'heure.

ANNETTE, se jetant aux genoux de Vincent et lui
baisant les mains.

Ah ! Monsieur, recevez les remerciemens
d'une fille à qui vous avez procuré le bon-
heur inexprimable d'embrasser son père.

DELANDES.

Monsieur, vous l'entendez ; jugez de mon
cœur par le sien.

VINCENT, lui montrant Brusquant.

Mes amis, ce n'est point à moi qu'il faut
adresser vos actions de grâces, mais bien à ce
brave homme, de qui tout dépendait. Je n'ai
fait, par un mouvement bien naturel, que la
solliciter en votre faveur.

ANNETTE ET DELANDES, allant prendre auprès
de Brusquant l'attitude qu'ils avaient auprès de
Vincent.

Ah ! Monsieur, effectivement c'est à votre
bonté...

BRUSQUANT, leur échappant.

Non, ce n'est pas à ma bonté que vous
avez dû votre bonheur ; je ne suis qu'un bru-
tal, moi, à qui cet honnête homme a fait avoir
un bon moment. Vous étiez bien à ses pieds,
il fallait y rester.

VINCENT, à Delandes.

Mon ami, votre aspect vénérable intéresse
en votre faveur, et cet élan de la nature en-
vers l'objet qui vous doit le jour n'annonce
point un cœur corrompu ; ayant une fille aussi

ACTE I, SCÈNE XI. 187

bonne, aussi chérie, comment avez-vous pu vous laisser entraîner à l'action infâme pour laquelle on vous a chargé de fers ?

DELANDES.

Ah ! Monsieur... Mais je ne devrais être étonné que de vous entendre me parler avec tant de douceur : je porte la livrée du crime.

VINCENT.

Ne seriez-vous pas coupable en effet ?

DELANDES.

Monsieur, le Ciel m'est témoin de mon innocence.

BRUSQUANT.

Ah ! nous y voilà.

DELANDES.

La calomnie seule m'a précipité dans cet abîme.

BRUSQUANT.

La calomnie ! c'est cela même.

DELANDES.

J'avais quelque bien que l'on m'enviait ; un de mes voisins , pour se l'approprier , m'accusa d'un vol considérable qui parut avoir été fait chez lui. On apposta de faux témoins, et je fus condamné.

BRUSQUANT.

Bravo ! à merveille !

VINCENT.

Eh bien! Brusquant?

BRUSQUANT.

Mais c'est qu'ils sont tous de même. Dernièrement le roi traversant cette ville voulut visiter la galère : il eut la bonté d'interroger les prisonniers. Tous étaient innocens, un seul avoua qu'il avait commis des crimes qui auraient mérité un châtimant plus terrible encore. Eh ! vite , s'écria le prince , qu'on me chasse ce coquin ; il gâterait ces honnêtes gens.

VINCENT , à Brusquant.

Ce que vous faites là n'est pas bien, Brusquant, vous l'humiliez; et dans tous les cas on doit de la pitié au malheur.

ANNETTE , à Brusquant.

Ah ! n'empêchez pas mon père de se justifier devant Monsieur que nous estimons. L'honneur est le seul bien qui nous reste. Ne nous en privez pas.

VINCENT , à Delandes.

Rassurez-vous, mon ami, et continuez à me parler avec confiance. Combien d'années devez-vous encore porter vos fers ?

DELANDES.

Deux ans , Monsieur.

VINCENT.

Ah ! la fin de vos peines approche.

DELANDES.

Elles ne finiront qu'avec ma vie ! Je vais sortir dans deux ans de ce lieu d'horreur, mais déshonoré à jamais ! couvert d'un opprobre éternel !

ANNETTE.

Mon père !

VINCENT.

Mon ami, ce mouvement me fait plaisir. Tant de crainte de l'infamie n'annonce pas qu'on l'ait méritée.

DELANDES.

Hélas ! que deviendrai-je d'ailleurs ? Il ne me reste plus que mes bras. Voudra-t-on les employer ?

ANNETTE.

Soyez sans inquiétude, mon père. J'ai déjà pu vous procurer ici quelque soulagement. Je travaillerai alors pour vous nourrir tout-à-fait.

VINCENT.

Bonne fille !

BRUSQUANT, pleurant.

Bonne fille !

VINCENT.

Dites-moi, brave homme, vous n'avez donc aucune preuve de votre innocence à donner même maintenant ?

DELANDES.

J'ai quelque espérance de trouver entre les

moins d'un certain Delson, qui habite ordinairement la ville d'Aix, à ce que m'assure cette lettre, un acte qui me justifierait entièrement ; c'est le pacte fait entre mes ennemis pour ma perte. Mais je suis prisonnier.

VINCENT, parcourant la lettre que lui a remise Delandes.

Vincent de Paule va venir visiter la galère. Votre situation l'intéressera.

BRUSQUANT.

Ah ! cela est différent ; il ne parlera pas à Vincent de Paule.

VINCENT.

Il lui parlera, mon ami.

BRUSQUANT.

Il ne lui parlera pas, vous dis-je. D'ailleurs : qu'y pourrait faire monseigneur Vincent de Paule ? Sa charge lui donne-t-elle le droit de faire sortir quelqu'un des galères ?

DELANDES.

Ce que dit cet homme est vrai. Je m'en suis informé : monseigneur Vincent de Paule n'a pas le droit de faire sortir même momentanément un prisonnier des galères. Il n'y a que moi cependant qui puisse me faire remettre le papier en question. Il faudrait que je trouvasse quelqu'un qui voulût prendre ma place, et jamais...

VINCENT.

Ah ! oui, il est vrai ; un galérien peut se faire substituer. Pourquoi ne cherchez-vous pas à vous servir de ce moyen ? car cette lettre semble prouver votre innocence.

DELANDES.

J'ai si peu de chose à donner : dix louis renfermés dans cette bourse et provenant en partie des épargnes de ma fille. C'est à peu près tout ce que je possède. Je n'en garderais que deux pour faire le voyage, et revenir prendre mes fers, si je ne réussissais pas.

VINCENT, tirant furtivement sa bourse de sa poche.

Dix louis ? La somme n'est pas forte. Mais encore... (*Prenant d'une main la bourse de Delandes, pendant que de l'autre il glisse par derrière la sienne dans sa poche.*) Donnez vos huit louis, brave homme, et allez où votre intérêt et votre honneur vous appellent. Cette somme me suffira à moi pour adoucir les rigueurs de mon sort pendant le temps de la captivité que je prends à votre place.

BRUSQUANT, passant de son côté.

Eh bien ! devient-il fou ?

ANNETTE.

Quoi ! Monsieur...

DELANDES.

Quoi ! ange consolateur ! en prenant mes fers , vous me donnez la faculté d'aller chercher les papiers qui me serviront à confondre mes ennemis , et à prouver que je ne suis pas coupable. Ah ! recevez l'expression de ma profonde reconnaissance.

ANNETTE.

Monsieur , vous rendez une famille entière à l'honneur et à la joie. Qu'en son nom j'embrasse les genoux de son bienfaiteur.

DELANDES.

Homme sensible et généreux !

VINCENT.

Mes amis , moins de reconnaissance ; modérez vos transports. Vous me payez pour agir ainsi ; c'est un marché que nous faisons.

BRUSQUANT , à part.

Et un beau marché , vraiment !

ANNETTE.

Ah ! Monsieur , de tels services peuvent-ils se payer autrement que par le cœur !

DELANDES.

Ils le remplissent d'un sentiment qui ne doit jamais s'effacer , et nous fait regarder l'homme qui nous oblige comme un second père , envers lequel rien ne peut nous acquitter !

ACTE I, SCÈNE XI. 193

BRUSQUANT.

Ah ! ça , expliquons-nous. Votre consentement ne suffit pas... il faut encore l'approbation de M. le Commissaire de la marine ; et je n'ose vous répondre... Précisément il est au bagne... et je vais la lui demander...

ANNETTE.

Puissiez-vous réussir !

VINCENT.

Il réussira.

(Brusquant entre au bagne. Vincent est entouré de Delandes et d'Annette, qui se jettent à ses genoux. Il les relève avec bonté, et tous trois remontent la scène avec inquiétude jusqu'à l'entrée du bagne.)

DELANDES.

Brusquant ne revient pas.

VINCENT.

Je vais moi-même.

BRUSQUANT, sortant du bagne.

Il y consent, d'après le bien que je lui ai dit de vous ! Ah ! ça , vous êtes bien décidé , l'ami ?

VINCENT.

Ne me suis-je pas expliqué clairement à ce sujet , et n'ai-je pas en conséquence accepté son argent ?

BRUSQUANT.

S'il ne revient pas , vous ferez les deux années entières.

Delodrames. 18.

194 VINCENT DE PAULE. ACT. 1, SC. XI.
DELANDES.

Ma fille reste en otage...

VINCENT, l'interrompant, à Brusquant.
J'ai tout calculé.

(Le Commissaire de la marine sort avec des soldats,
pour assister au changement des fers.)

BRUSQUANT.

Changeons ces fers. (*Il ôte les fers à Delandes et les met à Vincent.*) Comment ! il faut... (*A Delandes.*) Tu vas me suivre pour remplir les formalités.

ANNETTE, pendant cette opération, baise les mains
et les fers de Vincent.

Notre bienfaiteur ! notre père !

BRUSQUANT, ouvrant la porte du bague et y faisant
entrer Vincent.

Puisque cela s'est terminé ainsi, entre au bague. Pardon si je vous tutoie, mais te voilà des nôtres, et c'est l'usage.

(Vincent est sur le seuil de la porte du bague; Delandes et sa fille, les bras étendus vers lui, vont sortir par la coulisse opposée. Brusquant est au milieu. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le port de Marseille ; des vaisseaux sont en vue.

SCÈNE I.

VINCENT DE PAULE, SOLDATS, GALÉRIENS.

(Des galériens travaillent sur le port, étant surveillés par des soldats ; les uns roulent des tonneaux, les autres portent des ballots. Au milieu d'eux on remarque Vincent de Paule ; il travaille comme les autres, mais ses forces trahissent son courage, et il est visible qu'il souffre beaucoup, quoiqu'avec résignation.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ANNETTE, BRUSQUANT.

ANNETTE, entrant avec Brusquant et courant à Vincent de Paule.

An ! Monsieur, vos forces ne suffisent point à ce travail ; vous êtes près de succomber.

VINCENT.

Il est vrai que je commence à être un peu fatigué.

BRUSQUANT, le faisant asseoir sur un ballot.

Repose-toi un moment, mon ami, repose-toi, je te l'ai déjà dit. Ces hommes ne sont point des galériens dont tu dois craindre la compagnie. Ce sont des malheureux, moins coupables que les autres, et qui doivent paraître devant monseigneur Vincent de Paule; je n'aurais pas voulu dans cette petite fête entourer Monseigneur de pendants et de scélérats; ne crains rien. (*Les galériens, attirés par la beauté d'Annette, se sont approchés peu à peu, et bientôt ils se trouvent tout près d'elle. Annette effrayée pousse un cri.*) En arrière, coquins! en arrière. Cette jeune fille est timide, et vos regards l'embarrassent. (*A mi-voix, à Vincent de Paule.*) Ah! ça, tu sais que tu dois porter ici le nom de celui que tu remplaces, et Mademoiselle sait aussi que cet échange doit rester secret pour tous les habitans de la ville. Tes fers ne commencent-ils pas à te peser?

VINCENT, se levant.

Non, je voudrais seulement que vous me rendissiez un service.

BRUSQUANT.

Parle, mon ami; tu as été ce matin assez généreux envers moi pour que je te montre quelque complaisance, et le pouvoir que tu avais d'ailleurs pris sur mon cœur ne peut être

ACTE II, SCÈNE II.

197

détruit tout d'un coup par l'action un peu singulière que tu as faite de te vendre ainsi ; parle , que veux-tu ?

VINCENT..

Écrire une lettre que je vous prie de faire porter à Aix.

BRUSQUANT.

Cela te sera facile en payant l'encre , le papier et la commission.

VINCENT, lui donnant de l'argent ,

C'est tout simple.

BRUSQUANT.

Voilà du papier , une plume et de l'encre. En cas que l'on m'en demande , j'en ai toujours sur moi.

VINCENT.

Bon. (*S'asseyant et à part.*) Il ne faut pas que mon pauvre Jacques vienne ici trahir mon incognito. (*Les galériens se remettent à l'ouvrage , excités par les gardiens ; mais par intervalles quelques-uns d'entre eux s'arrêtent pour regarder Vincent de Paule.*)

« Mon cher Jacques , je continuerai mon » voyage sans toi , et je suis résolu à garder » le plus sévère incognito. Observe un secret » absolu sur la route que j'ai prise , et dis à » tout le monde que je suis allé accomplir » dans la retraite un vœu fait depuis quelques » années ; pour des motifs particuliers que je

» ne puis révéler, il serait possible que mon
» absence durât long-tems. N'aie donc aucune
» inquiétude, et attends-moi tranquillement à
» Paris. »

(Il cachète la lettre, met l'adresse, et la donne à
Brusquant.)

UN GALÉRIEN, lui frappant sur l'épaule après
avoir conféré avec plusieurs de ses camarades.

Eh ! l'ami, comme vous y allez ! c'est l'affaire d'un moment, pour vous, d'écrire une lettre ! Votre promptitude vient de nous faire faire une réflexion, à mes camarades et à moi. Vous pouvez nous obliger tous.

VINCENT.

Parlez, que faut-il faire ?

LE GALÉRIEN.

Nous avons chacun des grâces à demander à monseigneur Vincent de Paule. Nous craignons donc qu'il ne vienne point jusqu'ici, quelques préparatifs que l'on fasse pour le recevoir, et nous voudrions, pour le déterminer, lui adresser une lettre à la ville voisine, où il a paru. Vous qui savez si bien vous y prendre, écrivez cette lettre.

VINCENT.

Je suis à vos ordres, mes amis.

LE GALÉRIEN.

En ce cas, mettez-vous à l'ouvrage, et tapez-nous ça comme il faut. Vous y avez en un plus grand intérêt que nous.

ACTE II, SCÈNE II. 199

VINCENT, souriant.

Soyez tranquille, personne ne saurait mieux que moi trouver le chemin du cœur de monsieur Vincent de Paule. Ah ! ça, j'écris au nom des galériens ?

LE GALÉRIEN.

Bien entendu ce sont eux qui sont censés prier ce digne homme, à cause de sa charge, de venir voir leurs maux pour les adoucir.

BRUSQUANT.

Voilà du papier et de l'encre perdus : monseigneur Vincent de Paule viendra ici s'il a l'intention d'y venir, et votre lettre n'y fera rien du tout.

VINCENT.

Et pourquoi donc ? Monsieur Vincent de Paule aime à faire son devoir, et il ne trouvera pas mauvais qu'on ait la confiance de le lui rappeler ainsi.

BRUSQUANT.

Son devoir !

VINCENT.

Certainement. Sa place ne lui impose-t-elle pas l'obligation de visiter les galères ?

BRUSQUANT.

Il a là une grande charge !

VINCENT.

Qu'il doit remplir scrupuleusement.

VINCENT DE PAULE.
LES GALÉRIENS.

Bien, ça !

BRUSQUANT.

Lira-t-il seulement votre lettre, monseigneur Vincent de Paule ?

VINCENT.

Pour en être sûr, vous ne pouviez choisir un meilleur secrétaire que moi.

BRUSQUANT.

Et vous croyez qu'il viendra pour cette lettre ?

VINCENT.

Regardez-le déjà comme au milieu de vous.

LE GALÉRIEN, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! ah ! il n'est pas trop modeste, le camarade ; mais s'il écrit aussi bien qu'il parle, ma foi, il faut lui pardonner son assurance. Voyons cette lettre. (Il prend la lettre de Vincent de Paule et fait signe à Brusquant d'approcher. Tous les galériens viennent se grouper autour de lui ; la lettre se lit à voix basse.) (Après avoir lu.) Elle est très-bien.

BRUSQUANT.

Oh ! il n'y a rien à dire.

LE GALÉRIEN, tendant la main à Vincent.

Ah ! ça, puisque vous faites si bien, l'ami, ce sera vous qui porterez la parole au nom de

- ACTE II, SCÈNE II. 201

tous, quand Monseigneur arrivera. Dame ! c'est que nous lui préparons une belle réception ! vous allez en voir la répétition tout à l'heure. A propos de répétition, qu'est-ce qui va représenter Monseigneur ?

BRUSQUANT.

Ah ! oui, décidons cela ;

(Tous se rapprochent et lui parlent bas.)

LE GALÉRIEN.

Eh ! mais, vous avez raison, camarades, (*montrant Vincent de Paule*) lui, parbleu ! Qu'en pensez-vous, M. Brusquant ?

BRUSQUANT.

Oui, il représentera bien monseigneur Vincent de Paule, car il a la figure d'un honnête homme ; il ne vous ressemble pas. Alors c'est moi qui porterai la parole. Ah ! ça, je me suis chargé de trouver des femmes et des enfans pour représenter devant monseigneur Vincent de Paule la circonstance glorieuse de sa vie qui doit le disposer à l'indulgence. Mais vous, vos guirlandes, vos couronnes, vos bouquets sont-ils prêts ?

LE GALÉRIEN.

Ceux de nos camarades que nous en avons chargés doivent être très-avancés dans leur ouvrage, et nous allons en tous cas leur donner un coup de main. Vous, M. Brusquant, pensez aux femmes et aux enfans.

BRUSQUANT.

Ils sont maintenant rassemblés chez moi, et je vais leur donner mes instructions. (*A Vincent de Paule.*) Viens avec moi, mon ami, il est quelques détails dans lesquels tu pourras m'aider. Laisse, laisse cette jeune fille; il faut qu'elle attende ici son père, et ce factionnaire veillera sur elle. (*Aux galériens, qui sortent par la droite du théâtre, en même tems que lui et Vincent de Paule sortent par la gauche.*) Ah! ça, vous autres, M. le Commissaire de la marine entend que ce soit ici que vous fassiez votre répétition.

LE GALÉRIEN.

Avant une heure nous y serons tous.

BRUSQUANT.

Et moi aussi.

SCÈNE III.

ANNETTE.

Mon père est donc libre ! S'il pouvait confondre ses ennemis et se faire réhabiliter, j'aurais droit alors de prétendre au bonheur, dont je me suis interdit depuis long-tems jusqu'à la moindre pensée... J'ai donné rendez-vous à Charles dans la place qu'il faut traverser pour arriver en ce lieu. Il m'y attend

sans doute : que faire ? Hélas ! mon embarras ne serait pas moins grand s'il s'offrait à mes regards ! La manière dont il m'a parlé des noirs projets de son oncle relativement à mon père m'a tellement effrayée que j'ai promis en quelque sorte de lui révéler le fatal secret !... En apprenant à quel état d'abaissement se trouve réduit l'auteur de mes jours, il va rougir de moi et s'en éloigner avec dédain ; cependant si je me tais, son oncle, tel qu'il le peint, peut d'un moment à l'autre attenter à la vie... Mon père est sauvé... mais celui qui le remplace, est-il juste qu'il soit victime de la haine que l'on nous porte... de l'intérêt que l'on croit avoir à nous faire périr !... Non, Annette, il faut te sacrifier et faire ton devoir ; avertir par un aveu terrible celui que tu aimes uniquement de renoncer à jamais à un hymen qui eût fait ton bonheur ! Ciel ! voici Charles.

SCÈNE IV.

CHARLES, ANNETTE.

CHARLES, apercevant Annette.

On ne m'a donc pas trompé ! Vous, Annette ici ! Je me suis mépris apparemment : je croyais que vous m'aviez donné rendez-vous sur la place voisine.

ANNETTE.

Non, Charles, vous ne vous êtes point mépris : mais je n'ai pas été maîtresse de vous attendre dans l'endroit que je vous avais indiqué... Parmi les trois hommes qui m'abordèrent lorsque vous me quittâtes, il en est un à qui la nature a donné toute autorité sur moi, et que je dois suivre sans murmurer, lors même qu'en le suivant je m'éloigne des lieux où j'aurais le espoir de vous rencontrer.

CHARLES.

Quoi ! cet homme qui marchait devant les deux autres serait votre père ? Sa figure vénérable prévient en sa faveur.

ANNETTE.

Non, Charles, il n'est point mon père.

CHARLES.

Vous êtes donc la fille du garde des galères ? c'est lui qui marchait ensuite.

ANNETTE, se détournant dans la plus grande agitation.

Oh ! que je souffre !

CHARLES.

— Il n'en faut pas rougir. Cet état est pénible, mais il n'y a de condition vraiment méprisable que celle qui suppose que l'honneur nous est pour jamais devenu étranger. Quelque dédain que l'on puisse affecter pour tout ce qui tient aux galères, je n'y vois, moi,

d'hommes qu'il faille désavouer et repousser avec horreur, que ceux que la loi condamne à y porter une indigne chaîne.

ANNETTE, à part.

Entends-tu, malheureuse !

CHARLES.

Votre père les garde : ne faut-il pas que quelqu'un veille sur ces misérables, et nous défende des excès qu'ils ne manqueraient pas de commettre sur nous, s'ils venaient à s'échapper.

ANNETTE, à part.

A peine je vois ! à peine j'entends !

CHARLES.

La nature des fonctions que remplit l'auteur de vos jours fait soupçonner qu'il a le cœur insensible. Pourquoi ? parce qu'il est quelquefois réduit à maltraiter les scélérats confiés à sa surveillance. Pourrait-il les gouverner autrement ? De pareils brigands sont-ils susceptibles de sentir les bons procédés ? Et parce qu'un honnête homme est dur pour eux, doit-on juger de ce qu'il sera pour ses semblables ?

ANNETTE.

O terre ! engloutis-moi.

CHARLES.

Mais, ma chère Annette, pourquoi les

larmes qui inondent votre visage, le sombre désespoir que je remarque dans tous vos traits?

ANNETTE.

Ah! Charles, en croyant me flatter, vous venez de me donner la mort!

CHARLES.

Qu'entends-je!

ANNETTE.

J'ai un secret terrible à vous révéler; d'après les opinions que vous venez de manifester, je sens qu'il va nous séparer pour jamais! Charles, avant de l'entendre, regardez-moi encore une fois avec amitié!

CHARLES.

Annette! quel funeste délire égare votre raison et vous rend injuste envers moi! pourrions-nous jamais devenir étrangers l'un à l'autre?

ANNETTE.

Charles! ces hommes que vous déclarez les plus méprisables de tous, que vous regardez comme des scélérats pour lesquels on doit être inaccessible à la pitié! ces hommes enfin que la loi a condamnés à porter d'indignes chaînes!... parmi eux est mon père!

(Elle se couvre la figure avec ses deux mains.)

CHARLES, reculant anéanti.

Votre père! O mon Dieu!... (Revenant à

Annette.) Annette, pardonnez ce premier mouvement !... l'égarement de ma raison n'est qu'une suite de votre délire. Mais de quels funestes ménagemens avez-vous voulu vous servir pour m'apprendre ce malheur ? Votre père s'est rendu coupable d'une action qui l'a fait bannir de la société et charger de fers. Mais vous, bonne fille, qui venez lui apporter des consolations dans ce lieu qui semblerait n'en admettre aucune, en êtes-vous pour cela moins père, moins respectable à mes yeux ? en êtes-vous moins un ange ? Qui mieux qu'un aimant doit sentir que les bonnes qualités et les fautes sont personnelles ! Annette, ici comme ailleurs peut se trouver l'innocence opprimée. Les juges sont des hommes, sujets ainsi que tous les autres à l'erreur, et qui peuvent dans l'importement de leur zèle... Mais je n'ai plus le droit de parler de la sorte après les blasphèmes que mon indiscret amour m'a tout à l'heure fait proférer. Quelle clarté vient subitement luire à mon esprit !... Ce matin... Annette !.. le nom, le nom de votre père ?

ANNETTE.

Delandes.

CHARLES.

O mon Dieu ! je te rends grâce ! Mais Delandes, Annette, c'est cet homme dont je vous parlais dans notre entrevue, que mon oncle paraît craindre pour l'héritage qu'il

VINCENT DE PAULE
vient de recueillir, et qui conserve apparemment quelques moyens de faire rapporter sa condamnation.

ANNETTE.

Oui, mais réussira-t-il ?

CHARLES.

Ah ! nous lui rendrons l'honneur et la richesse. Oui, Annette, soyez persuadée que tout ce que je pourrai faire, tout ce que je pourrai entreprendre pour parvenir à ce but, je le ferai. je l'entreprendrai avec une ardeur infatigable, le zèle impétueux de l'amour. Le malheur qui vous accable, loin de vous faire perdre la place que vous occupez dans mon cœur augmente encore la vivacité des sentimens que vous m'inspirez. Fille d'un criminel, je sens que je ne pourrais me séparer de vous ; fille d'une victime de l'avarice et de la calomnie, j'exposerais ma tête pour prouver que mon dévouement ne doit finir qu'avec ma vie.

ANNETTE.

Quoi ! Charles, vous m'aimez encore ?

CHARLES.

Si je vous aime ! ah ! ma chère Annette ! ne me faites pas l'injure d'en douter ! croyez que jamais mon amour pour vous ne fut ni plus sincère ni plus ardent ! attendez tout de lui ! attendez tout des desseins qu'il peut me suggérer pour votre salut et celui de votre

ACTE II, SCÈNE V.

209

père ! ce cœur vous appartient entièrement. Quoi qu'il vous arrive, vous ne pourrez jamais lui devenir étrangère, et tant qu'il battra, il ne cessera d'être rempli de votre image et de former des projets pour votre bonheur !

ANNETTE.

Bon Charles ! ah ! votre amour est tout le bonheur de ma vie ! mais je craignais que la confiance que je viens d'être obligée de vous faire ne l'eût altéré ou détruit tout-à-fait.

CHARLES.

Depuis quand l'infortune de l'objet aimé lui fut-elle imputée à crime ! depuis quand... Ciel ! mon oncle !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BERTOME.

BERTOME.

QUELLE est cette jeune personne !

CHARLES.

Mon oncle, Mademoiselle est de cette ville, et je m'informais...

BERTOME.

Mademoiselle, pourrais-je vous demander ?...

ANNETTE.

Monsieur...

CHARLES.

Mon oncle, Mademoiselle est occupée dans ce moment du soin tout particulier qui l'a conduite ici, et elle ne peut s'arrêter avec nous. Mademoiselle, allez retrouver votre père; il doit vous attendre avec impatience.

ANNETTE.

Adieu, M. Charles.

CHARLES.

Adieu, bonne, respectable Annette; comptez sur moi.

SCÈNE VI.

BERTOME, CHARLES.

BERTOME.

Ah ! l'on se connaît !

CHARLES.

Mon oncle, cette jeune personne est estimable; respectez sa candeur, et n'essayez de l'entraîner à rien qui soit indigne d'elle.

BERTOME.

Elle pourrait cependant m'être très-utile, cette jeune fille qui t'inspire tant d'intérêt, mon cher Charles; peut-être par son moyen je pourrais approcher de Delandes comme par hasard, et surtout sans être connu de lui.

CHARLES, frémissant.

Vous aurez mille autres moyens de le faire ;
mais ne parlons point de cela pour l'instant.
Êtes-vous parvenu à recueillir quelques ren-
seignemens sur ce Delson que vous cherchez ?

BERTÔME.

Oui ; il se trouvait dans cette ville ; je viens
de le voir ; et quoique tu en aies pu dire , je
suis parvenu à m'arranger avec lui : voilà les
papiers que je désirais voir passer de ses
mains dans les miennes.

CHARLES.

Ah ! je vous félicite , mon oncle.

BERTÔME.

Malgré tous tes petits préjugés , j'étais
certain que tu prendrais part à mon bonheur,
c'est celui de ta famille et l'intérêt de ta pro-
pre fortune. Mais quel est ce bruit ?... Les
galériens accourent en foule de ce côté... ils
semblent y venir célébrer entre eux une pe-
tite fête.

CHARLES.

Je vais en profiter pour me mêler parmi
eux... et observer ce Delandes sur qui doit se
fixer en ce moment toute mon attention.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS , VINCENT DE PAULE ,
BRUSQUANT , GALÉRIENS , FEMMES DU
PEUPLE , ENFANS.

BRUSQUANT , entrant en ordre de marche à la tête des galériens et d'un grand nombre de femmes et d'enfans ; quand ils sont placés , d'autres galériens apportent et fixent sur le théâtre une façade en feuillage , représentant celle de l'hospice des enfans trouvés. Sur cette façade on lit ces mots :
HOSPICE DES ENFANS TROUVÉS.

AH ! ça , vous vous souvenez de la petite scène pantomime que nous sommes convenus d'exécuter ici en l'honneur de monseigneur Vincent de Paule , lorsqu'il sera arrivé , et que nous allons répéter en ce moment ; c'est la plus belle action de sa vie ! il s'agit de représenter l'époque où , par la plus généreuse institution , il sauva les enfans nouveaux-nés de l'abandon , de la misère et de la mort. Tu vas t'asseoir ici , Delandes.

BERTOME , laissant ses papiers sur le banc où il était assis , et courant à Brusquant.

Delandes !

BRUSQUANT.

Oui , c'est celui de nos prisonniers qui , tout indigne qu'il en est , s'est chargé de repré-

senter, pendant cette petite scène, monseigneur Vincent de Paule.

(Pendant ce tems, un galérien s'est emparé des papiers. Voyant ce que c'est, il les a rejetés avec mépris.)

CHARLES, les ramassant et parcourant l'un d'eux.

Grand Dieu ! voici l'acte qui justifie le père d'Annette.

BERTOME, à part.

Bon ! tout est à merveille.

(Vincent de Paule se place sur une espèce de trône élevé à la gauche des spectateurs.)

BRUSQUANT.

C'est cela ; voyons maintenant, adressons à Delandes le discours que les prisonniers doivent faire à monseigneur Vincent de Paule lui-même, quand il sera ici ; c'est moi qui vais le prononcer, et toi, Delandes, écoute ce discours avec toute la gravité convenable ; pour cela, figure-toi que tu es réellement monseigneur Vincent de Paule.

VINCENT.

Oh ! rien ne saurait m'être plus facile.

BRUSQUANT.

Tu vas voir, ce discours n'est pas mal ; il est en partie de ma composition. « Monseigneur, nous sommes des coquins... (*Se reprenant vivement*) c'est-à-dire, ce sont des coquins, tout-à-fait indignes d'être admis en

présence de Votre Grandeur. Vous pouvez voir qu'ils ne cherchent pas à se déguiser. Daignez recevoir cette couronne de lauriers, quoiqu'elle soit l'ouvrage de leurs vilaines mains, ils y ont mis tout leur talent. Fidèles à leurs habitudes, ils en ont dérobé le feuillage de tous côtés. Cette fois ils sont sûrs de trouver grâce, parce que c'est pour un homme qui a rendu un si grand service à l'humanité, que tous les lauriers lui appartiennent. • (*Aux galériens.*) Hein ! comment trouvez-vous le compliment ? charmant, n'est-ce pas ! eh bien ! il n'y a que la dernière phrase qui ne soit pas de moi.

LES GALÉRIENS.

C'est la meilleure.

BRUSQUANT.

Taisez-vous... C'est la meilleure !.. Ah ! ça, maintenant, monseigneur Vincent de Paule répondra ce qu'il voudra.

VINCENT.

Brusquant, voulez-vous que, me figurant toujours que je suis réellement monsieur Vincent de Paule, je réponde à ces malheureux.

BRUSQUANT.

Ah ! la plaisanterie est bonne ! eh bien ! voyons, mon ami, essayez.

VINCENT, très-attendi.

Mes enfans, car vous l'êtes malgré l'état

d'abaissement où vous vivez, j'accepte votre couronne ; l'intention dans laquelle elle a été faite a purifié les mains qui l'ont tressée. Je ne suis pas chargé de votre châtement, je suis votre consolateur, votre ami, votre père. Pendant le tems que je resterai parini vous, conduisez-vous de manière à me fournir l'occasion que je chercherai toujours d'adoucir avec justice votre sort et vos maux.

BRUSQUANT.

Pal mal, vraiment, pas mal du tout ! mais c'est qu'il a si bien saisi la situation du personnage, qu'il en pleure... et qu'il me fait pleurer aussi, moi !

TOUS.

Nous pleurons tous.

BRUSQUANT.

Pour ajouter à cette scène vraiment attendrissante, une malheureuse mère va représenter ce moment fatal où la misère la force d'abandonner son enfant..... Retirons-nous pour donner à cette scène plus de vérité. *(Tout le monde se retire, mais chacun veut voir ; les enfans sont montés sur les arbres ; les hommes et les femmes sortent la tête des coulisses, et fixent leurs regards sur le lieu de la scène. Une femme paraît. Elle est dans la plus profonde misère ; ses traits annoncent un sombre désespoir. Après avoir cru s'assurer qu'elle ne peut être une de*

personne, elle va chercher un berceau renfermant un enfant nouvellement né; son cœur est en proie aux plus horribles tourmens. Après avoir hésité long-tems, et couvert son enfant de baisers, elle va le déposer au pied de la statue d'un saint, placée à la droite des spectateurs. Elle se jette ensuite à genoux, invoque cette image révéérée, et semble mettre son enfant sous sa protection. Elle s'éloigne ensuite. Elle ne peut se résoudre à quitter ce lieu de douleur. Elle espère que plus tard elle pourra venir redemander la victime de sa misère aux ames généreuses qui l'auront recueillie. Elle détache donc de son cou le portrait du mortel qui l'a rendue mère, et va en décrocher le fruit de leurs amours... Elle disparaît ensuite dans la plus cruelle agitation.) (*A Vincent de Paule, du bureau de l'inspecteur où ils s'étaient retirés.*) Toi, qui représentes monseigneur Vincent de Paule, tu sais ce que tu as à faire.

(Vincent de Paule court à l'enfant, l'enveloppe à demi dans son manteau, ainsi que l'a représenté un de nos peintres, et le porte à l'hospice des enfans trouvés, représenté par la facade de feuillage dont nous avons parlé un peu plus haut.)

TOUS s'écrient :

Vive monseigneur Vincent de Paule !

BRUSQUANT, faisant asseoir Vincent de Paule à la place qu'il occupait d'abord.

Dansons maintenant.

ACTE II, SCÈNE VIII. 217

UN BALLET SEXÉCUTE.

BRUSQUANT, après le ballet.

Pour bien finir la fête, emportons monseigneur Vincent de Paule en triomphe.

(On exécute ce mouvement, aux cris mille fois répétés de vive monseigneur Vincent de Paule!)

SCÈNE VIII.

BERTOME, CHARLES.

CHARLES.

Mon oncle, vous venez de voir et d'entendre votre ennemi, du moins celui que vous voulez traiter comme tel; ne vous a-t-il pas vivement intéressé?

BERTOME.

Quoi! C'est là ce Delandes! cet homme me paraît simple, peu dangereux.

CHARLES.

Je suis persuadé qu'à présent vous ne le croyez pas coupable de l'action pour laquelle il a été si indignement condamné.

BERTOME.

Pourquoi?

CHARLES.

Des dehors si honnêtes, si respectables même, n'annoncent point un cœur corrompu,

Méloclrame. 18.

et de tous les crimes, le vol est cependant celui qui dénote l'ame la plus basse et la plus vile. Vous connaissant comme je vous connais, je ne crains plus rien pour le pauvre Delandes.

BERTÔME.

Vous ne craignez plus rien...

CHARLES.

Je suis convaincu même que loin de rien entreprendre contre lui, vous tâcherez d'améliorer sa situation, d'adoucir son sort.

BERTÔME.

Charles, pourquoi faut-il que je vous trouve toujours prêt à prendre le parti de cet homme contre les intérêts de votre famille. Par toute l'autorité que j'ai sur vous, je vous défends de vous mêler désormais de cette affaire, et je vous ordonne de vous conduire dans cette ville comme si vous y étiez venu seulement pour la voir.

CHARLES, l'arrêtant.

Il faut que vous m'entendiez ! j'ai les choses les plus importantes à vous dire.

BERTÔME.

Je les devine, à l'extrême agitation où je vous vois.

CHARLES.

Delandes est innocent ; j'en ai entre les mains la preuve incontestable. Cette jeune

ACTE II, SCÈNE VIII. 219

filie qui était tout à l'heure en ce lieu, qu'on ne peut voir sans intérêt, et qu'on ne saurait connaître sans s'attacher à elle, est la fille de Delandes; et je l'aime, je la chéris, je l'adore.

BERTÔME.

Eh bien ?

CHARLES.

Eh bien ! mon oncle, Delandes n'a mérité ni ses fers ni votre haine ; j'aime sa fille, je ne le laisserai point périr ! Non ! vous m'avez servi de père, mais...

BERTÔME.

Votre audace me dit assez que vous l'avez oublié.

CHARLES.

Je veux vous sauver de vous-même ! je veux faire de vous le consolateur, l'ami de l'infortuné Delandes, ou je vous mettrai dans l'impossibilité de lui nuire.

BERTÔME.

Que prétendez-vous faire ?

CHARLES.

Me placer entre le crime et vous.

BERTÔME.

Je n'ai plus l'intention de lui faire du mal.

CHARLES.

Vous me persuaderiez que vous avez en-

tièrement renoncé aux inistres 'projets qui paraissent vous avoir amené dans cette ville, que je vous dirais que cela ne suffit pas ; vous devez encore lui rendre l'honneur et la fortune.

BERTÔME.

Mon neveu !

CHARLES.

Mon oncle, réhabilitez-le, unissez-moi à sa fille, et je vous réponds que la moitié des biens dont vous lui devez l'entière restitution vous restera à jamais.

BERTÔME.

Vous osez me dicter des conditions !

CHARLES.

Je veux vous forcer à être juste, et je me sers de l'amour que j'ai inspiré à la fille d'un homme estimable pour vous assurer légitimement la moitié de ses biens.

BERTÔME.

Elle ne sera jamais votre épouse !

CHARLES.

Son père souffre à cause de vous, mon oncle ! dans le cas même où vous abjurerez l'affreux dessein de l'immoler à votre intérêt, c'est vous qui prolongez ses maux en le laissant couvert d'opprobre et d'infamie.

BERTÔME.

On a abusé de votre amour pour égarer
votre raison.

CHARLES.]

Non, vous dis-je, mon oncle ; j'ai entre les
mains une preuve incontestable de l'innocence de Delandes.

BERTÔME.

Où est cette preuve ?

CHARLES, montrant le papier.

La voilà. C'est l'acte que firent entre eux les
ennemis de Delandes pour le perdre.

BERTÔME.

Il était au nombre des papiers que j'avais
entre les mains.

CHARLES.

Oui, mon oncle

BERTÔME.

Et vous avez abusé à ce point de ma confiance ! Remettez-moi ce papier.

CHARLES.

Je ne le puis.

BERTÔME.

Je vous l'ordonne !

CHARLES.

Dieu me le défend !

BERTÔME.

Voulez-vous me perdre ?

CHARLES.

Je veux vous sauver !

BERTÔME.

Ah ! je saurai te forcer à te dessaisir de ce funeste écrit !

CHARLES.

Non, jamais, jamais ! C'est un dépôt sacré dont je suis comptable à Dieu !

BERTÔME.

Charles, tous les soins que j'ai pris de votre enfance semblent s'être en un moment effacés de votre mémoire ! votre famille n'est plus rien pour vous ! vous lui préférez le plus vil des hommes ! enfin vous vous êtes uni avec un galérien pour conspirer la ruine et la perte de votre bienfaiteur, de votre second père !...

CHARLES.

Grand Dieu. !

BERTÔME.

Eh bien ! ingrat, fuis, fuis ma présence... Tu n'es plus rien pour moi ; je te désavoue pour mon fils adoptif, et je te donne ma malédiction.

CHARLES, accablé.

Ah !

BERTÔME, lui prenant le papier et sortant de scène.
La voilà donc enfin !

ACTE II, SCÈNE VIII.

223

CHARLES, le suivant. ?

Qu'en allez-vous faire, mon oncle ?

BERTÔME.

Que t'importe ?

CHARLES.

Mon oncle ! daignez m'entendre ! mon oncle ! au nom du Ciel !...

(A ce bruit , Brusquant et tout son monde paraissant en scène.)

TABEREAU. La toile tombe.

VIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente, sur le devant, la chambre du conseil ; au fond, la ville de Marseille, et la mer.

SCÈNE I.

BERTOME, seul.

Je reviens malgré moi dans ce lieu de douleur et de honte ; maintenant que je tiens l'écrit qui pouvait révéler le crime de mon parent et l'innocence de Delandes, je devrais abandonner le projet de faire descendre dans la tombe la victime de ma cupidité.... Mais Charles ne m'a-t-il pas menacé de se placer entre le crime et moi ? S'il allait me trahir auprès de ce Delandes, lui dire que j'ai en mes mains la preuve qu'il est innocent, je me trouverais compromis, et peut-être atteint par la justice... Il faut que Delandes périsse... Brusquant, à force d'or, servira mes desseins... Qu'entends-je ? Charles encore dans la bague ! Annette le cherche... Plus de doute ! ils vont concerter les moyens de découvrir la vérité et de me perdre. Je saurai les prévenir... bientôt Delandes n'existera plus.

(Il sort.)

ACTE III, SCÈNE II.

225

SCÈNE II.

ANNETTE, CHARLES.

ANNETTE.

En bien ! Charles ?... La tristesse est empreinte dans tous vos traits ! qu'avez-vous ?

CHARLES.

Annette, chère Annette, je viens de vous perdre !

ANNETTE.

Que voulez-vous dire ?

CHARLES.

J'avais entre les mains un acte qui justifiait entièrement votre infortuné père.

ANNETTE.

De qui le teniez-vous ?

CHARLES.

Je l'avais trouvé dans des papiers qui, remis à mon oncle...

ANNETTE.

Et vous l'avez égaré !

CHARLES.

Malgré la plus opiniâtre résistance, mon oncle, se servant de toute l'autorité que la nature lui donne sur moi, vient de me l'arracher avec violence.

29

ès

ier

nt,
vrai

2.

28-

de-

n-
est
lui
re
us

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente, sur le devant, la chambre du conseil ; au fond, la ville de Marseille, et la mer.

SCÈNE I.

BERTOME, seul.

Je reviens malgré moi dans ce lieu de douleur et de honte ; maintenant que je tiens l'écrit qui pouvait révéler le crime de mon parent et l'innocence de Delandes, je devrais abandonner le projet de faire descendre dans la tombe la victime de ma cupidité.... Mais Charles ne m'a-t-il pas menacé de se placer entre le crime et moi ? S'il allait me trahir auprès de ce Delandes, lui dire que j'ai en mes mains la preuve qu'il est innocent, je me trouverais compromis, et peut-être atteint par la justice... Il faut que Delandes périsse... Brusquant, à force d'or, servira mes desseins... Qu'entends-je ? Charles encore dans le bague ! Annette le cherche... Plus de doute ! ils vont concerter les moyens de découvrir la vérité et de me perdre. Je saurai les prévenir... bientôt Delandes n'existera plus.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ANNETTE, CHARLES.

ANNETTE.

Eh bien ! Charles ?... La tristesse est empreinte dans tous vos traits ! qu'avez-vous ?

CHARLES.

Annette , chère Annette , je viens de vous perdre !

ANNETTE.

Que voulez-vous dire ?

CHARLES.

J'avais entre les mains un acte qui justifiait entièrement votre infortuné père.

ANNETTE.

De qui le teniez-vous ?

CHARLES.

Je l'avais trouvé dans des papiers qui , remis à mon oncle...

ANNETTE.

Et vous l'avez égaré !

CHARLES.

Malgré la plus opiniâtre résistance , mon oncle , se servant de toute l'autorité que la nature lui donne sur moi , vient de me l'arracher avec violence.

ANNETTE.

Savez-vous qui lui a remis ce papier ?

CHARLES.

Un nommé Delson , qui habite ordinairement la ville d'Aix , mais qui se trouvait ici momentanément.

ANNETTE.

Ah ! Charles ! vous nous avez en effet perdus ! Cet acte est celui que mon père est allé chercher , celui sur lequel il comptait entièrement pour sa justification. Que faire ? que résoudre ?

CHARLES.

Mon oncle vous rendra l'honneur et la fortune par amitié pour moi , ou il nous perdra ensemble. Dès ce moment je lie mon sort au vôtre. Je ne vous quitte plus ! Il vous soustraira à l'ignominie que déverse sur vous un jugement inique , ou en devenant votre époux son neveu partagera cette infamie ! L'honneur , autant que l'amour , me dicte ce parti , qui ne peut qu'assurer mon bonheur , en même tems qu'il satisfera ma conscience.

ANNETTE , ensevelie dans ses réflexions.

Dites à votre oncle de se rendre ici.

CHARLES.

Ah ! vous essaieriez en vain de l'attendrir ! L'intérêt paraît avoir fermé son cœur à tout sentiment d'équité et de compassion.

ANNETTE.

Ce ne sera pas moi qui lui parlerai... ce sera mon père.

CHARLES.

Que pourra-t-il plus que vous ? Mais je vous obéis , et je vais , autant qu'il me sera possible , préparer favorablement mon oncle à cette entrevue , de laquelle dépend peut-être le bonheur de ma vie entière.

ANNETTE.

Allez , Charles , et comptez sur Annette comme elle compte sur vous.

SCÈNE III.

ANNETTE.

Où , je vais tâcher de trouver ce Monsieur qui a si généreusement pris la place de mon père. Vaincu par mes prières , il tentera de fléchir l'homme de qui dépend en ce moment notre destinée. Son neveu le dit inexorable : mais en arrivant dans cette ville , n'ai-je pas vu cet ami attendrir en ma faveur ce gardien des galères , qui paraissait aussi inaccessible à la pitié... Quel bruit !... Les galériens en révolte poursuivent de ce côté le garde , et semblent ne point écouter ses ordres.

(Elle se tient à l'écart.)

SCÈNE IV.

ANNETTE , BRUSQUANT , GALÉRIENS.

(Les galériens, révoltés et armés de batons, entrent
poursuivant Brusquant.)

BRUSQUANT.

N'APPROCHEZ pas , morbleu ! n'approchez pas !... Comment ! vous osez entrer ici !

UN GALÉRIEN

Il y a assez long-tems que nous sommes
tes victimes ; il faut que nous nous vengions
de tes mauvais traitemens.

BRUSQUANT.

Nous vous avons traités comme vous mé-
ritiez de l'être.

LE GALÉRIEN.

Nous espérons que la visite de monseigneur
Vincent de Paule apporterait quelque adoucisse-
ment à nos maux ; et l'on dit que c'est toi
qui lui as écrit pour le détourner de venir au
milieu de nous.

BRUSQUANT.

Cela n'est pas vrai.

LE GALÉRIEN.

Voilà la perfidie que tu faisais , pendant que
tu nous trompais par les préparatifs d'une
fête en son honneur.

BRUSQUANT.

Le grand dommage que ce serait après tout !

LE GALÉRIEN.

Vous l'entendez, amis ! point de quartier pour ce traître, ni pour ses agens.

(Les galériens sont prêts à assommer Brusquant, quand Vincent de Paule entre, et se jette parmi eux.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, VINCENT DE PAULE.

VINCENT.

Que faites-vous ? malheureux ! que faites-vous ?

LE GALÉRIEN.

Eh ! parbleu ! nous allons...

VINCENT.

Commettre un nouveau forfait, et appesantir le poids de vos fers.

LE GALÉRIEN.

Commettre un nouveau forfait !

VINCENT

Sur qui en effet prétendez-vous vous venger de vos peines ? sur un homme qui en est tout-à-fait innocent. Est-ce Brusquant qui vous a condamné à passer une partie de votre vie dans ce lieu de supplice ? C'est à vous

seuls que vous devez vous en prendre du sort affreux qui est devenu votre partage. ;

TOUS LES GALÉRIENS.

A nous seuls !

VINCENT.

Par les crimes qui vous ont attiré l'animadversion de la justice , ne vous êtes-vous pas mis en guerre avec la société entière ? Avez-vous pu croire , en souillant vos mains d'un faux ou d'un indigne larcin , faire une action autorisée ? Non , votre conscience vous a avertis que vous vous rendiez coupables , et vous connaissiez le châtimement que la loi réservait à cet oubli des devoirs les plus sacrés. Vous êtes punis , parce que vous avez mérité de l'être.

LE GALÉRIEN.

Cela se peut ; mais on exerce sur nous des rigueurs auxquelles on ne nous a pas condamnés !

VINCENT.

Vous les justifierez en vous révoltant : n'oubliez pas que la plus parfaite résignation peut seule intéresser encore en votre faveur , et vous réconcilier avec le reste des hommes. Est-ce dans cet état que vous prétendez attendre Vincent de Paule , et vous en faire un protecteur ?

LE GALÉRIEN.

On assure qu'il ne viendra pas , et que c'est

ACTE III, SCÈNE V.

131

celui que tu défends qui l'a détourné de venir. N'ayant plus rien à espérer, nous attaquons notre bourreau, parce que nous avons à notre tour la force sur lui.

VINCENT.

L'aurez-vous long-temps ? et si vous en abusez, n'en seriez-vous pas vous-mêmes les victimes... Mais, tenez, voilà un renfort qui arrive à celui dont sans moi vous alliez tout à l'heure vous faire un ennemi implacable.

(Un grand nombre de soldats entre en scène.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SOLDATS.

BRUSQUANT.

Ah ! oui, voilà du renfort ! Amis, tombons sur ces scélérats, et soyons sans pitié pour eux !

VINCENT, arrêtant Brusquant et les siens.

Sans pitié ! eh ! tu leur dois la vie. Il n'y a qu'un moment, il ne tenait qu'à eux de t'annéantir, et ils t'ont épargné ! Je t'ai garanti de leur fureur, je les sauverai de ta vengeance. Hommes imprudens, en considération de vos longs tourmens et du désespoir qu'ils peuvent par intervalles exciter dans votre ame, Brusquant vous pardonne, et promet, si vous vous conduisez bien à l'avenir, que

M. le Commissaire de la marine ne sera point instruit de cette rébellion.

BRUSQUANT.

Écoute donc, l'ami, tu prends là sur toi...

VINCENT.

Vas-tu me désavouer? non, tu es trop juste, et tu as trop bon cœur...

BRUSQUANT.

Je ne dis pas, mais enfin...

VINCENT.

As-tu oublié le plaisir que tu as ressenti ce matin en faisant par mes conseils une bonne action?

BRUSQUANT.

Non, non...

VINCENT.

Eh bien! encore celle-ci, et tu n'en seras pas fâché.

BRUSQUANT.

Allons, en faveur de votre nouveau camarade et de la circonstance, je vous pardonne; mais pourvu que je vous trouve tout à l'heure à l'ouvrage, et que je n'entende plus parler de la tâche de Delandes; c'est vous qu'elle regarde.

VINCENT.

Je ferai ma tâche.

LE GALÉBIEN.

Non, tu ne la feras pas, camarade: tu ne

sera plus chargé ici que d'accommoder nos disputes, et de nous rendre un peu moins méchants.

(Vincent s'obstine à les suivre; Brusquant et les soldats sortent de différens côtés, pendant que les gâliériens se retirent aussi Annette, qui se trouvait au milieu d'eux, reste seule en scène avec Vincent.)

SCÈNE VII.

VINCENT, ANNETTE.

VINCENT.

Vous ici, jeune fille!

ANNETTE.

Moi-même, Monsieur. Ne suis-je pas votre otage?

VINCENT.

Je n'ai pas besoin d'otage, et je vous gronderais de cette précaution inutile, si elle ne me procurait en ce moment le plaisir de vous voir et de causer avec vous des intérêts de votre père.

ANNETTE.

Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire de suite.

VINCENT.

Parlez, mon enfant, parlez avec confiance.

ANNETTE.

Mon père est plus malheureux encore dans ce moment!

VINCENT.

Que lui est-il arrivé de nouveau?

ANNETTE.

Vous vous rappelez qu'il était allé chercher un papier à la ville d'Aix?

VINCENT.

Eh bien ?...

ANNETTE.

Ce papier, sur lequel reposaient toutes nos espérances, est tombé entre les mains de son plus mortel ennemi!

VINCENT.

Que me dites-vous là ?

ANNETTE.

Monsieur, dans cette cruelle extrémité, j'ai osé compter encore sur vous.

VINCENT.

Et vous avez bien fait ; voyons, comment puis-je vous servir dans cette occasion ?

ANNETTE.

Vous tenez ici la place de mon père, et tout le monde croit que vous l'êtes effectivement. J'ai imaginé de vous faire avoir une entrevue avec cet ennemi acharné à notre perte... si vous le voulez toutefois... Vous êtes si élo-

quent, si persuasif! ah! vous le gagnerez peut-être!

VINCENT.

Cet ennemi ne connaît donc pas votre père?

ANNETTE.

Non, il ne l'a jamais vu.

VINCENT.

J'accepte l'entrevue, et... j'en augure favorablement. J'ai opéré des conversions plus difficiles.

ANNETTE.

Ce papier une fois entre vos mains pourra nous être utile.

VINCENT.

Je me chargerai de le faire valoir; avertissez donc la personne en question que je l'attends en ce lieu.

ANNETTE.

Oh! elle doit être déjà avertie; j'ai quelqu'un auprès de ce méchant homme-là.

VINCENT.

Cette personne a-t-elle du pouvoir sur son esprit.

ANNETTE.

C'est son neveu.

VINCENT.

Vous paraissez bien émue en prononçant ce mot?

VINCENT DE PAULE.

ANNETTE.

Oh! Monsieur, si nous nous aimons, croyez qu'il n'y a rien de criminel dans notre attachement.

VINCENT.

Ma fille, l'amour est un sentiment légitime, quand il s'accorde avec le devoir.

ANNETTE.

Mais nous ne pouvons rien obtenir de son oncle.

VINCENT.

Nous verrons.

ANNETTE.

Il ne manquait plus, pour compléter mon bonheur et la reconnaissance que je vous dois, que de vous voir approuver notre amour. Je vais, Monsieur, prévenir que vous consentez à l'entrevue.

VINCENT.

Allez, ma fille, Dieu soutiendra votre courage, puisqu'il prend sa source dans la piété filiale.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

VINCENT DE PAULE , BRUSQUANT.

BRUSQUANT , regardant sortir Annette avec intérêt.

PAUVRE jeune fille ! pauvre jeune fille !

VINCENT.

Brusquant s'étonne de me voir ici au lieu d'être à l'ouvrage, et il vient m'en faire le reproche.

BRUSQUANT.

Non, ce n'est point de cela qu'il sagit. (*Regardant encore par où Annette est sortie.*)
Pauvre jeune fille !

VINCENT.

Cette jeune fille occupe bien Brusquant ; j'espère cependant qu'il a pour jamais renoncé aux mauvais desseins que je lui ai d'abord eus sur elle ?

BRUSQUANT.

Oh ! certainement ; c'est à cause de son père que je prends dans ce moment tant d'intérêt à elle. Ecoute, mon ami, on te croit ici Delandes que tu remplaces.

VINCENT.

Certainement.

BRUSQUANT.

Un des plus grands ennemis de ce Delan-

des va avoir en ce lieu même une entrevue avec toi.

VINCENT.

Je le sais.

BRUSQUANT.

Pour en venir plus facilement à accommoder vos différends, il va t'inviter à boire un coup avec lui. (*Bas.*) Ce misérable m'a donné une poignée d'or pour placer devant toi un flacon empoisonné qu'il m'a remis.

VINCENT.

Grand Dieu ! que m'apprends-tu là ?

BRUSQUANT.

A la fin de votre repas, des hommes apostés approcheront brusquement en feignant de se quereller, et jeteront les verres et la bouteille dans la mer.

VINCENT.

O comble de la scélératesse !

BRUSQUANT.

Ne crains rien, je ne me suis chargé de ce crime que pour qu'il ne pût être commis par un autre.

VINCENT.

Tu n'as prévenu personne ?

BRUSQUANT.

Non, j'ai imaginé un meilleur moyen de punir le coupable : la peine du talion, ma foi. Je laisserai les choses s'exécuter comme elles

ACTE III, SCÈNE VIII. 239

ont été réglées par ce monstre. Seulement ce sera devant lui que je mettrai le vin en question. Comment trouves-tu ce moyen?

VINCENT.

Il est aussi affreux que le crime lui-même.

BRUSQUANT.

Ah ! bah ! te voilà encore avec ta maudite sensibilité pour ceux qui n'en méritent pas.

VINCENT.

Doit-on jamais se faire justice soi-même?... Mais pour certaines raisons je t'approuve dans cette circonstance ; ne parle de cela à qui que ce soit.

BRUSQUANT.

Sois tranquille... je vois notre homme qui s'approche ; je me retire.

VINCENT, sur l'avant-scène, pendant que Bertôme, au fond du théâtre fait des signes d'intelligence à Brusquant, qui y répond.

Ce malheureux dessein, et la vengeance cruelle que Brusquant a voulu en tirer, me serviront merveilleusement. Sauvons un innocent, et obligeons à la fois un homme qui n'est qu'égaré par un vil intérêt de rentrer dans la bonne route.

SCÈNE IX.

VINCENT DE PAULE, BERTOME.

(Bertôme paraît embarrassé.)

VINCENT, allant à lui.

MONSIEUR ne chercherait-il pas quelqu'un
dans ce lieu ?

BERTÔME.

Oui, on m'a affectivement fait consentir à
une entrevue avec...

VINCENT.

Avec un nommé Delandes, n'est-ce pas ?

BERTÔME.

Précisément.

VINCENT.

Eh bien ! Monsieur, ce Delandes est devant
vous.

BERTÔME.

Ah ! c'est vous, mon ami, qui êtes ?... En
effet, je vous reconnais.

VINCENT :

Oui, Monsieur, c'est moi qui suis l'infortuné
qu'un de vos parens, aidé par quelques scélé-
rats, a réduit au sort le plus affreux.

BERTÔME.

Vous avez été condamné par un jugement
solennel.

ACTE III, SCÈNE XI.

241

VINCENT.

Cela est vrai, mais je ne suis pas coupable, et l'on assure que depuis quelques heures vous avez entre les mains une preuve irrécusable de mon innocence.

BERTÔME.

Ah ! l'on vous a dit ?... Nous allons causer de cela. Brusquant !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BRUSQUANT.

BERTÔME, *bas* à Brusquant, qui met des verres et du vin sur la table.

Vous ne vous êtes pas trompé ?

BRUSQUANT, *s'en allant*.

Non, non. (*Bas à Vincent.*) Le flacon en question est bien à sa place.

VINCENT, *à part*, regardant Bertôme

Voilà donc où l'avarice peut conduire l'homme !

SCÈNE XI.

VINCENT DE PAULE, BERTÔME.

BERTÔME, versant à boire.

Ah ! ça, l'on vous a donc rapporté ?...

Méiodrames. 18.

21

VINCENT.

Que vous aviez entre les mains l'acte passé entre vos parens et quelques misérables pour me perdre ; oui, Monsieur.

BERTÔME.

Oh ! un tel acte n'est pas sans réplique.

VINCENT.

L'entrevue que vous m'avez accordée me donne lieu de croire, Monsieur, que vous le regardez comme une preuve incontestable de mon innocence ; et que vous êtes disposé à en faire un usage convenable.

BERTÔME.

Enfin nous tâcherons d'arranger cette affaire-là. Allons !

VINCENT, prenant le verre et le portant à ses lèvres.

Vous n'éprouvez donc aucune peine de me voir ce vin sur les lèvres.

BERTÔME.

Aucune.

VINCENT.

Je bois.

BERTÔME, prenant un verre de vin, dit à part.

La mort coule dans ses veines. (*Haut, et portant le verre à sa bouche.*) Je vais à mon tour.

VINCENT, l'arrêtant.

Arrêtez : ce vin est empoisonné !

BERTÔME, se levant avec précipitation.

Empoisonné!

VINCENT.

Oui, c'est celui que vous aviez ordonné que l'on mit à ma place. L'honnête homme que vous croyez avoir gagné pour cet épouvantable forfait a voulu vous rendre victime de votre propre scélératesse. Après m'avoir prévenu, il a mis devant vous le poison que vous me destiniez.

BERTÔME,

Je suis perdu !

VINCENT.

Cet homme peut déposer contre vous, et ce vin est une preuve suffisante.

BERTÔME.

Ah ! Monsieur, ne me livrez pas à la vengeance des lois.

VINCENT.

Eh quoi ! non content de jouir en paix des richesses que vous saviez injustement acquises, puisque vous aviez entre les mains les preuves de mon innocence, vous avez cherché à me donner la mort !

BERTÔME.

Oui.

VINCENT.

La mort à un homme qui ne vous a jamais offensé ! que votre indigne avarice condam-

nait déjà à trainer sa vie dans la condition la plus misérable ! et envers lequel enfin vous n'étiez injuste et barbare que parce qu'il avait été, une première fois, victime de l'injustice et de la barbarie de l'un des vôtres !

BERTÔME.

Il est vrai !

VINCENT.

Et quelle mort ? une mort affreuse ! qui devait me faire périr dans des tourmens incalculables ! Et vous me voyiez froidement prendre le breuvage, instrument de mon supplice ! et vous vous prépariez à jouir des convulsions horribles qui devaient être le fruit de votre perfidie, et consommer votre épouvantable triomphe !

BERTÔME.

Ah ! je suis un monstre !

VINCENT.

Repentez-vous de cette indigne action, demandez-en pardon à Dieu, et songez à la réparer par la pureté exemplaire du reste de votre vie.

BERTÔME.

C'est là toute votre vengeance ?

VINCENT.

Je ne veux point me venger ! je veux rendre à la vertu un homme que ses passions ont éloigné d'elle.

BERTÔME.

Est-il encore digne de la connaître ?

VINCENT.

C'est une mère indulgente , que ses fils repentans trouvent toujours prête à leur tendre les bras.

BERTÔME.

Il est des forfaits que le Ciel ne pardonne pas !

VINCENT.

Il n'en est point au contraire qu'il ne pardonne ! Ami , si ton cœur éprouve de véritables remords de la mauvaise action dans laquelle je viens de t'arrêter , lève les yeux vers le Ciel que tu viens de blasphémer , et tu y verras des signes de miséricorde qui te persuaderont qu'il est toujours un chemin ouvert au repentir.

BERTÔME.

Au jour terrible de ses jugemens , ne seras-tu pas toi-même mon accusateur ?

VINCENT.

Non , si ton retour a été sincère. Le mal que tu as voulu me faire est déjà entièrement effacé de ma mémoire. C'est un songe pénible, qu'il faut que nous oublions l'un et l'autre , et que j'ai , moi , pour totalement banni de ma pensée. Allons , mon frère , mets ta main dans la mienne , et qu'une amitié fran-

che et confiante s'établitte à jamais entre nous.

BERTÔME.

Oui, homme généreux et sublime, je suis ton frère, et je veux devenir ton ami; mais c'est en me montrant digne de ces deux titres, que tu viens de rendre les plus beaux dont puisse s'honorer l'humanité. Voici l'acte qui constate ton innocence, et il faut que ces fers tombent à l'instant même. (*S'avançant vers une coulisse, il dit à très-haute voix :*) Vous qu'un châtiment terrible attache à cette terre d'expiation et de douleur, et vous qui exercez en ces lieux une surveillance aussi sévère qu'utile, accourez! accourez!

VINCENT,

Que veux-tu faire?

BERTÔME.

C'est la voix du crime subjugué par l'innocence qui se fait entendre à vous: accourez!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMMISSAIRE DE LA MARINE,
BRUSQUANT, SOLDATS ET GENS DU PEUPLE,
entrant en scène.

BRUSQUANT.

En bien! qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

ACTE III, SCÈNE XII

47

BERTÔME.

Amis ! arrachez-lui d'indignes chaînes que
le coupable seul doit porter ! C'est moi qui
les ai méritées, c'est moi que vous devez
écraser sous leur poids.

VINCENT.

Que faites-vous, imprudent ?

BERTÔME.

Cet homme n'est point criminel ! J'ai brisé
long-tems en mon pouvoir les preuves de son
innocence ; une infâme avanie me les a fait
retenir ! Qu'en prenant sa place , j'aie noté
crime et celui du parent innocent du crime
cipité dans cet abîme de malheur.

VINCENT.

Arrêtez !

BERTÔME.

Je voulais - par un sacrifice de ma
m'assurer une fortune que j'ai
vait faire reconnaître ma justice
tête, et à se faire justice de son
son caractère et de son cœur
gir de mon crime et de mon
veux de ma justice et de mon
Donnez-moi un peu de temps
regardera comme un homme

BERTÔME.

Allons, si le ciel est juste.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DELANDES, ANNETTE,
CHARLES et JACQUES, qui les suit.

DELANDES, au Commissaire, et tenant la bourse
de Vincent de Paule à la main.

MONSIEUR, à peine sorti de ces lieux où
l'erreur de juges prévenus m'avait précipité,
ne m'aurait-on pas déjà accusé d'un nouveau
crime ?

BRUSQUANT.

D'un nouveau crime ! ah ! c'est toi, De-
landes ?

DELANDES.

Je vous proteste que je suis innocent.
Cette bourse renfermant cent louis ne devait
pas être dans ma poche, je le sais ; elle ne
m'a jamais appartenu. Aussitôt que je l'ai eu
trouvée, quelque intérêt que j'eusse à aller
chercher les papiers qui doivent servir à ma
justification, je suis revenu me mettre en vos
mains. Qu'on examine rigoureusement ma
conduite.

BRUSQUANT, remarquant l'émotion et l'embar-
ras de Vincent de Paule.

Expliquons-nous, expliquons-nous. Qu'a-
rais-tu ce matin dans ta poche ?

DELANDES.

Dix louis.

BRUSQUANT.

Tu en es bien sûr ?

DELANDES.

On ne peut plus certain.

BRUSQUANT.

Qui as-tu approché ?

DELANDES.

Vous seulement...

BRUSQUANT.

Ce n'est pas moi qui ai glissé dans ta poche les cent louis en question, je ne suis pas homme à faire de ces tours-là.

DELANDES.

Et ce brave homme à qui j'ai donné huit de mes louis pour prendre momentanément mes fers.

BRUSQUANT, montrant Vincent de Paule.

Voilà ton bienfaiteur.

DELANDES et ANNETTE.

Serait-il possible !

VINCENT.

D'où conjecturez-vous ?..

BRUSQUANT.

Ose le nier ! prendre Dieu à témoin que ce n'est pastoil.. Ah ! je tetiens, monsieur l'homme

de bien ! (*Au Commissaire de la marine.*)
 Oh ! Monsieur , vous voyez un galérien d'une
 espèce toute nouvelle. Ce matin il a payé
 pour prendre les fers de Delandes , et depuis
 ce moment il est ici pour tout le monde un
 objet d'amitié , de respect et d'admiration. Il
 y a quelques heures , ces hommes se sont
 révoltés ; ils étaient les plus forts , ils allaient
 m'écraser : c'est lui qui a suspendu leur fu-
 reur , enchaîné leur rage. Vous voyez ce qu'il
 a fait faire à cet inconnu. Ce vieillard et sa
 fille le comblent de bénédictions. Quel est-il ?
 c'est ce que j'ignore , par exemple , et ce qu'il
 ne vaudra peut-être pas nous dire.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES.

JACQUES, dans la poulisse.

Mon maître ! où est mon bon maître ? (*Il
 entre en scène, reconnaît Vincent de Paule,
 et court à lui.*) Vous , mon maître , des
 fers !.. des fers !.. que signifie ?..

BRUSQUANT.

Tu appelles cet homme ton maître , toi ?
 Dis-nous donc qui il est ?

JACQUES.

Eh ! c'est monseigneur Vincent de Paule.

ACTE III. SCÈNE XIV.

251

TOUT LE MONDE.

Vincent de Paule!

BRUSQUANT, aux galériens.

A genoux, coquins ! à genoux !.. encore plus bas. Prosternez-vous, prosternez-vous !
Hommage à l'héroïsme de la vertu !

(Tout le monde est prosterné.)

VINCENT, sur le tableau.

Mon Dieu ! ne permets pas que l'orgueil s'empare de mon cœur : c'est pour toi que j'ai fait cette action, c'est vers toi qu'en doit monter l'encens. (*Brusquant détache les fers de Vincent de Paule.*) Jacques, je vous avais écrit de ne point venir me retrouver dans ce lieu.

JACQUES, aidant Vincent de Paule.

Je n'ai point reçu votre message, mon bon maître, et je venais vous rendre compte de l'exécution de vos ordres.

BERTÔME.

Je suis à votre discrétion, qu'ordonnez vous de moi, Monseigneur ?

VINCENT.

Que les choses soient rétablies dans l'état où elles auraient dû toujours rester, et que votre neveu devienne l'époux de cette aimable enfant. Delandes, vous êtes justifié ; que le bonheur de ces jeunes gens réunisse deux familles que l'intérêt avait divisées. (*Au Com-*

252 VINCENT DE PAULE.

missaire de la marine.) Monsieur, je réponds de cet infortuné, en attendant que le Roi ait prononcé sa réhabilitation.

BRUSQUANT, revenant sur le devant du théâtre.

Mais, ce n'est pas un homme cela, c'est un Dieu !

VINCENT.

C'est un homme à qui Dieu daigne montrer son devoir, et qui sait le remplir.

FIN DE VINCENT DE PAULE.

LE
PETIT POUCKET,
ou
L'ORPHELIN DE LA FORÊT,
MÉLODRAME FÉERIE EN TROIS ACTES,
PAR MM. GUILLAUME ET AUGUSTIN.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de la Gaîté, le 26 août 1820.

PERSONNAGES.

LE PETIT POUCKET.

JACQUES, braconnier.

MATHURINE, sa femme.

GEORGES, fils de Jacques.

PIERRE, frère de Georges.

SIR RODOLPHE, seigneur suzerain.

ROSAURE, veuve du comte de Valencour.

BERTHE, suivante de Rosaure.

JULES, vieux domestique de Rodolphe, et
concierge du château.

UN GÉNIE INFERNAL.

L'OMBRE du comte de Valencour.

UNE FÉE BIENFAISANTE.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

HABITANS SAUVAGES DES PYRÉNÉES.

ENFANS DE DIVERSES CONDITIONS.

DAMES, ÉCUYERS.

SONGES.

GÉNIES AÉRIENS.

GARDES.

La scène se passe en France, au pied des Pyrénées,
au commencement du treizième siècle.

LE
PETIT POUCKET,
MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière délabrée ; au milieu , une petite table et des tabourets grossiers ; sur la table , une vieille lampe.

SCÈNE I.

**MATHURINE , GEORGES , PIERRE ,
LE PETIT POUCKET,**

(Au lever du rideau , les trois enfans sont groupés autour de leur mère , qui tient un vieux livre à la main ; les enfans écoutent la lecture avec avidité.)

MATHURINE , chantant la fin d'un couplet.

Soudain l'ogre dans sa furie,
Fond sur ces malheureux enfans :
Or, v'là comment , dans cette vie ,
Les p'tits sont victimes des grands.

GEORGES , se resserrant contre sa mère.

Où ! maman ! cette histoire-là est bien terrible : j'en tremble !

POUCET, riant.

Ne vois-tu pas bien que cela est inventé pour faire peur aux petits garçons ?

PIERRE.

Pour moi, je n'irai jamais seul dans la forêt.

MATHURINE, à part, avec inquiétude.

Jacques ne revient pas... La fatigue et le besoin m'accablent. (*Regardant ses enfans.*) Qu'ils doivent souffrir !

PIERRE ET GEORGES.

Maman, continue donc l'histoire.

POUCET.

Oui, maman, car je vois bien que mes frères n'ont plus ni faim ni sommeil.

MATHURINE, reprenant le livre.

SECOND COUPLET.

Sous une voute souterraine,
Au fond d'un cachot ténébreux
L'ogre barbare les entraîne,
Et les saisit par les cheveux ;
En vain chacun d'eux le supplie,
Rien n'attendrit un cœur méchant,
Or, v'là comment, dans cette vie,
Le p'tit est victime du grand.

POUCET, riant.

Quelle aventure !

GEORGES.

Ça me fait frémir !

PIERRE.

Est-ce qu'il les a mangés, maman ?

MATHURINE.

Vous allez voir, mes enfans, qu'il est pour les malheureux une Providence. Écoutez.

TROISIÈME COUPLET.

Toutes vos prières sont vaines,

Dit l'ogre ; vous allez périr...

Aussitôt d'un grand bruit de chaînes

Le cachot vient à retentir...

(On frappe très-fort à la porte de la chaumière ; tous les enfans effrayés se cachent, à l'exception de Poucet.)

PIERRE ET GEORGES.

Ah ! mon Dieu ! nous sommes perdus !...

JACQUES, en dehors.

Ouvrez ; c'est moi.

MATHURINE.

C'est mon mari !

LES ENFANS.

C'est papa !

(Mathurine ouvre la porte.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES.

(Jacques entre, le désespoir peint sur la figure ; il est accablé de fatigue. Les enfans courent vers lui pour l'embrasser ; il les repousse. Mathurine reste interdite et effrayée.)

MATHURINE , à Jacques.

En bien ?

JACQUES , d'une voix sombre.

Rien. Tous les cœurs sont fermés. Les pauvres sont sans secours , et les riches sans pitié.

GEORGES.

Que dis-tu donc là , papa ?

PIERRE.

Tu as l'air bien triste.

POUCET , à part.

J'en devine la cause.

GEORGES ET PIERRE.

Nous apportes-tu du pain ?

MATHURINE.

Hélas !

POUCET.

Mes frères , il est tard ; ! passons-nous de souper ; demain nous déjeunerons de meilleur appétit.

ACTE I, SCÈNE III.

259

JACQUES, toujours troublé.

Oui, demain je vous conduirai à la ville prochaine... où un ami charitable... Bonsoir, mes enfans, bonsoir.

(Il les embrasse ; les enfans sortent.)

POUCET, à part.

Ces soupirs, cette tristesse... Il se passe quelque chose de singulier.

(Il sort reconduit par Mathurine.)

SCÈNE III.

JACQUES, MATHURINE.

MATHURINE. |

A LA ville prochaine !... Que voulais-tu leur dire ?

JACQUES, à part.

Comment lui apprendre ?...

MATHURINE.

Quel trouble !

JACQUES, à part.

Plus de ressources !

MATHURINE, vivement.

Jacques ! Jacques ! mon ami, tu me caches quelque chose.

JACQUES.

La misère et la mort ! Oui, la mort ! je ne puis plus l'échapper.

LE PETIT POUCKET.

MATHURINE.

Qu'as-tu fait , malheureux ? Je frémis !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , POUCKET ; il entre doucement et se cache sous la table.

POUCKET , à part.

TACHONS de découvrir le mystère.

JACQUES.

Les archers de Monseigneur sont à ma poursuite.

MATHURINE.

O Ciel ! ce méchant homme , qui , du fond de son château , répand la terreur sur toute cette contrée , et sur lequel on débite des histoires si étranges , viendrait-il troubler des malheureux dans leur chaumière ?

JACQUES.

Il n'est que trop vrai ; quoique nous n'habitons ce pays que depuis peu de tems , on sait que je suis braconnier ; on me cherche ; j'ai vu les gardes dans la forêt ; si je tombe entre leurs mains , je subis le châtiment honteux qu'inflige une loi dictée par l'orgueil et la tyrannie.

MATHURINE.

Que faire ? que devenir ?

JACQUES.

Fuir, ou attendre le supplice.

MATHURINE.

Et mes pauvres enfans ?

JACQUES.

Nos enfans ! nous ne pouvons plus subvenir à leurs besoins, nous n'avons aucun espoir de soutenir leur faible existence. Un seul moyen nous reste ; il est terrible, déchirant pour un père ; mais il est inévitable dans notre situation.

MATHURINE.

Quel est-il ?

POUCET, à part.

Écoutez bien.

JACQUES.

Je vais les emmener avec moi dans la forêt, sous prétexte de les conduire à la ville voisine ; et là, si j'en ai le courage...

MATHURINE, avec effroi.

Que feras-tu ?

JACQUES.

Je les abandonnerai à la Providence.

MATHURINE.

Tu les abandonneras ?

POUCET, bas.

Pauvre petit Poucet, tu vas mourir de faim.

JACQUES.

Quelque voyageur les trouvera , en prendra
soin.

MATHURINE.

Non , je n'y consentirai jamais.

JACQUES.

Tu préfères donc les voir périr de besoin ,
sans pouvoir leur porter le plus léger secours ?
Crois-tu que cette résolution ne coûte pas
à mon cœur ? Va , ma chère Mathurine , je
sens trop que je suis époux et père ; et ces
titres , qui me sont bien chers , doublent
aujourd'hui ma douleur et mes regrets.

MATHURINE.

Me séparer de ma famille ! abandonner mes
enfants !

JACQUES.

Ou périr avec eux.

MATHURINE.

Et le petit Poucet , cet orphelin intéressant
que nous avons trouvé au pied du grand
chêne , à l'étoile des quatre chemins , et que
j'ai élevé à l'égal de mes propres fils ?

POUCET , à part.

Qu'entends-je ?

MATHURINE.

Cet enfant faisait ma seule espérance ; cette
pierre précieuse enchâssée dans de l'or , que
nous trouvâmes attachée à son bras , annonce

assez que son origine n'est pas commune.

POUCET, à part.

Je ne suis pas leur fils !

JACQUES, avec une nuance de joie.

Cet or.../ cette pierre] précieuse, je n'y songeais pas... elle seule pourrait nous arracher à la misère.

MATHURINE, froidement.

Oui, mais c'est un dépôt sacré que la probité nous impose le devoir de respecter.

JACQUES.

Tu as raison, Mathurine ; soulager sa misère aux dépens des autres, c'est se rendre plus malheureux encore.

POUCET, à part.

Qu'ils sont bons !

JACQUES.

D'ailleurs, ce bracelet peut un jour servir à cet enfant pour découvrir le secret de sa naissance ; puisque nous l'abandonnons, ne lui enlevons pas un héritage qui lui sera si nécessaire.

(Un grand bruit se fait entendre à la porte, Poucet se retire doucement.)

JACQUES, avec effroi.

Ce sont les archers ! Dans cette chambre...

Ces enfans... Cette fenêtre qui donne dans le bois... Il n'y a pas un moment à perdre.

(On frappe de nouveau ; Jacques ouvre la fenêtre tandis que Mathurine va chercher les enfans ; Jacques passe par la fenêtre ; Mathurine lui remontre les enfans les uns après les autres ; pendant ce tems on frappe toujours avec violence , quand Poucet , qui est le dernier , est tout-à-fait passé par la fenêtre , la porte s'enfonce et les gardes entrent dans la chaumière.)

SCÈNE V.

(Mathurine referme la fenêtre et feint de dormir sur une chaise : les gardes la secouent pour la réveiller , lui demandent où est son mari , la menacent , cherchent partout , et ne trouvant rien , enfoncent la fenêtre et se précipitent dans la forêt à la poursuite des fugitifs. Mathurine se retire dans sa chambre après avoir prié le Ciel de veiller sur ses enfans et sur son mari.)

SCÈNE VI.

(Le théâtre change, et représente sur la droite un site d'un aspect sauvage; sur la gauche, l'entrée de la forêt; dans le fond, est un vieux château, avec une herse d'airain, le château est flanqué de deux tours qui sont liées par un petit mur surmonté d'une grille; derrière le mur est un fossé rempli d'eau; derrière le fossé est une tour avec une fenêtre à vitreaux peints; plus loin, à gauche, on distingue le beffroi au bout d'une cour entourée de bâtimens sombres et gothiques; sur le devant de la scène, à gauche, un berceau en fleurs; du côté opposé, un banc de verdure. Il ne fait pas encore jour.)

BERTHE, JULES, sortant du château.

BERTHE.

O CIEL ! mon cher Jules, je suis glacée d'effroi !...

JULES.

Chut... Parlez plus bas : la vedette de nuit est peut-être encore sur le donjon ; si on nous entendait, si on nous voyait ensemble à cette heure, nous serions perdus.

BERTHE.

Et que deviendrait notre chère maîtresse ?

JULES.

C'est pour adoucir ses maux, qu'il faut supporter les nôtres.

BERTHE.

Pauvre Rosaure ! depuis si long-tems enfermée dans ce château ! Mais comment a-t-elle pu consentir à unir sa main à celle de cet homme barbare ?

JULES.

Consentir ! Détrompe-toi, Berthe ; jamais elle n'y a consenti. Rosaure , sous le nom d'épouse de Rodolphe , est toujours la veuve de l'infortuné comte de Valencour , et cependant elle ne connaît pas encore les crimes de son persécuteur.

BERTHE.

Quels crimes ?

JULES, avec mystère.

C'est ici , c'est à cette place même , que le comte de Valencour , victime d'une affreuse trahison , séduit par les fausses caresses de l'hospitalité , tomba sous le poignard de sire Rodolphe. C'est derrière cette grille , au pied de cette tour , que la terre recouvrit ce forfait. Peu de tems après , sire Rodolphe fit enlever Rosaure , et la fit transporter du château de Valencour dans cette sombre forteresse. Ce fut sur les cendres encore fumantes de son époux qu'il exigea sa main : mais Rosaure , sans connaître le meurtrier de Valencour , a résisté à toutes ses sollicitations.

BERTHE.

N'est-il donc aucun moyen de la sauver ?

JULES.

Aucun; les confins des états de sire Rodolphe sont fermés par des forteresses et surveillés par des gardes nombreux; nul n'en peut sortir. D'ailleurs l'existence de ce méchant homme est protégée par une puissance surnaturelle; et par un charme magique, lorsque Rodolphe s'éloigne du château, si Madame voulait s'écarter de cette enceinte, un beffroi, placé dans cette vieille tour dont personne ne peut approcher, sonne de lui-même, et donne partout l'alarme.

BERTHE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! que me dis-tu là ?

JULES.

J'ignore ce qu'on médite de nouveau; depuis quelques jours, Monseigneur paraît plus sombre, plus agité. Il y a trois nuits, l'horloge venait de sonner deux heures, je traversais cette cour pour aller à la porte du château, que j'avais oublié de fermer. Tout à coup j'entends un grand bruit; je me retourne, et j'aperçois Monseigneur, pâle, défait, sortant à pas précipités de la tour du beffroi, et poursuivi par je ne sais quel fantôme... Au même instant la lumière s'est éteinte; je n'ai pu en voir davantage.

BERTHE.

Si mon amitié pour ma chère maîtresse n'était plus forte que la frayeur qui vient de

s'emparer de moi, je n'oserais jamais rentrer dans cet affreux château.

JULES.

Ce n'est pas tout encore. Le lendemain de cette nuit terrible, Monseigneur fit publier à son de trompe, dans tous ses états, qu'on eût à lui livrer sur-le-champ tous les enfans mâles, jusqu'à l'âge de huit ans, et ce sous peine de la vie; je ne sais s'il veut faire de ces innocentes victimes un sacrifice à ses dieux infernaux; mais son ordre s'exécute, et ses gardes saisissent tous les enfans qu'ils rencontrent.

BERTHE.

Quel horrible mystère !

JULES.

Il est tems de nous séparer; sire Rodolphe va partir au point du jour pour aller à la chasse; nous profiterons de l'instant où il sera éloigné avec tous ses gardes, pour faire sortir Madame de sa prison, et lui faire respirer un moment l'air pur de la campagne.

BERTHE.

Moi, j'ai fait avertir en secret les jeunes filles du village; et quoiqu'elles n'approchent qu'avec crainte de ce château, elles m'ont promis de venir apporter des fleurs à Madame: cet hommage pourra la distraire un moment de ses peines, et peut-être trouverons-nous quelques moyens de les soulager.

ACTE I, SCÈNE VII.

269

JULES.

Et comment prévenir les villageoises du départ de Monseigneur ?

BERTHE.

J'ai pensé à cela. Dès qu'il sera bien loin ,
je mettrai un petit étendard sur le donjon de
la grande tour , pour leur annoncer qu'elles
peuvent venir sans danger.

(Le cor sonne dans le château.)

JULÉS.

Voici le signal qui annonce le départ de
Monseigneur ; laissez-moi seul l'attendre.

(Berthe rentre dans le château.)

SCÈNE VII.

JULES se promène quelque tems en rêvant.

* SCÈNE VIII.

JULES ; LES GARDES , sortant du château ,
armés d'arcs et de flèches ; SIR RODOLPHE ,
s'avancant après eux.

RODOLPHE.

Que fais-tu là avant l'aurore ?

JULES , avec embarras.

Je sais que Monseigneur n'aime point à
attendre ; je m'étais placé d'avance sur son
passage pour recevoir ses ordres.

23.

Avant de partir, je veux entretenir un moment Rosaure ; qu'on l'amène en ces lieux.
(Jules le salue et rentre au château.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROSAURE, BERTHE.

(Rosaure arrive, conduite par Jules ; elle est pâle et abattue ; sa démarche exprime la douleur ; elle frémit lorsqu'elle se trouve près de Rodolphe : celui-ci d'un geste fait retirer au fond de la scène Berthe et Jules.)

RODOLPHE.

J'ai voulu vous voir, Madame, pour vous faire connaître ma volonté. Songez que c'est aujourd'hui le dernier jour que je vous accorde ; demain il faut satisfaire mon amour trop long-tems outragé par vos refus.

ROSAURE

Puis-je oublier la mémoire d'un époux que j'aimais, et qui me fut si chère ?

RODOLPHE.

Il ne tient qu'à vous, Madame, d'en trouver un autre qui vous aime plus encore.

ROSAURE.

Pouvez-vous désirer un cœur flétri par l'infortune ?

ACTE I. SCÈNE IX.

271

RODOLPHE.

L'amour a fait couler vos larmes , c'est à l'amour de les tarir.

ROSAURE.

Je ne puis cesser d'être fidèle.

RODOLPHE.

Fidèle à des cendres insensibles ?

ROSAURE.

Que ne puis-je les réunir pour les presser contre mon sein ! elles me rappelleraient l'image d'un fils chéri !...

RODOLPHE.

Hélas ! Madame , j'ai pleuré comme vous cet enfant.

ROSAURE.

Êtes-vous bien certain qu'il n'existe plus ? Pardonnez ; mais une mère ne perd jamais l'espérance.

RODOLPHE.

Je vous le répète , Rosaure , il est mort ; et la même tombe a renfermé , dans le même jour , votre époux et votre fils.

ROSAURE , pleurant.

O sort fatal !

RODOLPHE.

Mais il est un terme à la douleur , et la raison doit reprendre son empire ; j'exige...

ROSAURE, l'interrompant.

Sire Rodolphe, au nom de vos enfans, ne forcez pas une mère à rompre des vœux inviolables; j'ai juré d'être fidèle à la mémoire du comte de Valencour; rien ne pourra me déterminer à manquer à mes sermens.

RODOLPHE, avec hauteur.

Des sermens!

ROSAURE, vivement.

Ils sont sacrés.

RODOLPHE.

Ils furent téméraires.

ROSAURE.

Je ne puis les violer.

RODOLPHE.

Il faut les enfreindre.

ROSAURE.

La nature le défend.

RODOLPHE.

L'amour l'ordonne.

ROSAURE.

Songez à cette amitié qui vous unissait à mon époux.

RODOLPHE.

Votre époux lui-même, expirant dans mes bras, et recevant de moi les dernières consolations, m'imposa le devoir de veiller désor-

ACTE I, SCÈNE X.

273

mais à votre bonheur ; je ne puis mieux l'assurer qu'en vous offrant ma fortune et ma main. Je vous laisse, Madame ; à mon retour, songez que je demanderai votre réponse, et qu'elle décidera de votre sort et du mien.

(Il sort avec ses écuyers.)

SCÈNE X.

ROSAURE, JULES, BERTHE.

(Rosaure s'assied dans la plus profonde tristesse.)

JULES.

ALLONS, notre bonne maîtresse, un peu de courage ; il n'y a point d'apparence que Monseigneur rentre de sitôt ; Berthe et moi, nous avons placé sur cette tour le petit drapeau qui doit servir de signal aux villageoises.

ROSAURE.

Ah ! mes amis, que je vous cause de peines !

BERTHE.

Nous sommes trop heureux si nous pouvons un moment vous faire oublier vos malheurs.

(Jules et Berthe s'éloignent et rentrent dans le château.)

SCÈNE XI.

ROSAURE.

Je ne sais quel sentiment m'agite... Ces lieux déserts, cet asile fatal !... Je voudrais n'y plus rentrer, je voudrais fuir ; mais le timbre du beffroi placé dans cette tour donnerait l'alarme aux satellites du tyran qui me tient captive... O Valencour ! du haut des cieux jette un regard de pitié sur celle qui t'a consacré sa vie tout entière : et toi, mon fils, dont les caresses auraient fait toute ma consolation, viens par ton souvenir me faire oublier l'horreur qui m'environne.

(On aperçoit le drapeau sur la tour ; on entend dans le lointain une musique champêtre, annonçant l'arrivée des villageoises.)

SCÈNE XII.

ROSAURE, JULES, BERTHE.

(Ces deux derniers descendent en scène, et indiquent à leur maîtresse que les villageoises arrivent.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, VILLAGEROISES.

(Les villageoises viennent en dansant offrir des fleurs à Rosaure ; pendant la danse , elle paraît rêveuse et distraite.)

BERTHE, ⁷⁷à Jules. !

MADAME est toujours triste : Jules , si nous lui chantions une de ces chansons du bon vieux tems , qui nous ont si souvent servi à abrégér les longues soirées d'hiver ; peut-être cela pourrait-il la distraire ?

JULES , à Berthe.

Il n'y a rien qu'on ne fasse pour obliger une aussi bonne maîtresse ; allons , jeunes filles , prenez garde au refrain.

RONDE.

[Pendant la ronde le Ciel s'obscurcit : on entend au loin quelques coups de tonnerre.

PREMIER COUPLET.

BERTHE.

Dans un beau manoir habitait
Vieux châtelain de haut parage ;
Non loin delà chaumière était ,
Renfermant fille jeune et sage
Mais pauvre selon l'usage.

L'innocente avec douleur voyait
Brillant castel , près d'humble maisonnette ;

Par un beau soir ramenant gentil troupeau,
elle disait, soupirant au pied de la haute tou-
relle : Ah ! que bien donnerais volontiers et
chien et brebilletes pour posséder si magni-
fique manoir !

Prenez garde , prenez garde ,

Gente fillette ;

Prenez garde , prenez garde ,

Richesse n'est pas bonheur ,

Richesse n'est pas bonheur.

(On danse.)

DEUXIÈME COUPLET.

Derrière les sombres crénaux ,

Ne se doutait la pastourelle

Que le Seigneur oyait ces mots ;

Quand lui parut sur la tourelle ;

Puis il dit : ma toute belle

Plus ne doit gémir ton cœur ;

Entre dans ce castel ; laisse ta maisonnette :

Viens avec moi : auras nombreux joyaux ,
brillans habits, hommes d'armes pour te gar-
der, et amour pour compagnon :

Prenez garde , gente fillette ;

Richesse n'est pas bonheur.

(On danse.)

TROISIÈME COUPLET.

La bergerette entre au château ,

Séduite par tant doux langage ,

Délaissant son petit troupeau ;

ACTE I, SCÈNE XIV.

277

Était-elle imprudente ou sage ?..

Le saurons bientôt, je gage.

- Festins, bals, et soin flatteur,

Soudain font oublier brebis et maisonnette.

Quelques mois vont ainsi ; mais après ,
quelle différence ! Adieu liberté ; il n'y a plus
que dure contrainte ; des pleurs en place de
gaîté ; des chaînes au lieu de guirlandes ; plus
d'amour ; affreuse jalousie. Lors la pauvrete,
au fond de la tourelle, pleurant moutons ,
campagne, et peut-être innocence... soir et
matin chantait avec douloureux et plaintifs
accens :

Prenez garde , gentie fillette

Richesse n'est pas bonheur,

(La danse est interrompue par un violent orage qui
disperse les villageoises ; l'obscurité devient pro-
fonde.)

SCÈNE XIV.

ROSAURE, JULES, BERTHE.

(Ils rentrent au château , la herse se baisse.)

(L'orage continue.)

SCÈNE XV.

POUCET, PIERRE et GEORGES

sortent de la forêt ; ils sont accablés de fatigue ; la
frayeur est peinte sur leurs figures ; ils cherchent
à tâtons ; Pierre et Georges rencontrent le band

M. Iodrames. 18.

24

de gazon ; ils s'asseyent , et se serrent l'un contre l'autre : Poucet examine le château , et aperçoit tout à coup une lumière à travers la fenêtre de la tour, il vient en instruire Pierre et Georges.

POUCET.

PIERRE, Georges , apercevez-vous cette lumière ?

PIERRE , tremblant.

Mon Dieu , oui !

GEORGES , tremblant.

Elle vient de paraître.

POUCET.

Mes frères , elle part d'une fenêtre de ce château.

PIERRE , à Georges.

Il faut frapper à la porte , et demander quelques petits secours... Que j'ai faim ! Vas-y , mon frère , je t'en prie.

GEORGES.

Allons-y ensemble ; nous n'aurions qu'à nous égarer encore comme nous avons fait avec notre père.

POUCET.

Est-ce que vous avez peur ?

PIERRE.

Dame ! si dans ce château c'était des méchantes gens , ou bien des voleurs ?

POUCET.

Nous n'avons rien à perdre ; ils auraient pitié de nous en leur racontant notre aventure.

GEORGES.

Mais si, par hasard, le maître de ce château était un ogre ? Oh ! mon Dieu !..

PIERRE, tremblant.

Un ogre ! ah ! mon frère !

POUCET.

Vous croyez donc à ces contes-là ?

PIERRE et GEORGES.

Certainement.

PIERRE.

Peut-être nous viendrions bien à propos pour son dîner.

POUCET.

Restez là ; moi je vais tout risquer.

PIERRE et GEORGES.

Poucet, Poucet !, n'y va pas.

(Poucet frappe ; la porte rend un son lugubre.)

PIERRE et GEORGES, se jetant à terre.

Nous sommes perdus !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, JULES.

JULES, paraissant à une fenêtre de la grande tour.

Qui frappe ?

PIERRE, à Georges.

C'est l'ogre, l'entends-tu ?

POUCET, d'un ton suppliant.

Ce sont trois pauvres petits garçons égarés dans la forêt, et qui implorent à genoux l'hospitalité.

JULES, à part.

Des enfans, ô Ciel ! (*Haut.*) Mes chers amis !...

PIERRE.

Mes chers amis ! il est poli cet ogre-là...

JULES.

Fuyez, fuyez au plus vite ; vous ne savez pas à quels dangers vous vous exposez en vous arrêtant dans ces lieux ?

POUCET.

Mon bon Seigneur, c'est pour les éviter que nous demandons votre protection.

JULES.

Fuyez, vous dis-je !

ACTE I, SCÈNE XVI. 231

POUCET.

Nous mourons de faim et de fatigue ; jetez-nous , par grâce , un petit morceau de pain ; depuis hier nous n'avons pris aucune nourriture. Ah ! Monseigneur, ne nous refusez pas, s'il vous plaît.

JULES.

Attendez-moi, je vais descendre et vous apporter quelque chose.

PIERRE et GEORGES.

Ah ! nous allons manger.

JULES.

Mais c'est à condition que vous vous sauverez bien vite.

POUCET.

Nous sauver ! et par où ?... nous ignorons notre route.

JULES.

Je vous l'indiquerai ; mais surtout point de bruit.

(Il disparaît ; le jour revient.)

SCÈNE XVII.

PIERRE, POUCKET, GEORGES.

POUCET, avec gâité.

IL va nous apporter de quoi soulager notre appétit ; avez-vous entendu , mes frères ?

PIERRE.

J'écoutais de toutes mes oreilles.

GEORGES.

Tu vois bien qu'il ne faut pas être *poltron* dans la vie. Sans Poucet, où en serions-nous?..

POUCET.

Notre mère avait bien raison de nous *dire* qu'il existait un être protecteur de l'innocence... Remercions-le d'avoir veillé sur nous, et prions-le bien de ne pas nous abandonner.

(Les trois enfans se jettent à genoux.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, JULES.

(Jules, sortant du château, porte dans un panier des fruits et du pain. Poucet, Pierre et Georges se relèvent et se regardent avec crainte.)

JULES.

TENEZ, tenez, mes petits amis... approchez, n'ayez pas peur, ce n'est pas moi qui veux vous faire du mal.

POUCET, PIERRE, GEORGES.

Ah ! notre bienfaiteur !

JULES, leur distribuant ce qu'il leur apporte.

Voilà pour vous.

ACTE I, SCÈNE XIX. 283

! TOUS TROIS.

Merci , merci , Monseigneur.

(Ils mangent avec avidité.) .

JULES.

Qu'ils sont intéressans ! A quels dangers ils
sont exposés !

PIERRE.

Que c'est bon !

GEORGES.

Encore un peu , s'il vous plaît ?

POUCET.

La bonne aubaine !

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS , ROSAURE , BERTHE ,
sortant du château.

JULES , à part.

Voici Madame... Quel contre-tems ! Elle
ne sait pas que Monseigneur a donné l'ordre
d'arrêter tous les enfans pour les faire périr.

ROSAURE.

Ah ! les charmans enfans !

POUCET ,¹ PIERRE , GEORGES lui font de
grands saluts , sans cesser de manger.

BERTHE.

Quel appétit ils ont !

ROSAURE.

Et d'où viennent-ils ?

JULES.

Sans doute du village voisin... Ce sont quelques fils d'un des malheureux vassaux de Monseigneur.

POUCET.

Nous demeurons bien loin d'ici; depuis ce matin nous n'avons cessé de marcher.

ROSAURE.

Où alliez-vous donc ainsi seuls dans ces lieux déserts ?

POUCET, avec douleur.

Ah ! ma bonne Dame...

ROSAURE.

Qui vous empêche de répondre ?

BERTHE.

Je le devine, ces petits messieurs auront fait les vagabonds; ils se seront trop écartés du toit paternel.

POUCET, PIERRE, GEORGES.

Oh ! non, Madame.

BERTHE.

On va les reconduire.

JULES, bas.

Chaque instant de retard est peut-être un pas vers leur perte...

ACTE I, SCÈNE XIX. 285

ROSAURE.

Cette tristesse m'attache involontairement. Je suis émue... je ne sais pourquoi... (*A Poucet.*) Parlez, mon bon ami, parlez avec confiance; racontez-moi votre aventure et celle de vos frères.

POUCET.

Mes frères? ils ne sont pas mes frères.

PIERRE.

Tu n'es pas mon frère?

GEORGES.

C'est bien vilain de mentir.

ROSAURE.

Il y a dans tout ce qu'il dit quelque chose d'extraordinaire... Berthe, Jules, voyez-vous comme il me regarde!..

(Elle montre Poucet.)

JULES, à Berthe.

Son imagination est frappée.

ROSAURE, à Poucet.

Mon ami, comment vous appelez-vous?

POUCET.

Le petit Poucet, ou l'orphelin de la forêt.

ROSAURE.

L'orphelin de la forêt?

PIERRE, à Georges.

On ne l'a jamais appelé comme ça chez nous.

JULES.

Madame, ces enfans paraissent bien éloignés de leur demeure; la nuit pourrait les surprendre dans ces bois.

ROSAURE,

Eh bien ! ils coucheront au château.

JULES ET BERTHE, avec effroi.

Grand Dieu !

ROSAURE.

Demain vous les conduirez; je veux savoir...

JULES.

Mais leurs parens seront dans la plus grande inquiétude.

POUCET, avec un soupir.

Nous ne les inquiétons plus !

ROSAURE.

Que veux-tu dire ?

POUCET.

Je vais vous l'apprendre ; moi seul j'en suis instruit. (*A Georges.*) Vous autres, vous ne savez pas le sort qui nous attend : je vous l'ai caché jusqu'à présent. Hier mon père étant rentré, sans avoir pu trouver les secours qui lui étaient si nécessaires, ainsi qu'à nous, forma le projet avec ma mère, puisqu'ils ne pouvaient plus nous nourrir, de nous abandonner au milieu de la forêt.

ROSAURE.

Quelle cruauté !

POUCET.

Oh ! nous ne pouvons pas leur en vouloir ; tant qu'ils ont eu du pain, ils l'ont partagé avec nous ; souvent même ils s'en privaient pour leurs petits enfans ; mais quand ils en manquèrent pour eux-mêmes, comment nous en donner ?

JULES, aux enfans.

Allons, partez, mes bons amis ; tenez, prenez cette pièce d'or, et portez-la à vos parens. (*A Berthe, à part.*) Je crains à chaque instant que sire Rodolphe n'arrive.

ROSAURE, à Jules.

Pourquoi voulez-vous qu'ils s'en aillent ? Je veux connaître la fin de cette aventure. (*A Poucet.*) Continuez, continuez.

POUCET

Je m'étais caché sous la table ; je les ai entendus qui disaient : il faut les mener dans la forêt pour les perdre.

PIERRE ET GEORGES.

Pour nous perdre !

POUCET.

Tout d'un coup on a frappé à la porte ; on nous a emportés tous trois par la fenêtre, et nous voilà dans la forêt, au beau milieu de la nuit, marchant, marchant... Avant que l'orage commencât, nous étions dans un endroit tout couvert d'arbres et de feuillages... Mes

deux frères sommeillaient ; moi qui savais tout, je feignais de dormir. Mon père, regardant mes frères, se mit à pleurer, en disant : Pauvres enfans, le malheur vous poursuit. Il faut donc vous abandonner ! Et toi, petit Poucet, le Ciel m'est témoin que j'ai tout fait pour te sauver. Si jamais tu es rendu à tes parens, songe à celui qui a élevé ton enfance ; reçois ce bracelet : il était à ton bras quand je te trouvai expirant au pied du grand chêne. Petit Poucet, tu n'as plus de père ; tu n'es plus que l'orphelin de la forêt. Adieu, mes enfans ; adieu... Ses pleurs coulaient en abondance ; il s'arrêta encore un instant, s'éloigna, revint et disparaît. Nous ne l'avons plus revu.

ROSAURE, avec une vive émotion.

Mais ce bracelet, où est-il ?

POUCET, découvrant son bras.

Le voici.

ROSAURE, avec abandon.

Ce bracelet... cette pierre précieuse !... Je n'en puis douter ; c'est l'enfant de Valencour, c'est mon fils !...

(Poucet s'élance dans les bras de sa mère ; Pierre, Georges, Berthe et Jules marquent leur étonnement et leur joie.)

ROSAURE.

J'ai retrouvé mon fils ! Berthe, Jules, il faut quitter ces lieux... Il faut fuir cet homme qui m'a trompée, ce tyran dont l'aspect porterait dans mon âme l'épouvante et la mort.

ACTE I, SCÈNE XX.

289

BERTHE.

Madame, songez aux périls qui nous environnent ?

ROSAURE.

Je les braverai tous.

JULES.

Cette cloche ?... ces soldats ?...

ROSAURE.

Voilà mon fils. Je ne crains plus rien.

JULES.

Mais des obstacles invincibles...

ROSAURE.

En est-il pour le cœur d'une mère ? Partons ; fuyons cet odieux château.

(Elle enlève son enfant dans ses bras ; Jules, Berthe, Pierre et Georges la suivent ; ils vont pour sortir ; de tous côtés des flammes les repoussent. Le beffroi du château sonne en tocsin ; Rosaure, égarée, cherche en vain les moyens de s'échapper et de sauver son fils.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, RODOLPHE, SOLDATS.

(Des soldats arrivent de tous côtés : ils entourent Pierre, Georges, Jules et Berthe ; Rosaure se sépare de son fils ; Rodolphe paraît.)

RODOLPHE.

Que vois-je ? Des enfants ! je suis trahi. (A

Médramas. 18.

25

290 L'ÉPETIT POUCKET. ACT. I, SC. XXI.

Jules.) Malheureux ! tu paieras de ta vie ta coupable imprudence. Soldat ! qu'on les saisisse.

(Les soldats s'avancent et veulent s'emparer de Poucet que Rosaure continue de défendre.)

ROSAURE, aux soldats.

Arrêtez !... Ces enfans...

RODOLPHE.

Ils doivent périr.

(Il saisit Poucet ; on s'empare de Pierre et de Georges d'un autre côté ; les glaives sont suspendus sur leurs têtes.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, L'OMBRE DE VALENCOUR.

(Un grand coup de tonnerre se fait entendre. Des nuages s'élèvent vers le château. L'ombre de Valencour paraît derrière la grille ; épouvante générale.)

L'OMBRE.

QUAND le criminel veut frapper l'innocence, la foudre gronde déjà sur sa tête... Rodolphe, du destin d'un de ces trois enfans dépend ton sort et ta vie... Repens-toi, s'il en est temps encore.

(L'ombre s'abîme et les nuages se dissipent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de la tourelle dans laquelle est placé le beffroi; les murs sont couverts d'hieroglyphes, de figures d'animaux et de caractères cabalistiques; à gauche, est suspendue une cloche d'argent; au-dessus de la cloche plane un corbeau; à droite, est une table de marbre sur laquelle est une lampe dont la lumière bleuâtre éclaire à peine ce lieu sombre et enchanté; près de la lampe est un poignard.

Au lever du rideau Rodolphe est assis, la tête appuyée sur la table de marbre.

SCÈNE I.

RODOLPHE, d'abord seul, ensuite un GÉNIE INFERNAL.

RODOLPHE.

Mais voici donc encore dans cette tour où j'avais juré de ne plus rentrer? C'est ici, au milieu même de mes conjurations, qu'un Génie infernal m'a prédit que le fils de Valencour, échappé par un prodige aux dangers dont j'avais entouré son berceau, vengerait un jour la mort de son père... Tout m'annonce qu'un de ces trois enfans qui sont en ma puissance est l'ennemi que j'ai à redouter. Les mânes de Valencour se seraient-ils agités sous la terre silencieuse qui les couvre, si mon bras n'avait dû frapper qu'un enfant obscur? Mais

lequel des trois est ma victime ? quel est celui que je dois immoler ? Dans cette incertitude , consultons mon oracle ordinaire... Ce beffroi, frappé par mon poignard, doit répondre à mes vœux. (*Il prend le poignard sur la table de marbre, et en frappe le beffroi qui ne rend aucun son.*) O prodige ! ce timbre est muet. Mon Génie a perdu son empire... Essayons des charmes plus puissans. (*Il prend la lampe de la main gauche, trace un cercle avec son épée, tire son poignard, s'en perce le bras, et forme ensuite sur du papier quelques caractères; après quoi, il jette le papier allumé dans le cercle; la terre s'ouvre dans ce cercle; un autel s'élève, portant un gros livre, écrit en caractères de cabale et tout ouvert; Rodolphe lit en frémissant :* LE PRÉSENT TE CONDAMNE, TREMBLE POUR L'AVENIR ! (*L'autel s'abîme; Rodolphe est confondu.*) Que m'importent de vaines menaces ! Esprits soumis à ma puissance, obéissez : quel que soit mon sort, je veux le connaître. (*Un bras sanglant indique ces mots qui se tracent sur la muraille du fond en lettres de feu. L'ASSASSIN DOIT PÉRIR. (Furieux.)* Eh bien ! si l'arrêt est irrévocable, je veux périr en me vengeant. Génie infernal, esclave de ma volonté, je t'évoque du sein des ombres ; parais, et viens armer mon bras du poignard de la vengeance.

(*Bruit souterrain; le Génie sort de terre.*)

LE GÉNIE.

C'est en vain que tu m'appelles ; je ne puis te secourir : un pouvoir plus fort que le mien est entré dans ce château avec les trois enfans ; l'un d'eux porte au bras droit un bracelet ; c'est un talisman protecteur de la famille des Valencour ; tant que tu n'en seras pas le maître, tous tes charmes seront vains ; ton éperon d'or a seul conservé le don de te transporter partout où tu le voudras ; suis.

RODOLPHE.

Moi fuir ! crois-tu que ma main , accoutumée aux crimes , ne sache plus en commettre ? Ces enfans... ils périront tous les trois.

LE GÉNIE.

Garde-toi de les frapper ; ton glaive , levé sur leurs têtes , irait de lui-même percer le sein de tes trois filles. Aujourd'hui l'adresse est tout , la force n'est plus rien.

(Rodolphe reste consterné , le Génie s'enfonce sous terre.)

RODOLPHE.

O terreur ! Ainsi donc il est un terme où l'innocence triomphe , et le crime est abattu !... Mais pourquoi céder sitôt la victoire ? Quand on a marché dans le chemin des forfaits , on ne peut plus revenir sur ses pas. Mes filles sont exposées à des dangers dans ce château ! cette nuit je les en fais sortir. Un de ces enfans

porte un talisman que je ne puis enlever que par adresse ? Est-il donc si difficile de tromper un enfant ? Je saurai lui ravir ce bracelet précieux qui le protège. Bannissons toute crainte ; si les êtres supérieurs ne peuvent me défendre, je me défendrai moi-même. Oui, avant l'aurore mes ennemis n'existeront plus, et la perfide Rosaure, livrée en mon pouvoir, s'estimera trop heureuse de devoir la vie à mon amour.

(Il sort.)

(Le théâtre change et représente une riche galerie.)

SCÈNE II.

(Berthe et Rosaure paraissent, Rosaure est inquiète
Sa suivante cherche à la calmer.)

SCÈNE III.

BERTHE, ROSAURE, JULES.

JULES, avec joie.

Ah ! Madame, sire Rodolphe paraît avoir changé de résolution, et presque de caractère. La clémence et la gaieté semblent avoir remplacé chez lui la fureur et l'agitation ; je le quitte : il descendait de la grande tour ; dès qu'il m'a aperçu, il m'a appelé avec douceur ; la joie était peinte sur sa figure. « Jules, m'a-t-il dit, va rendre la liberté à la belle Ro-

» saure... J'ai tout oublié; je veux enfin que
 » les larmes cessent d'altérer des traits que la
 » nature et l'amour ont pris soin de former;
 » je veux dès aujourd'hui respecter ses volon-
 » tés, et qu'elle soit dans mon château mai-
 » tresse souveraine. J'ai consulté le Destin,
 » ses réponses m'ont été des plus favorables. »

ROSAURE.

Quel changement étrange!

BERTHE.

A peine puis-je y croire.

JULES.

Tous ces enfans que depuis quatre jours il
 a fait arrêter, et qu'il tient enfermés, vont
 être rendus à leurs parens.

ROSAURE.

Ainsi donc, mon fils?

JULES.

Vous allez le serrer dans vos bras; mais ni
 lui ni ses petits compagnons d'infortune ne
 pourront franchir les portes de ce château; la
 défense est expresse. « Puisque ces trois en-
 » fans intéressent si vivement Rosaure, a dit
 » Monseigneur, eh bien! ils resteront auprès
 » d'elle; peut-être lui seront-ils oublier le fils
 » qu'elle a perdu! » Après m'avoir parlé ainsi,
 il est allé lui-même les faire sortir de leur pri-
 son, et veut qu'ils viennent tous vous rendre
 hommage comme à leur libératrice.

ROSAURE,

O douce espérance ! ne seras-tu pas encore trompée ?

JULES.

Cachez avec soin ce tendre sentiment qui vous porte vers votre fils ; il faut tout craindre de sire Rodolphe.

BERTHE, bas à Jules.

Cette grande générosité cache peut-être quelque noir dessein...

JULES,

Paix !... on vient.

SCÈNE IV.

(Les enfans entrent en scène et viennent se mettre aux genoux de Rosaure, qui les relève avec bonté ; elle cherche avec un vif intérêt son fils parmi eux ; elle l'aperçoit : elle a peine à contenir sa joie, elle le presse en cachette contre son sein. Rodolphe au fond examine ce qui se passe. Entrée des dames de la suite de Rosaure et des écuyers.)

SCÈNE V.

(Jules fait signe à Rosaure qu'on la regarde. Aussitôt elle prend Pierre, lui prodigue également des caresses, ainsi qu'à Georges ; mais ses yeux sont fixés sur Poucet qui prend la main de sa mère et la baise. Rodolphe se retire.)

SCÈNE VI.

BALLET.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, RODOLPHE, GARDES, ÉCUYERS.

(Après la danse, Rodolphe arrive précédé de ses gardes et suivi de ses écuyers; deux dames portent une corbeille.)

RODOLPHE, aux enfans qui l'entourent.

Mes amis, vous allez retourner auprès de vos parens qu'une absence trop longue, mais nécessitée par des causes que je ne puis divulguer, a sans doute alarmés; vous allez les consoler et sécher leurs larmes; j'ai fait apporter dans cette corbeille des présens que je veux distribuer à chacun de vous. (*A ces mots les enfans font un signe de joie.*) S'ils vous rappellent une captivité bien dure à votre âge, ils vous rappelleront aussi que sire Rodolphe n'opprime jamais la faiblesse. (*Il donne aux enfans divers bijoux, puis tirant à part Poucet, Pierre et Georges, il leur montre des bracelets d'or et leur dit :*) Et vous, jeunes enfans, destinés à remplacer ici le fils de la belle Rosaure, acceptez ces bracelets enrichis de diamans.

ROSAURE, bas.

O Ciel!

RODOLPHE.

Je vous les offre au nom de l'amitié et de l'intérêt que vous inspirez. (*Les enfans veulent les prendre.*) Laissez, laissez; je veux les placer moi-même.

ROSAURE, avec une vive émotion.

Pourquoi ne me chargez-vous pas de ce soin agréable?

RODOLPHE.

Je n'ai rien à vous refuser; vos moindres désirs seront désormais des ordres pour moi; mais souffrez que je partage avec vous ce plaisir.

(Il saisit le bras de Pierre et relève sa manche avec soin, ensuite il le présente à Rosaure pour qu'elle attache le bracelet; il fait de même pour Georges. Rodolphe, qui n'a rien vu encore, paraît inquiet, il prend la main de Poucet avec vivacité; il aperçoit le bracelet; mouvement de joie concentrée; terreur de Rosaure.)

RODOLPHE, avec joie.

Ah! un bracelet! (*A part.*) C'est lui-même.

(Rosaure, Berthe et Jules paraissent très agités.)

RODOLPHE, à Poucet.

Ce bijou est riche; je croyais votre père peu fortuné.

POUCET.

Mon père l'a trouvé dans la forêt, il m'en a fait présent, et cela me le rend bien cher.

RODOLPHE.

Ceux que je vous offre ont bien plus de valeur.

POUCET.

Ils ne sont pas donnés par un père.

RODOLPHE, avec un mouvement de colère.

Vous résistez à mes désirs !

ROSAURE, vivement.

Mais, Seigneur, si cet enfant a reçu de ses parens l'ordre de ne jamais quitter ce bracelet...

RODOLPHE, vivement.

D'où pourriez-vous le savoir ?

ROSAURE, hésitant.

C'est une supposition.

RODOLPHE, se contenant.

Je ne veux qu'examiner ce bijou de plus près pour vous en rendre moi-même dépositaire. (*Il détache le bracelet en parlant ; il l'examine. Rosaure veut le lui prendre ; il s'y oppose.*) Voilà donc mes soupçons éclaircis ! Il va périr.

(*Il fait un signe ; ses gardes font un mouvement. Épouvante des enfans qui se sauvent de tous côtés ; Rosaure veut s'éloigner avec Poucet.*)

RODOLPHE, les arrêtant.

Tu ne peux plus m'échapper, perfide Rosaure. Cet enfant que tu as introduit dans

RODOLPHE.

Je vous les offre au nom de l'association et l'intérêt que vous inspirez. (*Les deux enfants se lèvent et les prennent.*) Laissez, laissez; je m'en charge moi-même.

ROSALIE, avec une vive émotion.

Pourquoi ne me chargez-vous pas de son agresseur?

RODOLPHE.

Je n'ai rien à vous refuser; vos mille vœux seront désormais des ordres pour moi; mais souffrez que je partage avec vous ce plaisir.

(Il suit le bras de Pierre et relève sa manche avec soin, ensuite il le présente à Rosalie pour qu'elle attache le bracelet; il fait de même pour Georges. Rodolphe, qui a vu ce geste, paraît inquiet, il prend le main de Pierre avec vivacité, il aperçoit le bracelet; mouvement de joie immense, salueur de Rosalie.)

RODOLPHE, avec joie.

Ah! un bracelet! (*À part.*) C'est lui-même.

(Rosalie, Berthe et Jules paraissent très agités.)

RODOLPHE, à Pierre.

Ce bijou est riche; je croyais votre père peu fortuné.

RODOLPHE.

Mon père l'a trouvé dans la forêt, il m'en a fait présent, et cela me le rend bien cher.

26

3°

■

—

•

— 222 —

mon château , je le sais , c'est le fils de Valencour.

ROSAURE.

Oui, c'est mon fils. Le Ciel me l'a rendu ; la mort seule peut m'en séparer.

RODOLPHE.

Que peuvent tes efforts ? tu es en ma puissance. L'amour s'est éteint dans mon cœur ; je n'y sens plus que la haine. Gardes ! qu'on entraîne Rosaure ! et que ces trois enfans soient enfermés dans la tour qu'habitent mes filles.

(Les Ecuyers séparent Rosaure de Poucet, après une longue résistance ; ils l'enlèvent et l'emportent avec ses deux frères. Les autres enfans sont emmenés par les gardes. Rosaure s'éloigne au milieu des dames ; elle marche avec peine, appuyée sur Berthe.)

(Le théâtre change, et représente en avant un parc ; à droite, une tour d'airain avec une petite porte ; à gauche, une colonnade qui conduit aux appartemens ; plus loin, à droite, une terrasse avec un escalier ; au fond, un vaste péristyle ; au bas de la terrasse, vient battre la mer ; on y voit une barque.)

SCÈNE VIII.

LES ENFANS, RODOLPHE, JULES

dans le fond, ÉCUYERS, GARDES,

(Entrée de Poucet, Pierre et Georges qu'on renferme dans la tour ; les autres enfans traversent au foud sur le péristyle au milieu des gardes. Rodolphe paraît, on lui remet la clef, les écuyers sortent. Jules dans le foud examine Rodolphe. La nuit vient par degrés.)

RODOLPHE.

IL est donc en ma puissance ce talisman qui seul pouvait s'opposer à mes projets ! Vaines prédictions, vous vous êtes évanouies à mes yeux !... Avec quel plaisir j'aurais assouvi ma vengeance ! J'ai dû la différer pour la rendre plus certaine. Par une nouvelle bizarrerie du sort, l'oracle m'a prédit que le fer levé sur la tête du fils de Valencour se tournerait de lui-même contre le sein de mes filles. Ces filles !... fruit d'un amour que je n'ose avouer !... Pourquoi la nature, en les marquant du sceau de la réprobation, n'a-t-elle pas éteint dans mon âme ce sentiment secret qui me les rend si chères !... N'importe, il faut les éloigner... La nuit s'avance. Je veux que sur-le-champ, elles sortent secrètement de cette tour et qu'elles quittent mon château. (*Il fait un signe à Jules.*) Jules, j'aime à croire qu'un ancien serviteur, comblé de mes bienfaits, ne s'unit pas à mes enne-

mis pour me tromper. J'ai une mission secrète à vous confier, de laquelle dépend tout à la fois et ma propre tranquillité et le sort futur de Rosaure et de son fils. Vous attendrez mes ordres dans ce lieu. Discrétion, dévouement; une imprudence vous coûterait la vie.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

JULES.

(La nuit devient très-obscur.)

Je ne sais ce qui se trame encore; je tremble pour Rosaure et pour son fils. C'est avec raison que je me défiais de cette bonté factice et de ce changement si prompt; et c'est moi qu'il choisit pour exécuter ses projets abominables!... J'ai conservé sa confiance par une soumission apparente: si je le trompe, c'est au péril de mes jours; je les sacrifie avec plaisir si je puis sauver ces enfans. Écoutez à cette porte. (*Il va près de la tour.*) Ces pauvres enfans!... Ils dorment peut-être paisiblement? Ils ignorent le sort qui les menace; que vont-ils devenir? (*Se retournant.*) C'est Monseigneur!...

SCÈNE X.

RODOLPHE, JULES, DEUX ÉCUYERS.

RODOLPHE, remettant à Jules un papier qu'il tient à la main.

JULES, voici un ordre pour le gouverneur qui commande dans ces climats sauvages, aux pieds des Pyrénées ; la barque magique qui est attachée au bas de la terrasse va d'elle-même vous transporter..... Je vais remettre mes trois filles entre vos mains ; je les confie à votre vigilance, jusqu'à ce que vous les ayez conduites auprès du gouverneur.

(Rodolphe ouvre la porte du pavillon et y entre.)

SCÈNE XI.

(Jules, seul, témoigne son étonnement.)

SCÈNE XII.

(Rodolphe sort avec les trois enfans déguisés en filles ; ils ont la tête couverte d'un voile et d'une couronne de fleurs ; il referme la porte avec la plus grande précaution, touche les têtes des trois enfans et leur bras droit, et témoigne sa satisfaction, il les remet à Jules qui, dans l'obscurité : les conduit sur la terrasse. Rodolphe reste au bas, Jules et les trois enfans traversent la mer dans la barque.)

SCÈNE XIII.

RODOLPHE.

MAINTENANT ma vengeance est assurée ; il ne faut plus la différer. (*Il fait quelques pas vers la tour.*) Eh quoi ! je sacrifierais un enfant sans défense ! Cet enfant n'est-il pas celui de Valencour ? Ne vengerait-il pas tôt ou tard la mort de son père ? Le destin ne l'a-t-il pas prédit ? Étouffons un vain remords... Chaque instant de sa vie peut amener celui de mon supplice. Point de délai ; il faut que Rosaure elle-même soit témoin de ma vengeance.

(*Il donne l'ordre aux écuyers d'amener Rosaure.*)

SCÈNE XIV.

(*Rodolphe parcourt la scène avec agitation ; Rosaure paraît avec Berthe ; Rodolphe fait sortir les écuyers.*)

SCÈNE XV.

(*Rodolphe montre la tour à Rosaure , et lui dit qu'il va massacrer son enfant ; Rosaure veut l'attendrir ; il la renverse évanouie dans les bras de Berthe, et entre dans la tour.*)

SCÈNE XVI.

ROSAURE, BERTHE.

(*Rosaure se jette à genoux et implore le Ciel. Tout à coup on entend ce cri dans le pavillon :*)

Mon père ! mon père !

(*Rosaure regarde avec effroi.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, RODOLPHE.

(*Rodolphe reparait le poignard à la main, pâle, les cheveux hérissés ; il jette loin de lui son poignard.*)

RODOLPHE.

Ce cri lamentable... Mes enfans... Mon bras parricide.... C'étaient mes enfans !... Mon ennemi vient d'échapper à ma rage ! (*Il se couvre la figure de ses mains ; Rosaure, soutenue par Berthe, se jette à genoux, et témoigne son espérance ; les dames, les écuyers et les gardes sont accourus au fond.*) C'est toi, Rosaure, qui fus la cause de tous mes maux ; si la fortune a servi tes projets, ne crois pas avoir triomphé de Rodolphe : ton fils tombera sous mes coups ; et tu périras avant lui.

306 LE PETIT POUCEOT. ACT. II, SC. XVII.

ROSAURE, avec désespoir.

Mon fils est sauvé ! la mort ne m'effraie plus ; mais ce n'est pas le poignard d'un assassin qui doit me la donner... Homme cruel, apprends d'une femme comment il faut braver la tyrannie !

(Elle court sur la terrasse ; on veut la retenir ; elle se précipite dans la mer. Elle est reçue dans une conque soutenue par des Amours. On la croit sauvée.)

RODOLPHE, s'écriant avec force.

Rien ne peut te sauver !... Génie infernal, je t'invoque !...

(Le Génie paraît sur la terrasse ; il fait un geste menaçant ; la foudre éclate , et frappe la conque qui s'engloutit avec Rosaure dans les ondes.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un site aride au pied des Pyrénées; à droite, et une petite caverne dont l'entrée écartée est placée directement en face du spectateur.

SCÈNE I.

POUCET, PIERRE et GEORGES sont endormis, le premier près de la caverne, les deux autres sur le banc au pied d'un arbre isolé; ils ont encore leurs habits de femme. Un énorme serpent sort le moment de la caverne, et renverse l'avant-scène. Poucet paraît dormir d'un sommeil agité.

SCÈNE II.

(A l'instant où le serpent s'éloigne, une voix de femme chante ces mots :)

Air nouveau de M. Guillaume.

Dors en paix, cher enfant,

Dors en paix, cher enfant,

De ce reptile affreux

Ne crains pas la colère.

Sous un cruel enchantement,

Tu vois un protecteur;

Qui te rendra ta mère.

Dors en paix, cher enfant;

Dors en paix, dors en paix,

Dors, cher enfant.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS.

(Poucet se réveille en sursaut ; il appelle ses frères.)

POUCET.

PIERRE, Georges, réveillez-vous donc !...
Ah ! mon Dieu ! que je vous raconte ce que je
viens de voir !

PIERRE.

Qu'as-tu donc vu encore ?

POUCET.

Un horrible serpent.

PIERRE.

Ah ! mon Dieu !

POUCET.

Il a passé près de nous.

GEORGES.

Tu me fais frémir !

POUCET.

Et j'ai entendu une voix qui m'a dit : il
sauvera ta mère.

PIERRE.

Ce serpent t'aurait parlé ?... Allons donc ,
tu as rêvé cela.

POUCET.

Je dormais , il est vrai ; mais jamais songe

ACTE II, SCÈNE III.

309

ne m'a autant frappé : je m'en souviendrai long-tems.

GEORGES.

Tu vois toujours comme ça des choses singulières.

POUCET.

Et vous, vous ne voulez jamais me croire : pourtant si je ne m'étais pas mis en colère, vous n'auriez pas pris les robes de ces vilaines petites filles.

PIERRE.

Et nous serions peut-être morts à présent.

POUCET.

J'ai eu bien raison d'écouter à la porte de la tour : j'ai entendu sire Rodolphe qui disait : « Il faut éloigner mes filles : la nuit s'avance ; je veux que sur-le-champ elles sortent de ce château. » Aussitôt l'idée m'est venue de nous mettre à leurs places. Il fait bien noir dans ce pavillon, me suis-je dit à moi-même ; nous nous présenterons les premiers à ce méchant homme ; il nous prendra peut-être pour ses filles, et celui qui veut nous perdre nous sauvera lui-même.

PIERRE.

Tu as encore bien fait de nous ôter nos bracelets, car il nous a pris par le bras.

GEORGES.

Puis il nous a touché la tête ; et si nous n'avions pas eu les couronnes de fleurs que

Poucet nous a bien recommandé de prendre, c'était fait de nous.

PIERRE.

Tiens, vraiment, Poucet, tu es un petit garçon d'esprit.

POUCET.

Je me souviens que Mathurine m'a toujours dit que prudence était mère de sûreté, et cela me fait penser que nous ne devons pas garder plus long-tems ces robes qui pourraient nous trahir.

PIERRE.

C'est dommage : il me semble que nous ne sommes pas si mal comme ça ?

POUCET.

Nous serons encore mieux quand nous n'aurons plus rien à craindre. (*Ils ôtent leurs robes et les jettent dans la caverne et les broussailles.*) Il faut penser maintenant à nous sauver d'ici, et à tenter encore une fois fortune. Ce pauvre Jules, il a bien fait tout ce qu'il a pu pour nous conduire au port le plus prochain.

PIERRE.

Mais jamais la maudite barque ensorcelée n'a voulu aller plus loin que cet endroit désert.

POUCET.

Et dès que nous eûmes mis pied à terre, la

ACTE III, SCÈNE III. 311

barque a emporté Jules avec une rapidité ,
une rapidité...

GEORGES.

Que d'événemens depuis que nous avons
quitté nos pauvres parens !

PIERRE, soupirant.

Ah ! si jamais nous les revoyons , comme
nous serons contents !

(Un bruit souterrain se fait entendre.)

GEORGES.

Quel bruit !

POUCET.

Ça vient de sous terre.

GEORGES.

On dirait qu'elle va s'entrou'vrir.

PIERRE.

Mon Dieu ! ayez pitié de nous !

POUCET.

Où nous sauver ? (*Apercevant la caverne.*)
Dans cette caverne.

(Ils se cachent dans la caverne.)

POUCET.

Après ?

PIERRE.

Il est endormi...¹ et puis nous sommes trois.

POUCET.

Ensuite ?

PIERRE.

Il nous tuerait , s'il nous tenait.

POUCET.

Eh bien ?

PIERRE.

C'est à nous de le tuer.

POUCET.

Mes frères, il ne faut jamais faire de mal ,
même à ceux qui nous en ont fait.

PIERRE.

Tu es trop bon , toi , aussi.

POUCET.

Il est un autre moyen de nous venger en
nous mettant en sûreté. Il a parlé d'un éperon
d'or, d'un talisman qui pouvait le transporter
partout ; il dort profondément. Cet éperon ,
le voyez-vous ? Essayons de nous en emparer.

(Poucet s'avance vers le banc de gazon : ses frères le
suivent : il détache l'éperon , non sans crainte que
Rodolphe ne se réveille , et se sauve au fond de
la caverne.)

SCÈNE V.

RODLPHE, se réveillant.

JE m'étais endormi sous ce feuillage ; le sommeil m'a fait oublier mon dangereux ennemi. Continuons nos recherches : je puis, à l'aide de cet éperon, me transporter partout où je voudrai... Mais que vois-je ? Ce talisman... Je l'ai perdu, (*Il cherche.*) Inutile recherche ! Le démon qui me poursuit m'a sans doute ravi cette dernière ressource. (*Il reste un moment accablé.*) Que me fait cet art magique qui me trompe et que je déteste ? Je ne veux écouter que mon désespoir. Courons armer les sauvages, habitans de ces montagnes ; ils me sont dévoués ; qu'ils cherchent partout dans ce lieu désert ; ces enfans ne peuvent leur échapper ; partons.

(*Il sort furieux et menaçant.*)

SCÈNE VI.

POUCET, PIERRE, ET GEORGES.

(*Ils sortent doucement de la caverne, et regardent Rodolphe s'éloigner.*)

GEORGES.

Comme il est méchant !

PIERRE.

Ah! mon pauvre Poucet, tu nous a sauvés encore une fois.

(Pierre et Georges l'embrassent.)

POUCET, avec frayeur, remontant au fond.

Pierre, Georges, accourez vite. Voyez-vous là-bas, ces sauvages? Ils sont armés.

PIERRE ET GEORGES.

Sauvons-nous.!

(D'après les indications de Poucet, Georges se cache dans la caverne, Pierre monte sur un arbre, Poucet se blottit derrière le bauc à gauche.)

SCÈNE VII.

(Les sauvages entrent; ils sont armés de massues. Ils cherchent partout; ils découvrent bientôt les enfans; ils les saisissent et veulent les emmener, en les menaçant de leurs massues; le tonnerre gronde, les sauvages s'enfuient.)

SCÈNE VIII.

LES ENFANS, LA FÉE.

(Le théâtre change; à la place des montagnes, on voit au fond un petit temple aérien environné de nuages; une fée est au milieu des génies; ils ont à la main des guirlandes de fleurs. Pierre et Georges effrayés se prosternent, Poucet reste debout.

LA FÉE, à Poucet.

Jeune orphelin, tu as mérité la bienveillance de ces génies que le Ciel créa pour

ACTE III, SCÈNE IX.

317

veiller sur les mortels : tu n'es cependant pas à la fin de tes peines, et ce n'est qu'à travers mille dangers nouveaux que tu peux y parvenir. Ta mère, plongée dans les flots, en a été retirée par mes soins ; elle est dans un tombeau, placée entre la vie et la mort ; c'est à l'amour filial qu'il appartient de la rendre au jour. Cet éperon d'or que tu tiens à la main était un talisman qui m'empêchait de me montrer à toi sous ma véritable forme. Tu l'as conquis par ton adresse ; il va te transporter près de celle qui t'a donné l'existence ; surtout garde-toi, sous aucun prétexte, de le confier à personne. (*A Pierre et à Georges.*) Quant à vous, jeunes infortunés, je vais vous rendre à vos parens ; un jour peut-être vous retrouverez votre frère adoptif glorieux et puissant, et vous vous estimerez alors trop heureux d'avoir souffert pour lui.

SCÈNE IX.

(*La fée donne un signal ; Jacques et Mathurine paraissent ; ils embrassent leurs enfans avec la joie la plus vive ; en même tems, par le pouvoir de l'éperon d'or, un petit nuage paraît derrière la caverne et enlève Poncelet. Le théâtre change ; il représente un site désert environné de sombres rochers ; sur la gauche, l'entrée des sépultures.*)

SCÈNE X.

JULES, BERTHE, VILLAGEOIS,
VILLAGEOISES.

(La scène est obscure.)

(Ils entrent doucement : des paysans portent des torches, les femmes ont des couronnes de fleurs, les hommes des palmes.)

BERTHE.

C'est ici que nous allons rendre un dernier hommage à celle que nous pleurons tous.

JULES.

Oui, voici l'entrée des sépultures confiées à ma garde. (*Il ouvre la porte.*) Suivez-moi en silence ; allons déposer sur la tombe de notre bonne maîtresse, nos prières et nos regrets.

(Ils entrent tous dans l'intérieur de l'endroit consacré aux sépultures.)

SCÈNE XI.

POUCET, seul.

(A mesure que les villageois s'éloignent, le nuage qui portait Poucet s'abaisse, le dépose doucement à terre, ensuite s'évanouit.)

(C'est dans ce lieu, sans doute, que je vais

319
ACTE III, SCÈNE XII
retrouver celle à qui je dois ma faible existence. Dans cette obscurité, comment découvrir ? (Il parcourt la scène, on entend une musique lointaine.) J'entends des chants funèbres. (La musique continue.) On a prononcé le nom de ma mère. (Il s'approche de la porte.) Entrons dans cet asile de la mort ; et que la main divine qui me guide épaississe les ténèbres qui doivent me diriger à tous les yeux.

SCÈNE XII.

(Le théâtre change, et représente l'intérieur des Rues des sépultures ; au fond, à gauche, le tombeau de Rosaure ; à droite, celui de Valentin.)

JULES, BERTHE, VILLAGEOIS,
VILLAGEOISES.

(Les villageois, à genoux, sont groupés autour des deux tombeaux.)

BERTHE.

Malheureux Rosaure ! tu n'as trouvé le repos que dans la tombe ! tu nous as protégés pendant la vie : repais-nous d'hommage après la mort, comme un triomphe nous imposent l'amitié et la reconnaissance.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, POUCKET.

(L'enfant a paru pendant que Berthe parlait : il se cache derrière une colonne surmontée d'une urne, les femmes déposent sur la tombe de Rosaure une couronne de roses blanches.)

POUCKET, caché.

Comme mon cœur est ému !..

JULES, près du tombeau de Valencour.

Et toi, noble chevalier, brave Valencour, percé par le fer d'un assassin, tu tombas sur une terre inhospitalière ; si nous n'avons pu rassembler tes cendres, ta mémoire est restée dans nos cœurs, avec celle de ton épouse infortunée ; que tes mânes errans recueillent cette offrande funéraire pour gage de l'éternel souvenir que nous conservons à tes vertus !

(Il font un hommage au tombeau de Valencour en y déposant des palmes. Pendant ce tems, Poucket, prosterné, invoque le Ciel en pleurant. Le cortège se retire en silence.)

SCÈNE XIV.

POUCET, ensuite ROSAURE.

(Les chants funèbres se perdent dans le lointain ;
Poucet, dès qu'il n'entend plus rien , sort doucement de sa cachette et vient en scène.)

POUCET.

C'est dans ce tombeau que ma mère est renfermée. O mon Dieu ! accorde un miracle aux prières de l'amour filial , permets qu'un enfant rende la vie à celle dont il a reçu le jour.

(Après cette invocation , il touche le tombeau de son épéron d'or , le tombeau s'ouvre , on aperçoit Rosaure étendue sur une estrade ; Poucet se jette à genoux.)

ROSAURE, se réveillant comme d'un profond sommeil.

Que vois-je ! Est-ce une illusion ? Est-ce un songe ? (*Elle se lève.*) Des tombeaux !.. Suis-je descendue vivante dans le séjour de la mort ? O mon fils ! mon fils !

POUCET.

Il est dans tes bras.

(Elle aperçoit Poucet , s'élance vers lui et le serre contre son sein avec l'enthousiasme de l'amour maternel.)

ROSAURE.

Comment as-tu pénétré dans ces sombres lieux ? Par quel chemin en sortir ? Ah ! mon

filz, ne t'ai-je retrouvé que pour te perdre de nouveau ?

POUCET.

Ne craignez rien, ma mère ; une divinité bienfaisante veille sur mes jours. Ce talisman...

(Il montre le talisman, et le donne à sa mère.)

RODOLPHE, d'une voix forte, en dehors.

Il ne peut plus te secourir.

(On entend un grand bruit, le tombeau de Valencour s'éroule ; étonnement, frayeur de Rosaure et de Poucet : Rosaure laisse tomber l'éperon.)

SCÈNE XV.

RODOLPHE, ÉCUYERS, GARDES.

(Rodolphe sort des ruines du tombeau de Valencour, suivi de ses écuyers.)

RODOLPHE, ramassant l'éperon.

JEUNE imprudent, ce talisman ne devait jamais sortir de tes mains ; tu l'as confié un instant à ta mère ; il m'est rendu, et avec lui mon pouvoir est doublé, ainsi que ma haine. (Il appelle ses gardes ; ils entrent.) Qu'on saisisse Rosaure avec son filz, et que tous les deux, conduits dans l'arène, soient livrés au supplice le plus terrible.

Douleur de Poucet et de Rosaure ; reproches à Rodolphe, tendres adieux ; on les sépare, on les emmène, le site triomphant sort avec ses gardes.)

SCÈNE XVI.

RODOLPHE, ROSAURE, POU CET,
JULES, BERTHE, JACQUES, MA-
THURINE, PIERRE, GEORGES,
GARDES, ÉCUYERS, SAUVAGES.

(Le théâtre change et représente une grène entourée de colonnades; le fond représente un amphithéâtre avec un trône. Au-dessous sont des loges fermées par des barreaux, au travers desquels on aperçoit des bêtes féroces. Au milieu de la scène, un poteau garni de chaînes; à droite et à gauche, des barrières en fer ferment l'enceinte. Le peuple consterné se range autour de l'enceinte; les gardes défilent; au milieu d'eux on voit Rosaure et Poncet enchaînés; Jules et Berthe les suivent en pleurant, ainsi que Mathurine, Jacques, Pierre et Georges: Berthe se jette dans les bras de sa maîtresse, Poncet embrasse Pierre et Georges. Les sauvages des Pyrénées, chargés de la garde des animaux féroces, les séparent. Rodolphe ordonne qu'on attache la mère et le fils au poteau; Rosaure serre une dernière fois son fils contre son sein. Le peuple, conduit par Jules et Berthe, se jette aux genoux de Rodolphe pour le prier de révoquer son cruel arrêt; il est inflexible.)

RODOLPHE.

L'ARRÊT est prononcé, les coupables doivent périr.

ROSAURE.

Eh bien ! Rodolphe, n'écoute plus que la haine : assouvis ta rage ; livre ma tête à tes bourreaux, que ton poignard déchire le cœur d'une mère : mais du moins épargne-lui l'horreur de voir couler le sang de son fils.

RODOLPHE.

Non ! non ! il doit expier dans les supplices la mort de mes enfans.

ROSAURE.

Barbare ! quand c'est ta main qui les assassinera , pourquoi veux-tu le punir de ton propre crime ?

RODOLPHE.

Je n'écoute que la vengeance.

ROSAURE , montrant le Ciel.

Tremble donc de l'attirer sur ta tête.

BERTHE, JULES, MATHURINE, JACQUES.

Ah ! Monseigneur , grâce ! grâce !

RODOLPHE.

Point de grâce ! Point de pitié ! Que les animaux féroces que renferme cette enceinte viennent dévorer leur proie.

(On arrache Jules et Berthe des bras de Rosaure et de son fils ; les gardes repoussent le peuple ; on entraîne les deux fidèles serviteurs. Les sauvages attachent au fatal poteau la mère et l'enfant.)

SCÈNE XVII.

(Rodolphe monte sur le trône , le plus morne silence règne dans l'assemblée ; il fait un signe ; les sauvages ouvrent avec précaution les loges qui renferment les animaux , et s'écartent en levant leurs massues pour se défendre et les diriger vers le poteau.)

SCÈNE XVIII.

Des bêtes féroces vont pour se précipiter sur Rosaure et son fils; soudain une flamme vive et élevée entoure le poteau auquel ils sont attachés; les animaux s'enfuient; Rodolphe saute dans l'arène, le poignard à la main et suivi de ses écuyers.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LA FÉE.

(On entend un grand coup de tonnerre; la fée bien-faisante descend au milieu des nuages; Rodolphe est confondu. Etonnement général.)

LA FÉE.

Rodolphe, l'instant de la punition est arrivé: fuyez, peuple; ces murs témoins de tant de crimes vont s'écrouler et engloutir dans leur chute l'orgueilleux assassin qui les éleva. (*A Rosaure et Poucet.*) Et vous, mes amis, venez recevoir le prix de la constance et de l'amour filial.

SCÈNE XX.

(La fée s'élève doucement dans les airs. Les animaux se précipitent sur Rodolphe ; la terre s'ouvre ; ils sont engloutis avec le tyran dont ils déchirent le sein. Alors les murs et colonnes de l'arène disparaissent avec un bruit effrayant au milieu d'une pluie de feu ; Rosaure et son fils se trouvent dans un petit temple consacré à l'amour filial. La fée a disparu ; Jules , Berthe , Jacques , Mathurine , Pierre , Georges et tout le peuple sont à genoux sur l'avant-scène , en deçà de la pluie de feu ; les nuages du fond s'ouvrent et laissent découvrir une partie des parvis célestes : l'ombre de Valencour y paraît , entourée des génies aériens et remontant vers le séjour éternel : sa femme et son fils s'inclinent avec respect ; il les bénit.

FIN DU PETIT POUCE.

LE VAMPIRE,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES,
AVEC UN PROLOGUE,

PAR MM. ***;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de la Porte Saint-Martin, le 13 juin 1820.

PERSONNAGES DU PROLOGUE

ITURIEL , ange de la Lune.
OSCAR , génie des Mariages,
UN VAMPIRE.
VAMPIRES , FANTÔMES.

PROLOGUE.

(L'ouverture a exprimé une tempête).

(Au lever de la toile, le ciel est obscur, et tous les objets confus. Il s'éclaircit peu à peu. La scène se passe dans une grotte basaltique, dont les longs prismes se terminent à angles inégaux vers le ciel. Le ceintre est découvert. L'enceinte de la grotte est semée de tombeaux de formes diverses, des colonnes, des pyramides, des cubes d'un travail brut et grossier. Sur une tombe de l'avant-scène, on voit une jeune fille couchée, et plongée dans le plus profond sommeil. Sa tête est appuyée sur un de ses bras, et recouverte de son voile et de ses cheveux. Du côté opposé, est assis Oscar; il se lève et parcourt le théâtre avec inquiétude. La lumière s'est augmentée progressivement. L'ange de la lune, en robe blanche flottante, s'adresse à Oscar.)

ITURIEL, OSCAR, UN VAMPIRE, FANTÔMES.

ITURIEL.

QUE vois-je? est-ce toi, mon cher Oscar; toi, le génie protecteur des mariages, dans ces lieux redoutables que je crains moi-même d'éclairer! Oui, de toutes les scènes lugubres de la nuit, dont l'astre que je conduis sert à dissiper l'horreur, il n'en est point qui m'effraie autant que l'approche des grottes du Staffa. Quand les premiers rayons de la lune

se brisent sur la neige éblouissante des sommets de la Calédonie, je frissonne malgré moi, et l'aspect de ces tombeaux me saisit d'une horreur que je n'ai pu m'expliquer encore.

OSCAR.

Grâces te soient rendues, Ituriel, ton arrivée me console et me rassure; mais ai-je besoin de te dire quel soin m'a conduit ici; laisse tomber un de tes regards sur ce tombeau...

ITURIEL.

Que vois-je? une jeune fille endormie, en ces lieux où tout respire l'inquiétude et la terreur!

OSCAR.

Tu n'en connais pas encore tous les secrets. Cette jeune fille est miss Aubray, la plus belle et la plus riche héritière de l'Ecosse. Elle doit épouser demain le comte de Marsden, qui possède sur le continent de l'Ecosse des terres vastes et superbes, et qui est connu dans toute l'Europe, qu'il vient de parcourir, par l'éclat de son esprit et la perfection de ses qualités.

ITURIEL.

Quel hasard étrange l'a égarée dans ces solitudes?...

OSCAR.

Le comte de Marsden n'est attendu que de-

main. Miss Aubray suivait la chasse de son frère, quand s'est élevé l'orage terrible que tes premiers rayons ont eu tant de peine à dissiper.

ITURIEL.

C'est donc toi qui l'as sauvée; ah! je te reconnais à ce soin; mais que faisais-tu au milieu des glaces de Staffa?...

OSCAR.

Aucun endroit de la terre ne fixerait mon attention avant celui-ci, quand il s'agit d'un mariage, et que l'innocente fiancée, ignorant les malheurs qui lui sont réservés, est prête à tomber des bras de l'amour dans ceux de la mort.

ITURIEL.

Explique-toi... Serait-il vrai que d'horribles fantômes viennent quelquefois, sous l'apparence des droits de l'hymen, égorger une vierge timide, et s'abreuver de son sang?

OSCAR.

Ces monstres s'appellent les *Vampires*. Une puissance, dont il ne nous est pas permis de scruter les arrêts irrévocables, a permis que certaines âmes funestes, dévouées à des tourmens que leurs crimes se sont attirés sur la terre, jouissent de ce droit épouvantable qu'elles exercent de préférence sur la couche virginale et sur le berceau. Tantôt elles y descendent formidables, avec la figure hideuse

que la mort leur a donnée. Tantôt, plus privilégiées, parce que leur carrière est plus courte et leur avenir plus effrayant, elles obtiennent de revêtir des formes perdues dans la tombe, et de reparaitre à la lumière des vivans sous l'aspect du corps qu'elles ont animé.

ITURIEL.

Et cette jeune infortunée était poursuivie sans doute?

OSCAR.

Les ombres errantes des Vampires, éparses dans les nuages du soir, avaient grossi de leurs clameurs le tumulte de l'orage. Quelques voix insidienses, jetées d'intervalle en intervalle, avaient égaré ses pas vers la grotte de Staffa; elle s'y précipitait pour chercher un asile contre la tempête, quand le hasard fit tomber mes yeux sur elle du haut des régions célestes. Je la suivis pour la sauver.

ITURIEL.

Et ces monstres ont-ils paru?

OSCAR.

La première heure du matin les réveille dans leurs sépultures; une fois que le retentissement du coup sonore a expiré dans tous les échos de la montagne, ils retombent immobiles dans leur demeure éternelle. Mais il en est un parmi eux, sur lequel mon pouvoir plus borné... que dis-je! la destinée elle-même ne revient jamais sur ses arrêts. Après

avoir porté la désolation dans vingt pays divers, toujours vaincu, toujours vivant, toujours plus altéré du sang qui conserve son effroyable existence... Dans trente-six heures, à la première heure de la soirée, il doit enfin subir le néant. peine légitime d'une suite incalculable de forfaits, s'il ne peut d'ici là y joindre un forfait de plus, et compter encore une victime.

ITURIEL.

Le néant !

OSCAR.

Le plus sévère des châtimens infligés par le grand esprit. Et comme son avenir est sans ressources, il a toutes les ressources du présent. Il peut prendre toutes les formes, emprunter tous les langages, user de toutes les séductions. Rien ne lui manque des apparences de la vie ; mais la mort, qui n'abandonne jamais sa proie tout entière, a imprimé sa trace sur son visage, et même cet indice repoussant se dérobe encore aux yeux qu'il a intérêt de tromper.

ITURIEL.

Hélas ! qu'espères-tu ? Notre pouvoir est limité, et les domaines de la mort sont sacrés pour nous.

OSCAR.

Ils ne sont pas fermés à la justice divine,

Puisqu'un terme était marqué aux crimes Vampire, pourquoi ne serait-ce pas à moi d'en arrêter le cours? Quels que soient les devoirs qui m'appellent ailleurs, ne t'étonne pas de me retrouver encore deux fois en Calédonie.

ITURIEL.

Hélas! puisses-tu réussir dans tes projets.. Mais qu'entends-je! Ton entretien m'a retenu long-tems au-dessus de ces grottes.

(On entend sonner une heure au timbre argentin d'une cloche éloignée. Le tantam la répète d'écho en écho par gradation.)

OSCAR.

Arrête, et regarde. *(Toutes les tombes se soulèvent du moment où l'heure retentit. Des ombres pâles en sortent à demi et retombent sous la pierre tumulaire, à mesure que le bruit s'évanouit dans l'écho. Un spectre vêtu d'un linceul s'échappe de la plus apparente de ces tombes. Son visage est à découvert. Il s'élance jusqu'à la place où miss Aubray est endormie, en criant:)* Malvina!

OSCAR.

Retire-toi.

LE SPECTRE.

Elle m'appartient.

OSCAR saisit la jeune fille endormie.

Elle appartient à Dieu, et tu appartiendras bientôt au néant.

PROLOGUE

335

SPECTRE se retire, mais en menaçant et en répétant:

Le néant !

(Ituriel traverse le théâtre dans un nuage.)

Le théâtre change, et représente un des appartemens de sir Aubray.)

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

LORD RUTWEN.
SIR AUBRAY
MALVINA.
BRIGITTE.
EDGAR.
SCOP.
PETTERSON.
LOVETTE.
OSCAR.
DOMESTIQUES.
VILLAGEOIS.

LE VAMPIRE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château de Staffa.

SCÈNE I.

BRIGITTE, SCOP, EDGAR.

BRIGITTE.

Mes enfans, venez vous reposer dans cette salle, et réjouissez-vous; notre jeune maîtresse est retrouvée, elle repose dans son appartement.

SCOP.

Le Ciel soit loué!

BRIGITTE.

Vous devez être bien fatigués!

EDGAR.

Parbleu! après avoir battu la forêt toute la nuit!

BRIGITTE.

Voici de quoi vous rafraîchir.

Méiodramas. 18.

SCOP.

Bien obligée, Mistriss, car je me sens enroué à force d'avoir crié de tous côtés. Miss Aubray ! et les échos seuls nous répondaient.

EDGAR.

Il est surprenant en effet qu'elle ne nous ait pas entendus ; à quelle heure est-elle rentrée ?

BRIGITTE.

Après deux heures, cette nuit. Il paraît qu'elle s'était égarée hier au soir, à la fin de la chasse, et que l'orage l'a surprise... elle a enfin rencontré son frère dans les environs du château, et ils sont rentrés ensemble par la petite porte du parc qui donne sur le sentier des grottes.

SCOP.

Bonté du Ciel ! elle s'était égarée près des grottes !

EDGAR.

Par saint Georges ! il faut que cela soit ; c'est justement la seule partie de la forêt que nous n'ayons point parcourue... cet imbécile n'a jamais voulu que nous allussions de ce côté !

SCOP.

Y pensez-vous ! me préserve le Ciel d'approcher la nuit de ces grottes infernales... les grottes de Staffa ! le repaire des méchants esprits !

ACTE I, SCÈNE I.

339

EDGAR.

Oh ! le benêt ! je ne crois pas aux esprits ,
moi !...

SCOP.

Tant pis , M. Edgar , tant pis , il vous en
arrivera mal ; demandez plutôt à mistriss
Brigitte.

BRIGITTE.

Il est vrai que , depuis notre arrivée dans
cette île , j'ai entendu raconter à ce sujet des
choses merveilleuses.

SCOP.

Dites donc effroyables , épouvantables ! est-
ce que vous ne savez pas l'histoire de la
dernière héritière de Staffa ?

EDGAR , buvant.

Que lui est-il arrivé à cette héritière ?

BRIGITTE , avec mystère.

Paix donc ! si on nous entendait...

SCOP.

Ah ! vous savez donc l'histoire , vous ?

BRIGITTE.

Non. Mais sir Aubray a menacé de chasser
de chez lui quiconque s'entretiendrait de ces
choses surnaturelles , qu'il appelle des rêve-
ries... Cependant je ne serais pas fâchée de sa-
voir...

EDGAR.

Mais en ce moment personne ne peut nous entendre ; allons , Scop , contente la curiosité de Mistriss , dis-nous l'histoire de cette héri-
tière.

SCOP.

Je vais vous raconter ça ; c'est sièremen-
joli ! mais promettez-moi de ne pas avoir peur...
oui , vous faites les braves , vous autres , mais
moi , rien que d'y penser , ça me fait venir la
chair de poule ; tenez , approchez-vous , et
serrez-vous bien... Imaginez-vous qu'il y avait
une fois une jeune fille , qui voulut tâter du
mariage... cette même jeune fille était fiancée
avec un jeune et riche seigneur d'Ecosse ; les
fêtes du mariage étaient préparées dans ce châ-
teau ; la veille des noces , le soir , les deux
amans furent se promener dans la forêt , je ne
sais pas trop pourquoi faire , mais enfin ce ne
sont pas mes affaires. Tant il y a qu'ils furent
se promener bras dessus , bras dessous ; ils
portèrent leurs pas vers les grottes , et ils ne
revinrent plus.

EDGAR.

Bon !

SCOP.

Plus du tout , jamais ! V'là qu'on les cherche
par mer et par terre ; où sont-ils donc , où sont-ils
donc ? et le lendemain qu'est-ce qu'on
trouva ? le corps de la jeune fille tout couvert

ACTE I, SCÈNE I. 31

de sang, elle avait été égorgée ; quant au jeune homme, on n'en entendit plus parler depuis ; il y a cent ans de cela, et il n'a pas encore donné de ses nouvelles depuis ce tems : c'est à cette époque que le château de Staffa est passé dans la famille de sir Aubray.

BRIGITTE.

Ah ! mon Dieu ! savez-vous que cette histoire est affreuse !

EDGAR.

Ces esprits-là étaient, je crois, d'accord avec les ancêtres de sir Aubray pour leur faire avoir ce riche héritage.

SCOP.

Dame ! il y a cent ans que cela est arrivé, vous pensez bien que je n'y étais pas ; mais le grand-oncle de mon-grand-père le tenait du grand-père de ma grand'mère, ainsi c'est sûr. Si ça avait été les héritiers qui eussent fait un tour comme ça, on l'aurait su : mais dites plutôt que c'étaient de ces esprits horribles qui font périr les jeunes fiancées, et qu'on appello des Vampires.

EDGAR.

Sottises que tout cela.

BRIGITTE.

Ah ! mon Dieu ! des Vampires, des jeunes fiancées... à quels dangers me suis-je donc exposée... que j'étais imprudente !

SCOP.

Comment cela, Mistris ?

BRIGITTE.

L'autre jour, n'ai-je pas eu la curiosité de visiter cette grotte, et la témérité de la parcourir, accompagnée du seul intendant ? je ne m'étonne plus si j'éprouvais sous ces voûtes sombres une certaine émotion.

SCOP, naïvement.

Allez, Mistriss, vous ne risquez rien, vous; ces esprits n'en veulent qu'aux jeunes filles.

BRIGITTE.

Vous êtes très-peu galant, M. Scop; mais je m'oublie en causant avec vous; si notre maître savait que nous nous entretenons de ces choses-là, il entrerait dans une furieuse colère! Si j'apprends, me disait-il encore l'autre jour, que tu oses répéter à ma sœur les contes ridicules que tu entends dans ce pays, je te chasserai sur l'heure.

SCOP.

Gardons-nous bien d'en parler tout haut.

BRIGITTE.

De la discrétion... c'est convenu... Je cours près de ma maîtresse, qui doit avoir besoin de moi.

SCÈNE II.

EDGAR, SCOP.

SCOP.

DITES-MOI, M. Edgar, vous qui étiez à Londres avec notre maître connaissez-vous ce lord qui vient épouser miss Malvina?

EDGAR.

Je ne le connais point; tout ce que je sais, c'est qu'il est seigneur de Marsden.

SCOP.

De ce château qui est sur la côte, en face de cette île, où est votre future à vous?

EDGAR.

Précisément.

SCOP.

Il arrive donc comme tout justement pour assister à vos noces?

EDGAR.]

Il pourra les honorer de sa présence, s'il arrive aujourd'hui.

SCOP.

Nous allons donc voir deux noces! Que j'en suis aise, parce qu'au moins nous danserons, nous rirons. (*Buvant.*) A votre future, monsieur Edgar.

EDGAR.

De tout mon cœur ; maintenant , à moi Malvina. Puisse-t-elle être aussi heureuse en mariage qu'elle le mérite !

SCOP.

Ah ! Dieu ! je crois bien , si jamais j'étais son mari , je ferais bien son bonheur ; c'est un ange que cette fille-là.

SCÈNE III.

MALVINA , BRIGITTE , EDGAR ,
SCOP.

MALVINA.

Mes amis , on m'a dit combien vous avez mis de soins à me chercher cette nuit , je vous en remercie.

EDGAR ET SCOP.

Ah ! Miss , vous êtes trop bonne !

(Ils saluent en sortant.)

BRIGITTE.

En vérité , ma chère maîtresse , j'ai besoin que vous me rassuriez sur votre état , je crains que la fatigue et la fraîcheur de la nuit n'aient altéré votre santé.

MALVINA.

Non , ma bonne , je me sens fort bien , je t'assure.

BRIGITTE.

Vous paraissez abattue... à travers votre sourire, je vois des signes de souffrance.

MALVINA.

Il est vrai ; je ne sais quel trouble m'agite, mais en vérité jen'oserais t'en confier le sujet, je crains de te paraître ridicule ; cette inquiétude vague que j'éprouve est le fruit, je crois, d'un songe.

BRIGITTE.

D'un songe ! que dites-vous ? Ah ! le Ciel permet quelquefois... (*Se reprenant*) Ah ! Miss, après l'éducation que vous avez reçue, un pareil sujet peut-il vous troubler?... (*Avec curiosité.*) Ce songe était donc bien effrayant ?

MALVINA.

Effrayant ! oui, horrible même : hier soir, égarée dans la forêt, mes pas incertains me conduisirent vers cette grotte fameuse à laquelle le vulgaire attache, dit-on, des traditions mystérieuses. Le tonnerre grondait... à la lueur des éclairs, j'aperçois près de moi l'entrée de la grotte ; je m'y réfugie pour éviter l'orage, que tout annonçait devoir être passager. J'étais accablée de fatigue, et l'obscurité était complète : je m'endors au bruit du vent qui sifflait dans ces cavernes, et de la pluie qui frappait sur les feuilles de la forêt. Tout à coup il me parut que la grotte s'était éclairée ; il me semblait que j'en distinguais

les cavités les plus profondes, moi qui n'ai pénétré de ma vie sous ces voûtes. J'admiraï ces colonnades multipliées, ces formes irrégulières et gigantesques, lorsqu'en laissant tomber mes regards autour de moi, je vis les pierres qui composent le sol se soulever comme d'elles-mêmes.

BRIGITTE.

Ah ! grand Dieu !

MALVINA.

Des fantômes livides sortaient de ces tombes entr'ouvertes. L'un d'eux se dirigea vers moi : un frisson me saisit, mais une puissance invincible me tenait immobile, et mes yeux mêmes ne pouvaient se détourner de la terrible apparition. Je l'envisageai... ô surprise ! Je vis les traits d'un jeune homme... Seulement il était pâle et paraissait souffrant : ses yeux, fixés sur moi avec l'expression la plus touchante, semblaient me demander du secours. Plus il s'approchait de moi, plus la crainte que j'avais éprouvée diminuait ; mais lorsqu'il fut tout près, lorsque son visage sembla presque toucher le mien, ô terreur ! ses yeux, devenus caves, brillèrent d'un éclat extraordinaire ; sa figure se décomposa, tous ses traits se renversèrent avec des convulsions horribles... je me crus destinée à être la proie d'un monstre dévorant !...

BRIGITTE.

Est-ce possible ?

MALVINA.

Dans cet affreux moment, une puissance inconnue sembla arracher de moi le fantôme ; il rentra dans la terre en poussant des cris plaintifs : je m'éveillai... ma respiration était presque étouffée... j'étais couverte d'une sueur froide... l'orage avait cessé ; la lune éclairait l'entrée de la grotte ; je m'élançai au dehors... encore effrayée, je cherchais à reconnaître ma route, lorsqu'un vieillard se rencontra devant moi, et me conduisit jusqu'à l'avenue. Là je trouvai mon frère, et je rentrai avec lui au château.

BRIGITTE.

Voilà un rêve bien affreux, j'en suis toute tremblante ! Mais... vous avez tort de vous effrayer de cela.

MALVINA.

Que veux-tu dire ?

BRIGITTE.

Où... vous trouvant seule et de nuit... Ah ! Dieu ! des fantômes... Il ne faut pas ajouter foi à tout ce qu'on raconte, c'est pour faire peur aux enfans... Ah ! si j'avais été là... j'en frémis encore !... Non, n'y pensez plus... ce sont les histoires que vous avez entendues... cela explique tout...

MALVINA.

Cependant il est des circonstances que je cherche en vain à m'expliquer. Ne m'as-tu

ici que pour vous obtenir de vous-même, et s'il n'a pas le bonheur de vous plaire...

MALVINA.

Je ne dis pas cela, mon frère; mais vous qui souhaitez qu'il devienne mon époux, vous ne le connaissez pas personnellement.

AUBRAY.

Il est vrai: mais s'il ressemble à son frère, qui fut mon meilleur ami, il n'aura pas de peine à toucher votre cœur. Son frère était l'homme le plus séduisant!... On ne pouvait se défendre de l'aimer... Malheureux Rutwen!

MALVINA.

Toutes les fois que vous prononcez ce nom, vous vous attendrissez.

AUBRAY.

Hélas! puis-je ne pas regretter éternellement ce mortel généreux, ce modèle d'amitié? ignorez-vous, ma sœur, tout ce que je lui dois?

MALVINA.

Vous m'avez dit qu'il avait sauvé vos jours, et cette raison sans doute est cause que mon cœur s'émeut chaque fois que vous me parlez de lui; mais êtes-vous bien sûr qu'il n'existe plus.

AUBRAY.

Ah! que ne puis-je conserver le moindre doute! Mais hélas! cet événement fatal sera

ne sans cesse présent à ma pensée. A l'époque
e... de mon dernier voyage , je m'arrêtai quelque
ais tems à Athènes ; j'y rencontrai lord Rutwen :
e enthousiaste , ainsi que moi , des beautés de
e la nature et des monumens des arts , il devint
e le compagnon de mes excursions et de mes
 plaisirs. Nous nous liâmes bientôt de l'amitié la
 plus étroite ; plus je le connus et plus j'appréciai
 ses qualités extraordinaires. Cet homme me
 parut avoir quelque chose de plus qu'humain...
 Je désirais , je l'avoue , que des nœuds étroits
 se formassent entre nous ; j'avais emporté
 votre portrait ; il l'admira , et fut le premier à
 me parler de cette alliance que je souhaitais.
 Nous nous disposions à revenir en Écosse
 pour consulter vos sentimens , lorsqu'un soir ,
 ô déplorable souvenir ! Rutwen était allé à la
 campagne pour assister , je crois , au noces
 d'une jeune fille que ses bienfaits avaient dotée
 en secret ; je m'étais rendu vers la nuit avec
 des domestiques à trois mille d'Athènes , pour
 attendre mon ami. Après un long retard , il
 arrive en désordre ; fuyons , me dit-il , ces
 lieux sont infestés de brigands , je viens d'être
 poursuivi. A peine a-t-il prononcé ces mots ,
 que nous sommes assaillis ; mes domestiques
 mettent en fuite deux assassins ; le dernier
 nous attaque avec furie. Je me trouve désar-
 mé , il se précipite sur moi. Rutwen me
 couvre de son corps , et tombe percé d'un coup
 mortel. Le brigand disparaît , je me jette sur

le corps de mon ami expirant ; il me dit en me serrant la main : J'ai sauvé tes jours , meurs content ; je n'emporte qu'un regret... c'est celui de n'avoir pas le titre de ton frère... Infortuné Rutwen ! tu devais donc périr ainsi , à la fleur de ton âge , si loin de ta patrie , et rester privé de sépulture !

MALVINA.

Quoi ! vous ne lui avez pas rendu les honneurs funèbres ?

AUBRAY.

Une circonstance extraordinaire m'empêcha d'accomplir ce dernier devoir. Couché à terre près de mon malheureux ami , je baignais son visage de mes larmes , lorsqu'il me dit d'une voix affaiblie : ton secours n'est inutile ; ne t'expose pas , en restant seul près de moi , au danger d'une nouvelle attaque ; hâte-toi de t'éloigner : puis , considérant la lune qui allait se lever derrière les nuages , il ajouta : Tourne-moi vers l'astre de la nuit , que je jouisse en mourant de cette dernière vue ! Je le déposai avec effort sur un tertre voisin , à peine l'y eus-je placé qu'il expira. Je m'éloignai pour réunir mes serviteurs , je passai une heure à les chercher , nous revînmes pour le prendre , son corps n'y était plus.

MALVINA.

Il n'y était plus !

AUBRAY.

Seulement quelques brins d'herbe foulée et rougie de sang me firent reconnaître la place où je l'avais laissé. Je présumai que les assassins avaient enlevé le cadavre pour détruire le témoin de leur crime. Pendant deux mois, je fis des recherches infructueuses. Enfin je quittai la Grèce, et j'appris que lord Marsden était à Venise; je lui écrivis, et je lui envoyai tout ce qui avait appartenu à son malheureux frère. [Parmi ces objets se trouva votre portrait; épris à son tour de vos charmes, il se proposa de remplacer Rutwen : cette alliance ne saurait que nous honorer ; lord Marsden est, m'a-t-on dit, un des seigneurs les plus favorisés à la cour de notre monarque.

MALVINA.

Que Rutwen ne vit-il encore, mon frère ! il me semble que ce qu'il a fait pour vous me disposerait déjà en sa faveur.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BRIGITTE.

BRIGITTE.

MONSIEUR, le comte de Marsden vient d'arriver au château.

AUBRAY.

Ma sœur, allons le recevoir.

MALVINA.

Ah ! mon frère, souffrez que je ne sois pas présentée à son arrivée ; je suis encore trop émue...

AUBRAY.

Eh bien ! rentre un instant dans ton appartement. (*A Brigitte.*) Brigitte, accompagnez Malvina ; moi, je vole au-devant du Comte... Mais il est trop tard ; le voici lui-même.

SCÈNE VI.

LORD RUTWEN, AUBRAY.

AUBRAY.

L'HONNEUR que vous me faites, Milord... Ciel ! que vois-je ? quelle ressemblance !

RUTWEN.

Mes traits rappelleraient-ils à sir Aubray quelque ancienne amitié ?

AUBRAY.

C'est sa voix, je n'en puis douter... c'est Rutwen.

RUTWEN.

Tel fut mon nom, jusqu'au moment où la mort d'un frère aîné me mit en possession du titre de Marsden.

AUBRAY.

En croirai-je mes sens ? Rutwen !... es-tu l'ombre de mon ami ?

RUTWEN.

Mon cher Aubray, viens dans mes bras t'éclaircir de ce doute.

AUBRAY.

Grand Dieu ! il est donc vrai... Mais par quel prodige, lorsque je déplorais ta perte...

RUTWEN.

Un secours puissant me conserva l'existence ; lorsqu'il me fut permis de me rapprocher de toi, tu avais quitté la Grèce ; j'appris quelque temps après la mort de mon frère. Revenu à Londres, je t'écrivis en son nom, et j'ai voulu, en arrivant en Écosse pour prendre possession de son héritage, te causer une surprise bien douce pour tous deux.

AUBRAY.

Quelle est ma joie ! je revois mon ami, et mon ami me retrouve digne de lui. Car, n'en doute pas, Rutwen, c'était toujours toi que j'accueillais en Marsden, et ma sœur que je t'avais destinée n'eût été l'épouse de ton frère que pour acquitter ma dette envers toi.

RUTWEN.

Généreux ami ! mais crois-tu que je serai assez heureux pour plaire à l'adorable Malvina ?

AUBRAY.

Je n'en saurais douter ; elle était déjà touchée au récit que je lui faisais de tes infortunes,

elle pleurait avec moi celui quelle croyait mort pour son frère ; elle t'aimera , Rutwen ; dans ce cœur ingénu et libre encore, la reconnaissance fera naître l'amour.

RUTWEN.

Ah ! puisse-tu ne pas me flatter d'un vain espoir ! mon ami , tu ne saurais imaginer le bonheur que je fonde sur cet hymen que ton amitié me prépare ; je le sens , oui , mon existence tout entière y est attachée.

AUBRAY.

Je te reconnais bien, Rutwen , toujours enthousiaste, exalté : ma sœur est encore dans l'ignorance des passions ; ne va pas l'effrayer !

RUTWEN.

Je m'efforcerai , pour lui plaire, de cacher, s'il le faut, jusqu'à la violence de mes sentimens ; mais qu'il me tarde de jouir de sa vue !

AUBRAY.

Elle vient... Combien elle sera surprise !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS , MALVINA , BRIGITTE.

AUBRAY.

Ma chère sœur , voilà cet ami généreux dont nous déplorions la perte encore ce matin ; il vit par un miracle : c'est à lui que votre maia est destinée.

RUTWEN.

Charmante Malvina, mon sort dépend désormais d'un mot de votre bouche.

MALVINA.

Milord, la vie d'un frère chéri, mon devoir... (*Elle l'envisage.*) Ciel! que vois-je?

AUBRAY.

Vous pâlissez, Malvina! qu'avez-vous? Mon ami, elle se trouve mal! Holà! Scop! Williams!...

BRIGITTE.

Ma chère maîtresse! revenez à vous.

MALVINA.

Ah! ces traits!... le fantôme de cette nuit!...

BRIGITTE.

Miséricorde!.. Miss, contraignez-vous! quelle idée est la vôtre!

RUTWEN.

Eh bien! ce trouble est-il dissipé?

MALVINA.

Oh! oui. Que je suis insensée en effet! Milord, excusez une faiblesse passagère, suite d'un accident qui m'est arrivé cette nuit.

RUTWEN, étonné.

Cette nuit!...

AUBRAY.

Nous sommes restés fort tard au château, ma sœur et moi; c'est peut-être l'effet d'un peu de fatigue.

MALVINA, à part.

Je ne sais quel sentiment m'agite en sa présence!

RUTWEN.

Ah! belle Malvina, rassurez mon cœur; comment doit-il interpréter cette émotion?

MALVINA.

Milord... la surprise de vous revoir, après avoir déploré votre mort...

RUTWEN.

Serait-il possible qu'avant de me connaître le récit de mes malheurs vous eût intéressé à moi?

MALVINA.

Comment aurais-je pu, Milord, demeurer insensible au touchant dévouement?... Je suis la sœur d'Aubray, et mon cœur, pénétré de reconnaissance... (*A part.*) Je n'ose le regarder.

RUTWEN.

De la reconnaissance! eh! c'est moi seul qui en dois ici à mon ami; et que ne lui devrai-je pas, si votre cœur approuve ses des-

seins généreux. Oh ! dites-moi que vous les confirmez , ou je meurs à vos pieds.

(Il lui prend la main.)

MALVINA.

Ah ! Ciel ! ce transport...

RUTWEN.

N'a rien qui puisse vous effrayer. C'est en présence de votre frère, c'est de son aveu que je fais ici le serment de vous adorer jusqu'à la mort !... O mon ami, joins tes prières aux miennes.

AUBRAY.

Cette union est l'objet de mes vœux les plus chers , Malvina ne l'ignore point.

MALVINA, à part.

Quel charme inconcevable agit sur moi !

RUTWEN.

O mon ami ! comme tout mon être s'est ranimé à sa vue ! Tu le sais, flétri par les malheurs, isolé sur la terre, tu me vis toujours prêt à quitter sans regret le néant qui m'entourait pour chercher un néant plus inconnu encore. Cet ange, cet ange seul peut m'attacher à l'existence ; c'est d'elle que j'attends une nouvelle vie : il me semble déjà que je la puise dans ses regards. O Malvina ! que votre bouche confirme un espoir si doux.

MALVINA.

Milord, mon frère peut toujours compter sur mon obéissance.

RUTWEN.

Ah ! Miss, vous consentez donc ?..

MALVINA.

Ah ! n'abusez pas de ma confusion ; mon frère, laissez-moi me retirer, je vous en supplie.

SCÈNE VIII.

RUTWEN, AUBRAY.

AUBRAY.

RUTWEN, mes désirs sont remplis ; nous allons être frères.

(Ils s'embrassent.)

RUTWEN.

Mon généreux ami, il me reste une grâce à te demander : fais que notre hymen soit conclu sans retard.

AUBRAY.

C'est mon projet. Je vais hâter les préparatifs, et demain, si ma sœur n'y apporte point d'obstacles...

RUTWEN.

Demain ! jusqu'à demain !

AUBRAY.

Quel empressement !..

RUTWEN.

Je suis forcé de me hâter. Je ne puis demeurer que très-peu de tems en ce pays.

AUBRAY.

Tu m'étonnes.

RUTWEN.

Des motifs de la plus haute importance me rappellent à Londres.

AUBRAY.

Mais enfin, le terme que tu fixes?...

RUTWEN.

Est court ; je n'ai que trente-six heures à passer avec toi.

AUBRAY.

Cela n'est pas croyable ; tu m'as dit que tu venais prendre possession des biens de ton frère...

RUTWEN.

Il me suffira de me présenter au château de Marsden, et la distance n'est pas grande ; je pourrai être de retour ici avant la fin du jour.

AUBRAY.

Ma surprise est extrême. Ne peux-tu m'expliquer?...

RUTWEN.

Tu apprendras plus tard les raisons qui m'obligent à te faire cette prière ; mais hâtons-nous , mon ami : va rejoindre ta sœur , et détermine-la.

AUBRAY.

Je ne puis te refuser ; je crains bien cependant que ma sœur ne s'effraie de cette précipitation.

RUTWEN.

Sache que mon existence même serait compromise par le moindre retard : si la vie de ton ami t'est chère...

AUBRAY.

AUBRAY.

Tu me fais frémir ! tu me découvriras cet étrange mystère ! mais l'amitié parle et fait taire la curiosité. Je cours plaider ta cause. J'écouterai ensuite tes raisons.

SCÈNE IX.

RUTWEN se promène agité, la main sur son front, ensuite EDGAR qui était au fond de la scène.

EDGAR.

MILORD !

RUTWEN.

Que voulez-vous ?

EDGAR.

Permettez-moi de réclamer votre protection... je suis l'un des serviteurs de sir Aubray.

RUTWEN.

En quoi puis-je te protéger?

EDGAR.

Je vais épouser la fille de l'intendant de votre château de Marsden. On dit que vous vous disposez à visiter votre domaine.

RUTWEN, vivement.

Sa fille est-elle fiancée?

EDGAR.

Oui, Monseigneur.

RUTWEN.

Et quand faites-vous la noce?

EDGAR.

Ce soir, Milord.

RUTWEN, avec une joie concentrée.

Ce soir!

EDGAR.

Oui, Milord.

RUTWEN.

J'y serai.

EDGAR.

Oh! Milord, le respect m'empêchait de vous en prier; mais si votre seigneurie daignait nous faire l'honneur de signer au con-

trat... sir Aubray a bien voulu me promettre la même faveur.

RUTWEN.

Je m'en fais un plaisir.

EDGAR.

Ah ! Milord, que de bonté !

RUTWEN.

Combien de tems faut-il pour nous rendre à Marsden ?

EDGAR.

La mer est calme, nous avons de bons rameurs, le trajet se fait en moins d'une heure.

RUTWEN.

Fais apprêter une barque, et dis à mes gens de se préparer au départ.

EDGAR.

Je vais exécuter cet ordre, Milord.

SCÈNE X.

RUTWEN, AUBRAY.

AUBRAY.

Tout est arrangé selon tes désirs, mon ami.

RUTWEN, joyeux.

Ta sœur consent aussi ?

ACTE I, SCÈNE XI.

365

AUBRAY.

J'ai ordonné que tout soit préparé dans la chapelle du château, ce soir, à notre retour.

RUTWEN

Tu veux m'accompagner ?

AUBRAY.

Tu resteras si peu de tems auprès de moi, que je ne puis consentir à nous séparer un seul instant.

RUTWEN.

Digne ami, tu m'enchantes.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, EDGAR.

EDGAR.

Milord, tout est préparé.

AUBREY.

Allons, partons, tu m'apprendras en route le motif de ton départ aussi prochain.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la ferme du château de Marsden.

SCÈNE I.

PETTERSON, LOVETTE, entourée de
jeunes filles qui achèvent sa parure.

LOVETTE, vivement.

En bien ! mon père, mon père, a-t-on vu
Edgar ? il doit être arrivé.

PETTERSON, souriant.

Pas encore, ma chère Lovette ; donne-lui
le tems de faire la route.

LOVETTE.

C'est bien mal à lui ; quand il était amou-
reux, il venait en deux heures du castel
d'Aubray.

PETTERSON.

Tu crois donc qu'il ne t'aime plus ?

LOVETTE.

Oh ! mon bon père, ne me dites pas ça,
j'en mourrais de chagrin. Mais parce que
Monsieur doit se marier aujourd'hui, il ne se
presse pas. On m'a dit que tous ces vilains
hommes étaient comme ça.

PETTERSON.

Allons, ne te fâche pas.... Les préparatifs de ta noce ne sont pas encore faits.

LOVETTE.

Mais, Mon père, il me semble que le mari, c'est l'essentiel.

PETTERSON.

Ta toilette est au moins aussi importante, et elle n'est pas encore terminée, depuis ce matin.

LOVETTE.

Oh! elle n'est pas finie. Allez, pour le punir, je veux me faire encore plus jolie. (*A ses compagnes.*) Mettez-moi ce petit chapeau, et puis ces rubans, et puis ces fleurs... Ah! M. Edgar, vous vous faites attendre.... Je vais vous recevoir, allez, je serai la coquette; mais, mon père, vous restez là... Voyez donc si vous ne l'apercevez pas sur la colline; il lui est peut-être arrivé quelque malheur.

PLUSIEURS VOIX, en dehors.

Voilà Edgar, voilà Edgar.

LOVETTE.

Ah! mon Dieu! le voilà.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, EDGAR, suivi de jeunes garçons.

EDGAR.

Ah ! ma bonne Lovette.

PETTERSON.

Arrivez donc, monsieur le future.

LOVETTE.

Ah ! comme tu as été long-tems !

EDGAR.

Pardon, pardon, mon cœur était toujours avec toi.

(Il l'embrasse.)

LOVETTE, se reculant.

Eh bien ! que fais-je donc ? moi qui voulais vous gronder...

EDGAR.

J'ai été forcé d'accompagner mon maître... qui revient ici... Ah ! mon Dieu ! M. Pettersson, j'oubliais de vous dire... sir Aubray vient ici avec mylord Rutwen.

PETTERSON, très-surpris.

Rutwen ! il n'est pas mort !

EDGAR.

Ah ! ces bruits-là sont faux.

PETTERSON.

Comment !... je ne puis croire à son existence ; depuis sept ans il nous serait parvenu des nouvelles de son sort... Non, non, c'est impossible !

EDGAR.

Vous êtes opiniâtre !... mais, mon cher Pettersson, reconnaissez-vous ses traits ?

PETTERSON.

Ah ! sans doute , ils sont gravés dans mon cœur ; il ressemblait trop à son frère pour que je les oublie jamais.

EDGAR.

Vos yeux pourront vous convaincre, mais vous êtes un peu trop prévenu.

PETTERSON.

Non , je ne peux ajouter foi...

CRI EN DEHORS.

Vive Monseigneur !

EDGAR.

Entendez-vous les cris d'allégresse de ses vassaux ?

PETTERSON.

L'homme qui a pris son nom est un imposteur.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS. RUTWEN, AUBRAY
VILLAGEOIS.

RUTWEN.

Oui, bon Petterson, reconnaissez les traits
de Rutwen, ils sont flétris par le malheur.

PETTERSON se met à genoux.
Ah! je vous reconnais maintenant, par-
don, mais je n'osais croire au bonheur de
presser, de bénir encore cette main si ché-
rie!...

RUTWEN.

Relevez-vous. Petterson, mon cœur est
touché de vos témoignages d'amitié, et je
saurai reconnaître l'attachement que vous
avez toujours porté à ma famille; surtout,
je vous en prie, que ma présence n'arrête
point vos jeux... Vous allez célébrer une
noce?..

PETTERSON.

Oui, Monseigneur, voilà le futur et ma
petite Lovette, la fiancée.

RUTWEN, à part.

Encore une fiancée! et vingt-quatre heu-
res...

AUBRAY.

La future est charmante.

ACTE II, SCÈNE III.

371

LOVETTE.

Oh ! oh ! Monseigneur , vous êtes...

(Elle fait des révérences ; Rutwen fixe tous ses regards sur elle.)

EDGAR.

Taisez-vous , coquette , et baissez les yeux.

LOVETTE , vivement.

Je vous défends d'être jaloux aujourd'hui.

EDGAR.

Eh bien ! je te le promets.

PETTERSON.

Allons , enfans , allez vous livrer au plaisir , à la danse.

(On entend un léger coup de tonnerre.)

RUTWEN.

Pourquoi les éloigner , je veux partager leur ivresse ; vous me permettrez de doter la jeune fiancée , et de placer moi-même la couronne sur sa tête ; les mariages sont des fêtes pour moi.

(Le tonnerre redouble.)

EDGAR.

Ah ! mon Dieu ! quel orage !..

PETTERSON.

Monseigneur , il vous sera impossible de vous remettre en route par un semblable tems , au risque de vous égarer ou de tomber dans quelque précipice.

AUBRAY.

La journée est avancée, rien ne nous pèche de passer ici la nuit.

RUTWEN.

La nuit?... Quoi! tu retardes mon bonheur.

PETTERSON.

Monseigneur, cédez à nos vœux; nous sommes avides du plaisir de vous posséder.

AUBRAY.

Allons, rends-toi à leur prière; d'ailleurs l'orage ne nous permet pas de quitter ces lieux.

RUTWEN, qui n'a cessé de regarder Lovette.

Allons, puisque le Ciel le veut, je consens à passer la nuit auprès de vous.

Petterson fait un signe, on forme une estrade pour Rutwen. Le ballet est près de commencer, lorsqu'on entend des accords de harpe; mouvement de curiosité. Edgard va au fond voir ce que cela peut être. Il revient.)

EDGARD.

Monseigneur, c'est un pauvre barde, un vieillard que l'orage a forcé de chercher un asile; il demande à se reposer.

PETTERSON.

Souffrez-le, Monseigneur, ses chants pourront vous plaire.

RUTWEN.

J'y consens de bon cœur.

LOVETTE.

Ah ! que je suis contente ! ils ont parfois des chansons très-jolies.

RUTWEN, à part.

Dieu ! que cette fiancée est belle !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, OSCAR.

(C'est un vieillard dont la tête vénérable inspire le respect. Sa démarche a quelque chose d'imposant et de mystérieux.)

OSCAR.

Grand merci... bon jeune homme ; que l'ange de la paix vous protège toujours comme le cèdre protège l'arbrisseau. (*Il s'avance, considère Rutwen, et dit tout bas :*) Le voilà !

PETERSON.

Mettez-vous là, bon vieillard.

LOVETTE, lui donnant à boire.

Prenez, bon père, et puis vous nous direz quelque...

OSCAR.

Oui, jeune fille, je vous dirai l'hymne du mariage ; puisse mes chants vous apprendre le bonheur, et puisse le grand Être veiller toujours sur votre repos !

RUTWEN, à part.

Que veut dire ce ton sinistre ?

EDGAR.

Allons, brave homme, commencez :
lence, vous autres.

OSCAR, en s'accompagnant.

O jeune vierge de Staffa,

Brûlant de la première flamme,

Dont le cœur palpite déjà

Aux doux noms d'amant et de femme.

Au moment d'unir votre sort

A l'amant de votre pensée,

Gardez-vous, jeune fiancée,

De l'amour qui donne la mort.

(Oscar a les yeux attachés sur Rutwen dont la figure exprime la plus grande fureur; tous les autres personnages, groupés autour du vieillard, l'écoutent avec une sorte d'intérêt.)

DEUXIÈME COUPLET.

Quand le soleil de ces déserts

Des monts ne dore plus la cime,

Alors les anges des enfers

Viennent caresser leur victime.

Si leur douce voix vous endort,

Reculez!... leur main est glacée!...

Gardez-vous, jeune fiancée,

De l'amour qui donne la mort.

(À la fin de ce couplet, Rutwen a peine à contenir sa fureur; il se lève agité.)

AUBRAY.

Qu'as-tu, mon cher ami ?

ACTE II, SCÈNE V. 375

RUTWEN.

Le chant lugubre de cet homme rappelle
à mon esprit des pensers bien douloureux.

AUBRAY.

Il faut l'éloigner.

PETTERSON.

Allons, sortez, vieillard... vos chants dé-
plaisent à Monseigneur.

OSCAR, d'une voix sombre.

Je le crois.

LOVETTE.

Puisqu'il en est ainsi, partez ; mais quand
vous reviendrez dans la vallée, venez me
voir, et vous recevrez ma petite offrande.

OSCAR.

Hélas ! demain peut-être mes yeux ne vous
reverront plus.

(On le renvoie, quelques paysans l'accompagnent.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté OSCAR.

PETTERSON.

ENFANS, avant de commencer la fête, pré-
parez le festin, où nous boirons à l'heureux
retour de notre vertueux maître.

Allons, dépêchons.

AUBRAY, à Rutwen.

Permetts, mon cher ami, que je te quitte pour un instant. Je ne puis résister au plaisir d'aprendre ton retour aux seigneurs des environs... et je veux que leur présence ajoute l'éclat de ton hymen.

(Tout le monde va pour sortir, Edgar donne le bras à Lovette; Rutwen l'arrête.)

RUTWEN.

Belle Lovette, voulez-vous m'écouter un instant ?

LOVETTE, en regardant Edgar.

Dame ! Monseigneur, je ne suis déjà plus à moi.

RUTWEN.

J'espère que votre époux...

EDGAR.

Comment donc, Madame, puisque M. le Comte vous fait l'honneur... (*A mi-voix.*) Je ne suis pas jaloux de celui-là.

LOVETTE.

Me voilà à vos ordres.

(Tout le monde s'éloigne.)

SCÈNE VI.

RUTWEN, LOVETTE.

RUTWEN.

APPROCHEZ, charmante fiancée.

LOVETTE, reculant.

Je n'ose pas.

RUTWEN, du ton le plus doux.

Soyez sans crainte... si vous saviez quelle ivresse j'éprouve à vous voir! une force irrésistible m'entraîne auprès de vous; je tressaille en marchant sur la trace de vos pas, et près de vous je respire l'air du bonheur.

LOVETTE, surprise et un peu fâchée.

Moi, Monseigneur! Est-il possible?

RUTWEN.

Hélas! mon cœur n'a jamais palpité que pour une seule femme, une créature céleste, et vos traits m'ont rappelé tous les siens. Ce matin, mon cœur était usé par les regrets, la douce flamme des amours était éteinte dans mon âme, et ce soir elle vient de s'y rallumer au feu de vos regards; ce soir, je brûle!

LOVETTE.

Mais, Monseigneur, celle que vous aimiez...

RUTWEN.

Elle est morte!

LOVETTE.

Elle est morte ?

RUTWEN.

Vous seule pouvez la faire revivre pour moi.

LOVETTE.

Que dites-vous ?

RUTWEN.

Ah ! Lovette, connaissez-vous le bonheur de retrouver l'objet que l'on adorait ?

LOVETTE.

Je n'ai jamais aimé qu'Edgar.

RUTWEN.

Edgar !.... qu'il est heureux !.... et que mon malheur est grand... Ah ! pourquoi les Dieux vous ont-ils dérobée à mes yeux... ou plutôt pourquoi m'ont-ils laissé vous voir ?

LOVETTE.

Eh bien ! Monseigneur ne me regardez plus... ne me revoyez jamais... ça vous fait trop souffrir.

(Elle fait un pas pour sortir.)

RUTWEN.

Arrêtez ! Lovette, que votre vue me console un moment de tout ce que j'ai perdu. Je veux repaître mon esprit des chimères d'une félicité qui n'existe plus ; ne me refusez pas cette douce illusion, et je n'aurai plus qu'à mourir.

LOVETTE.

Que me demandez-vous ?

RUTWEN.

La plus légère de tes faveurs, un regard...
ta main, un sourire..

LOVETTE.

Ah ! cessez, je vous en prie, cessez; si Edgar...

RUTWEN.

Ah ! je donnerais mon existence tout entière pour une heure de ton amour; et si un seul de mes soupirs pouvait être entendu de ton cœur, tu m'aimerais.

(Il lui prend la main.)

LOVETTE.

Non, Monseigneur, non, laissez-moi... Je suis trop émue.

OSCAR, paraissant sur la montagne.

« Gardez-vous, jeune fiancée,

» De l'amour qui donne la mort. »

LOVETTE, jette un cri et se sauve avec effroi.

Ah !

RUTWEN, à part.

C'est l'enfer qui me poursuit. (*Haut*) Ne t'éloigne pas, ou tremble

LOVETTE.

Ah ! Monseigneur... par pitié !...

RUTWEN.

Je ne puis rien entendre.

LOVETTE, sanglotant.

Ah ! mon Dieu !

RUTWEN.

Tes larmes ont coulé... c'est pour moi.

LOVETTE.

Ne le croyez pas... non, non, ne le croyez pas.

RUTWEN.

C'est en vain, ma vie dépend de toi... à ce soir... Songes-y bien, ma vie dépend de toi... et demain le bonheur ou la mort !... On vient... silence !

(Il lui met une bourse dans la main, qu'elle refuse d'ouvrir : tout le monde paraît, elle est forcée de la prendre.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PETTERSON,
EDGAR, VILLAGEOIS.

(On apporte des tables, des trophées, des guirlandes, etc.)

PETTERSON.

ALLONS, allons, tout est préparé, Monseigneur ; quand vous l'ordonnerez, la fête commencera. Sir Aubray ne tardera point à vous rejoindre, mais il ne veut pas que son absence retarde nos plaisirs.

ACTE II, SCÈNE VIII. 39.

LOVETTE, levant les yeux sur Rutwen.

Je ne sais ce qui se passe en moi... mon
âme n'est plus la même.

EDGAR.

Ma bonne Lovette, il me semble que tu as
versé des larmes ?

LOVETTE.

Non, mon ami.

PETTERSON, frappe dans ses mains.

(Allons, en train, tout le moude.

Le ballet commence. Aubray se place à table, Rutwen refuse de s'y mettre. Des jeunes filles lui apportent des rafraichissemens ; il les remercie sans les prendre. A l'ouverture du divertissement, Lovette, oppressée, se fait suivre par ses compagnes, et sort. Rutwen profite d'un moment où Edgar verse à boire, et disparaît sur les pas de Lovette. On danse toujours, mais bientôt Edgar ne voyant plus sa femme, se lève précipitamment, et sort pour la chercher. La danse continue : on entend des cris dans la coulisse.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, AUBRAY, LOVETTE,

LOVETTE, accourant dans le plus grand désordre.

Mon père, sauvez-moi ! sauvez-moi !

PETTERSON.

Grands dieux !.. ma fille !

AUBRAY.

Oh ! Ciel ! qu'avez-vous ? et Rutwen ?
(Rutwen entre poursuivi par Edgar.)

EDGAR.

Scélérat !

(Il lui tire un coup de pistolet.)

RUTWEN.

Ah ! je meurs.

(Tout le monde pousse un cri. Lovette tombe évanouie. Tableau.)

AUBRAY.

Un assassinat ! (Il tire son épée, Petterson le retient.) Lâche ! je vais laver dans ton sang...

PETTERSON.

Edgar... qu'as-tu fait ?

EDGAR.

Mon père !.. Milord !.. arrêtez ! ne m'accusez pas : regardez Lovette... Le monstre voulait me déshonorer.

TOUS.

Est-il possible ?..

RUTWEN.

Aubray !

AUBRAY.

Dieu !.. il respire encore... O mon ami !
(Tout le monde fait un mouvement pour s'approcher.) (Furieux.) Fuyez ! fuyez !
voulez-vous lui arracher le dernier soupir ?

ACTE II, SCÈNE VI. 383

retirez-vous. (*Peterson les fait sortir, et reste seul un peu dans le fond.*) O mon ami ! mon frère !

RUTWEN.

Point de douleur, Aubray ; mon dernier souffle de vie est prêt à s'exhaler.

AUBRAY.

Non , non ; je veux te sauver.

RUTWEN.

Je le sens , tout secours est inutile. Je n'exige de toi qu'une promesse... la dernière, tu ne peux me la refuser.

AUBRAY.

Ah ! demande... prends ma vie , elle m'est insupportable sans toi.

RUTWEN.

Mon ami , je te demande pour douze heures seulement le plus profond secret.

AUBRAY.

Pour douze heures !

RUTWEN.

Promets-moi que Malvina ne saura point ce qui m'est arrivé ; que tu ne feras rien pour venger ma mort avant que la première heure de la nuit n'ait sonné. Jure-moi le secret sur ce cœur expirant.

AUBRAY.

Je te le jure.

(Quand tout le monde est sorti, le théâtre qui éclairé est devenu obscur, et l'on a vu dans le fond la lune cachée par des nuages ; aux derniers mots de Rutwen, elle brille dans tout son éclat.)

RUTWEN.

Aubray, l'astre de la nuit luit à mes yeux de sa dernière lumière ; que je puisse le voir et adresser au Ciel mes derniers vœux.

(Sa tête retombe ; alors Aubray, secondé par Petterson, porte Rutwen sur le rocher du fond ; lui baise encore la main, et Petterson l'entraîne à ce moment on voit la lune planer entièrement sur le corps de Rutwen ; et éclairer les glaçons de la montagne. La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un grand vestibule gothique, la porte de la chapelle se voit au fond. Des lampes sont suspendues en divers endroits, on voit des apprêts de fête.

SCÈNE I.

BRIGITTE, OSCAR.

BRIGITTE.

Nous voilà seuls; approchez, vénérable vieillard, personne ne peut nous entendre; vous possédez, m'a-t-on dit, le pouvoir de conjurer les esprits et de lire dans l'avenir.

OSCAR.

On ne vous a pas trompée.

BRIGITTE.

Vous savez donc pourquoi j'ai souhaité cet entretien.

OSCAR.

C'est pour calmer vos inquiétudes sur le sort d'une maîtresse que vous chérissez.

BRIGITTE.

Dites, dites ce que vous savez.

OSCAR.

Écoutez : avant que l'aiguille n'ait atteint la première heure du soir, faites éloigner Miss Aubray de ce château ; un grand danger l'y menace.

BRIGITTE.

Juste Ciel ! la crainte que j'éprouvais était donc une inspiration du Ciel ?

OSCAR.

L'innocence et la beauté n'ont point ici de refuge ; cette contrée est habitée par des êtres redoutables ; la terre de Staffa est féconde en prodiges.

BRIGITTE.

Je tremble, et sir Aubray qui méprise mes avis !

OSCAR.

Le moment approche où il recevra le châtiment terrible de son incrédulité.

BRIGITTE.

Grand Dieu ! serait-il en danger de périr ?

OSCAR.

Non, vous le verrez bientôt, mais vous aurez peine à le reconnaître ; il s'agittra comme un insensé, accablé sous le poids d'une affreuse incertitude ; ses paroles paraîtront inintelligibles ; à ces signes, vous reconnaîtrez la vérité de mes conseils : mais je vous le répète, éloignez miss Aubray.

BRIGITTE,

Mais comment faire, aujourd'hui ?

OSCAR,

Tout danger cessera pour elle aussitôt que l'horloge du château aura frappé une heure.

BRIGITTE.

On vient ; éloignez-vous, qu'on ne nous surprenne pas ensemble. Je suivrai vos conseils ; mais, au nom du Ciel, ne quittez pas le château, j'ai besoin que vous m'expliquiez ces choses effrayantes. Nous nous reverrons,

OSCAR.

Je resterai.

(Il sort.)

BRIGITTE, seule.

Il me fait trembler avec ses prédictions, L'éloignement de sir Aubray et de Milord, qui nous laissent seules dans ce château ; voilà, si je ne me trompe, la cause du danger.

SCÈNE II.

MALVINA, BRIGITTE.

MALVINA.

BRIGITTE, je te cherchais ; j'ai besoin de toi pour te faire partager ma joie !..

BRIGITTE.

Ma chère maîtresse, ce n'est pas le moment d'être gaie, l'absence de sir Aubray...

MALVINA.

N'en sois plus inquiète ; Rutwen vient de me dire que mon frère allait arriver.

BRIGITTE.

Milord est ici ?

MALVINA.

Tout à l'heure, en ouvrant la croisée qui donne sur le parterre, je l'ai aperçu cueillant ces fleurs ; il est accouru me les présenter, et il va venir me rejoindre ici pour la cérémonie qu'il brûle de terminer ; il faut que nous partions pour Londres sur-le-champ.

BRIGITTE.

Ce matin même ? (*A part.*) Quel heureux hasard.

MALVINA.

Oui, il m'a expliqué le motif de ce prompt départ : il est averti que le Roi l'attend pour lui faire épouser une dame de la cour qu'il n'aime point, il n'a d'autre moyen de se soustraire à cet ordre que de me présenter au Roi avec le titre de son épouse.

BRIGITTE.

Et nous partons ce matin. (*A part.*) Allons, voilà un motif de s'éloigner qui m'empêche

ACTE III, SCÈNE III. 389

d'en chercher un autre. (*Haut.*) Hâtons-nous, Miss, il me tarde de quitter ce château, je crois que j'y mourrais.

MALVINA.

Que dis-tu ? ce séjour te déplaît à ce point ?

BRIGITTE.

Ah ! grands Dieux !... Apprenez... Je voudrais bien vous dire... mais non, si vous saviez ; non, c'est impossible. Mais je cours faire les préparatifs de départ ; on vient, c'est sans doute votre frère, pressez la cérémonie. Miss, je vous rejoindrai dans un instant.

SCÈNE III.

AUBRAY, MALVINA.

MALVINA.

Mon frère, avez-vous rencontré Milord ?

AUBRAY.

Milord ? Hélas !

MALVINA.

Comme vous avez l'air triste ! que vous est-il arrivé ?

AUBRAY.

A moi ? rien. (*A part.*) Comment lui annoncer cette affreuse nouvelle ?

MALVINA.

Tout est prêt pour notre mariage ; Milord vous a dit sans doute les raisons importantes qui nous forcent à partir pour Londres ce matin même. Cette promptitude m'avait d'abord effrayée ; mais si vous voulez nous accompagner, ah ! quel charmant voyage !... Vous ne m'écoutez pas, vous soupirez, qu'avez-vous ?

AUBRAY.

Ah ! ma sœur, ne songeons plus à cette union.

MALVINA.

Que dites-vous ? n'est-ce pas vous-même qui avez formé ces nœuds ? Auriez-vous retiré votre parole sans me consulter ?

AUBRAY.

Ce n'est pas moi, mais Rutwen... hier au soir....

MALVINA.

Tout à l'heure encore, à mes pieds, il me jurait un éternel amour, et me pressait de hâter notre union.

AUBRAY, stupéfait.

Quoi ? que dites-vous ? Ma sœur, votre esprit s'égare !...

MALVINA.

Ce que je vous dis est-il si étrange ?

ACTE III, SCÈNE III.

391

AUBRAY.

Rutwen, dites-vous, vous parlait tout à l'heure ?

MALVINA.

Pourquoi cet étonnement ? qu'avez-vous ? Quels sont vos nouveaux projets ?... Parlez !... parlez...

AUBRAY, à part.

Moi qui l'ai vu périr, l'infortuné !

MALVINA.

Comment ?

AUBRAY.

Les tombeaux rejettent-ils donc leur proie ?

MALVINA, inquiète.

Mais, mon frère, le trouble où vous êtes... au nom du Ciel, instruisez-moi de tout.

AUBRAY.

Eh bien ! rappelez tout votre courage.

MALVINA.

Vous m'épouvantez ! Mais Milord tarde bien à paraître !

AUBRAY.

Puisqu'il faut me résoudre à déchirer votre cœur, sachez que tous mes projets sont rompus... Un événement affreux, inattendu, nous a privés, moi d'un ami, vous d'un époux : l'infortuné Rutwen...

SCÈNE IV.

DES PRÉCÉDENS, RUTWEN.

RUTWEN s'est avancée il saisit le bras d'Aubray,
et lui dit d'une voix sombre.

SONGE à ton serment !

AUBRAY, reculant épouvanté.
Grands dieux !

MALVINA, effrayée.
Tenez, le voilà.

AUBRAY.
C'est un spectre ! fuis, éloigne-toi... tu n'es
qu'une ombre mensongère... mon ami est mort.

RUTWEN.
Aubray, reviens à toi ; je t'en conjure, au
nom de l'amitié.

AUBRAY.
Rutwen a été percé d'un coup mortel....
sous mes yeux... tu n'es pas Rutwen... où
donc est ta blessure... ? elle est encore sanglan-
montre-la.

MALVINA.
Grands dieux ! sa raison est perdue !

RUTWEN.
Mon ami... regarde-moi, presse ma main...
je suis Rutwen.

ACTE III, SCÈNE V.

393

AUBRAY.

Éloigne-toi, fantôme!... ma sœur... dérobe-toi aux poursuites de ce monstre... il te dira qu'il est ton époux... refuse son serment... cet hymen est un crime.

RUTWEN.

Quel égarement affreux... holà!... Scop, Brigitte! Williams!

AUBRAY.

Ma sœur, crois-moi.... l'époux que je te destinais... il est perdu pour toi... cette nuit Edgar... l'a surpris... c'est sa fiancée....

RUTWEN, à part, à Aubray d'une voix terrible.

Aubray!... souviens-toi de ton serment!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LES DOMESTIQUES.

(Rutwen leur fait signe d'emmener Aubray; ils le saisissent.)

AUBRAY.

Que me voulez-vous? pourquoi me saisissez-vous, misérables?

MALVINA.

Arrêtez! que faites-vous?

RUTWEN.

Sa position réclame des secours.

(Rutwen leur explique qu'il est fou.)

Ma sœur, jure-moi de conserver ta liberté jusqu'à l'instant où l'airain aura fait retentir une heure.

RUTWEN, frémissant, à part.

Une heure... (*Haut.*) Mes amis, conduisez-le dans son appartement, prodiguez-lui tous les secours.

AUBRAY.

Ma sœur... avant une heure.

MALVINA.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon pauvre frère !

(Pantomime pendant laquelle on emmène Aubray.)

SCÈNE VI.

RUTWEN, MALVINA.

RUTWEN.

Ce cher Aubray ! malheureux ami !

MALVINA.

Sa position m'alarme !...

RUTWEN.

Combien je le plains d'être sujet...

MALVINA.

Que voulez-vous dire ?

RUTWEN.

J'en fus témoin plusieurs fois dans le cours de nos voyages. Son ame, vous le savez, est ouverte aux impressions fortes, et son imagination se nourrit de pensées exaltées qui troublent parfois sa raison.

MALVINA.

Vous le croyez?

RUTWEN.

Je vous l'atteste!

MALVINA.

J'ai besoin que vous me l'affirmiez, car ce qu'il disait était si étonnant... et si cruel, que mon cœur en frémit encore... Cet hymen est un crime!...

RUTWEN.

Malvina, vous devez bannir...

MALVINA.

Pardonnez : mais sir Aubray m'a servi de père, et j'ai pour lui toute l'amitié que peuvent inspirer la nature et la reconnaissance.

RUTWEN.

Je suis loin de vous le reprocher ; mais enfin, Malvina, si vous m'aimez...

MALVINA.

Ah ! si vous en doutiez, combien je serais malheureuse !

RUTWEN.

Eh bien ! chère Malvina , de ton amour dépend mon repos , mon bonheur , toute ma destinée.... de ton amour dépend ma vie.... Jure-moi donc d'oublier de vaines terreurs , et de n'être jamais qu'à moi , à moi seul !....

MALVINA.

J'en jure par le Dieu qui peut lire en mon ame !

RUTWEN.

O bonheur !... c'en est donc fait , tu es à moi ; reçois l'anneau sacré qui t'engage pour jamais.

MALVINA.

Ah ! donne.

(Elle lui tend la main.)

RUTWEN , avec un sourire féroce.

Tu frémis !... qu'as-tu ?

MALVINA.

Je suis émue par un sentiment inconnu... Il a je ne sais quoi de douloureux... mes yeux se remplissent de larmes ! Mon cœur se brise , et je l'entends encore : ma sœur , à une heure , tu connaîtras ce fatal secret !

RUTWEN , frémissant.

Grands dieux ! si l'heure allait sonner !
(Haut.) Malvina , je t'en supplie , ne songe plus à ces vains rêves d'une imagination égarée.
Hâtons-nous de consacrer les nœuds qui nous

ACTE III, SCÈNE VII. 397

unissent. Tout doit être préparé pour la cérémonie. Rappelle-toi ce que tu m'as promis... ne t'éloigne pas, je vais te conduire à l'autel.

(Il sort vivement, et rencontre Brigitte, à qui il ordonne de veiller sur Malvina.)

SCÈNE VII.

MALVINA ; BRIGITTE , effrayée par le regard de Rutwen , se retourne.

MALVINA.

L'APPROCHE de cette cérémonie me cause un étonnement pénible. Je respire à peine... cet instant va décider de mon avenir... Oh ! mais je serai heureuse !.. j'en ai le doux présage.

BRIGITTE , à part.

Pauvre miss, comme elle est agitée!.. c'est naturel.

MALVINA.

Oh ! oui, je serai heureuse.

BRIGITTE , à part.

Eh bien ! je ne sais pas, cet homme a depuis quelque tems une figure... extraordinaire...

(Malvina est pensive ; Brigitte tousse pour se faire entendre.)

MALVINA.

C'est toi, ma bonne ?

BRIGITTE.

Je n'osais vous parler : dites-moi donc , Miss , que se passe-t-il dans ce château ?... qu'est-il arrivé à votre frère ?..

MALVINA.

Hélas ! je ne puis encore te le dire.

BRIGITTE.

Il s'agite , il court , il s'arrête , il parle de vous... c'est comme des accès de folie... Tenez , Miss , voulez-vous savoir ce que j'en pense. (*A mi-voix.*) Je crois qu'il est possédé par quelque esprit.

MALVINA.

Ne pense pas à cela.

BRIGITTE.

Hum ! hum ! vous n'y croyez pas , vous... enfin je ne le souhaite pas , mais je le crains beaucoup... Ce pauvre sir Aubray... il m'afflige , c'est qu'on a toutes les peines du monde à le garder... il veut sortir... il est impatient... les heures ne semblent point passer assez vite.

MALVINA.

Et il attendait une heure pour me découvrir son secret ?..

BRIGITTE.

Ah ! j'ai bien peur que cette journée ne finisse mal.

MALVINA.

Ah ! Brigitte ! le jour de mon mariage...

BRIGITTE.

Ah ! pardon, ma bonne maîtresse, je vous
assige... Pardon, je ne sais plus ce que je
dis, ne me croyez pas.

(Musique sévère annonçant la cérémonie.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, RUTWEN accourant.

(Le fond du théâtre s'ouvre, c'est-à-dire le grand
portique, et laisse voir la chapelle éclairée ; les
domestiques placent des coussins, et quelques vas-
saux sont à genoux ; cela doit former un tableau
sombre.)

RUTWEN.

VENEZ, Madame, venez mettre le comble
à ma félicité.

MALVINA.

Je vous suis, Seigneur.

BRIGITTE, à part.

Mon Dieu ! que va-t-il arriver !

RUTWEN, avec l'impatience la plus marquée.

Eh bien !.. pourquoi tarder encore ? Venez,
Malvina, le Ciel attend votre serment.

(Il lui prend la main. Grand bruit en dehors.)

AUBRAY, criant :

Ma sœur ! ma sœur !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, AUBRAY, accourant suivi par des domestiques qu'il repousse. Tout le monde s'arrête.

RUTWEN.

Dieu ! c'est Aubray.

AUBRAY.

Laissez-moi ! laissez-moi !.. Ma sœur... où est-elle ?.. je veux la voir... rendez-moi ma sœur... cruels !... vous allez la laisser immoler.

MALVINA.

Mon frère.

AUBRAY.

Ah ! c'est toi ! Écoute-moi, ne le suis pas ; il t'entraîne dans la tombe. Ce prêtre est un ministre de mort, ces flambeaux sont des torches funéraires.

RUTWEN, en fureur.

Suivez-moi, Malvina !

AUBRAY.

Barbare ! je la défendrai. Tu n'as point de droits sur elle, et moi je suis son frère.

TOUS, à Rutwen.

Monseigneur ! Monseigneur !

RUTWEN.

Je n'écoute rien ! cette femme est à moi... Ce furieux veut me la ravir.

ACTE III, SCÈNE IX.

401

MALVINA.

Non, non.

RUTWEN.

Ne voyez-vous pas qu'il est en délire ?

AUBRAY.

Tu te trompes : dans un instant l'heure va me dégager de mon serment, je pourrai tout dire.

(Il retient Malvina.)

RUTWEN.

Misérable ! si tu profères une parole...

(Il veut entraîner Malvina qui résiste ; alors il tire son poignard.)

AUBRAY.

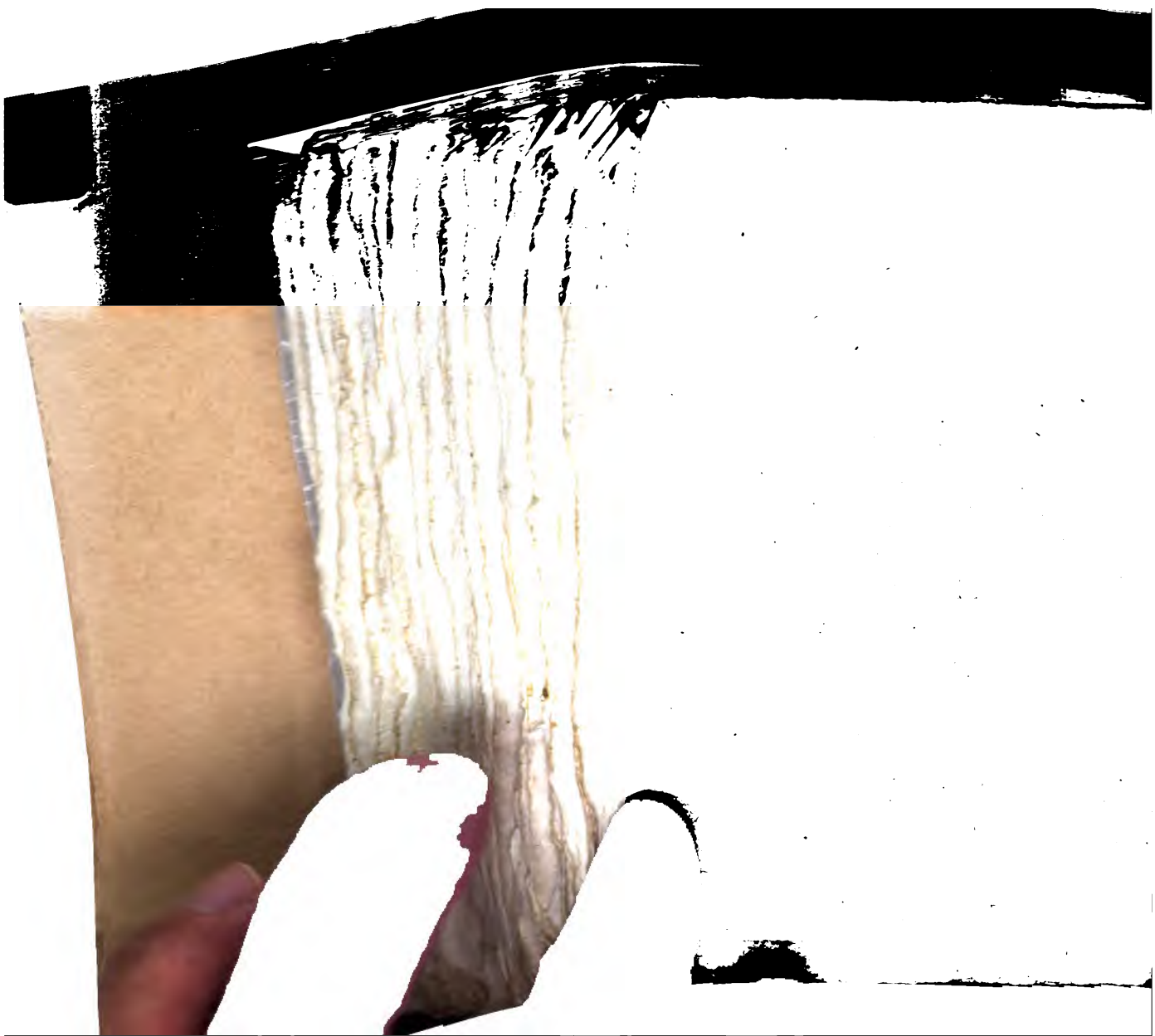
Tu ne l'auras que baignée de mon sang.

RUTWEN.

Eh bien ! vous périrez tous deux. (*Il va pour frapper Aubray ; une heure sonne, Malvina tombe évanouie dans les bras de Brigitte ; le tonnerre gronde.*) Le néant ! le néant !

(Il laisse tomber son poignard et cherche à s'enfuir ; des ombres sortent de la terre et l'entraînent avec elles ; l'Ange exterminateur paraît dans un nuage ; la foudre éclate, et les ombres s'engloutissent avec Rutwen. Pluie de feu. TABLEAU GÉNÉRAL.)

FIN DU VAMPIRE.



TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
LE RAPT, mélodrame en trois actes, par M. Charrin.	1
VINCENT DE PAULE, mélodrame en trois actes, par M. Lemaire.	155
LE PETIT POUCE, mélodrame en trois actes, par MM. Guillaume et Augus- tin.	253
LE VAMPIRE, mélodrame en trois actes, avec un prologue, par MM***.	327

FIN DE LA TABLE.



HAMMONDA

...il n'y a aucun effet
...ne vous ont pas mé
voyez donc aujourd'hui
première résolution.
que jamais. — Maxim
de concert, cette rés
que vous vous acc
nos dieux de div
s : Vous ne vous tr
mes tous d'accord
ité. — Maximé : A
les effets de ma
ncore t'avertir de
; crois-moi, prév
i. — Probus : C
vais vous dire :
eux, ni ceux qui
sur nous, ne
os efforts, arracl
l'amour que
st notre Seign
s confessions
aire manques
ons, et que n
me : Liez-le, et
-Probus : Tu



HAMMONDA

aucun effet si
employé la vi
ous ont pas mieu
z donc aujourd'h
première résolution,
je jamais. — Maxim
e concert, cette résol
que vous acc
er nos dieux de divi
is : Vous ne vous tro
mes tous d'accord à
ité. — Maxim : Ave
les effets de ma ju
encore l'avertir de p
; crois-moi, prévie
r. — Probus : Cro
vais vous dire : c
eux, ni ceux qui v
ir sur nous, ne po
os efforts, attache
et l'amour que n
si notre Seigneur
s confessons ha
aire manquer à l
ns, et que nous
re : Liez-le, et le
— Probus : Tu ne

